

Université de Montréal

**La propagande de l'insécurité**  
**Une perspective ethnographique et historique**  
**de la propagande japonaise (1853-1945)**

par  
David DesRoches

Département d'anthropologie  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maître ès sciences (M.Sc.)  
en anthropologie

Février 2006

*copyright, David DesRoches, 2006*





## AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

## NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

**La propagande de l'insécurité**  
**Une perspective ethnographique et historique**  
**de la propagande japonaise (1853-1945)**

présenté par :

David DesRoches

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

**Bob White**

.....  
président-rapporteur

**Bernard Bernier**

.....  
directeur de recherche

**Kevin Tuite**

.....  
membre du jury



## Résumé en français

*Mots clés : Japon, ethnologie, propagande, modernité, industries culturelles et résistance*

Ce mémoire traite de la propagande utilisée par l'État japonais entre 1853 et 1945 et du rôle que jouèrent les caractéristiques culturelles dans son développement. L'étude du rôle des moyens de communications modernes dans le maintien de l'hégémonie d'élites sur les masses constituera un autre thème important. Ainsi, le but est d'arriver à saisir de nouvelles facettes de l'identité nipponne, ainsi que le processus d'adaptation en découlant.

Il débute d'abord par un survol de la propagande moderne en utilisant des modèles «classiques» dans le but d'illustrer concrètement l'aspect théorique. Dans le second chapitre, l'auteur étudie ensuite les caractéristiques, mécanismes et manifestations du sentiment d'insécurité chez les élites japonaises et, dans une moindre mesure, l'ensemble de cette société. Ce sentiment, un modèle de réaction au changement menant souvent à la xénophobie face l'extérieur et à l'autoritarisme envers les franges démocratiques, conditionnera le développement des techniques de persuasion au Japon. Une synthèse replace ensuite ces particularités culturelles dans leur contexte historique.

Le chapitre suivant couvre la période (1853-1928) où le pouvoir chercha, par la modernisation et l'établissement d'une propagande nationale, à contrecarrer les visées impérialistes de l'Occident, causant une polarisation sociale et un durcissement du pouvoir. L'État, réagissant à ces crises d'une façon originale (mais autoritaire), adopta le mode d'expansion impérialiste. L'idéologie, le symbolisme, les institutions, les politiques et les difficultés techniques sont remises dans ce contexte historique et l'analyse socioculturelle permet de mieux appréhender le développement de cette propagande moderne et asiatique.

Enfin, le dernier chapitre poursuit ce développement jusqu'en 1945 en démontrant que la prise du pouvoir par les militaristes, l'apogée du régime ainsi que sa chute n'empêcha pas, malgré une grande efficacité des mesures de contrôle, l'émergence d'une résistance parfois étonnante.

## Résumé en anglais

*Keywords:* Japan, ethnology, propaganda, modernity, cultural industries and resistance

This work is about the propaganda used by the Japanese State between 1853 and 1945 and about the role the cultural characteristics of the Japanese people played in its development. The mass media's role in maintaining the elites' hegemony will also be of importance. Thus, the overall goal is to shed a new light on the cultural identity of the Japanese.

This essay begins with a brief overview of modern propaganda using also a few «classical» examples to illustrate the theoretical aspect. In the second chapter, the author studies thereafter some of the characteristics, mechanisms and manifestations of a feeling of insecurity amongst the Japanese nation's elites and, to a lesser extent, to the rest of the population. This feeling, an example of reaction towards change which leads often to xenophobia towards the outside world and to authoritarianism towards a democratically-minded minority within the confine of the nation, will mark the development of techniques of persuasion in Japan. A synthesis puts thereafter those cultural particularities back within a historical frame.

The following chapter covers the period (1853-1928) when the state attempted, through a process of modernization and establishment of a national propaganda, to thwart western imperialism. Ideology, symbolism, institutions, policies and technical difficulties are all put back into their historical frame and the sociocultural analysis allows to better understand the development of this modern and asian propaganda.

At last, the last chapter looks at its development until 1945 demonstrating that the «conquest» of power by the militarists, the peak of their might as well as their demise did not prevent, although quite potent, a Japanese resistance which was, at times, truly revealing.

## Table des matières

.....	i
.....	ii
.....	iii
.....	iv
.....	v
.....	<b>1-3</b>

### Propagande et modernité

on du phénomène	<b>4-17</b>
ande soviétique	<b>17-26</b>
ande nazie	<b>26-34</b>

### ssus de changements au Japon

culturelle et nationalisme au Japon	<b>35-46</b>
nèse historique	<b>46-54</b>

### pagande nationale et anti-impérialiste

on (1868-1889)	<b>55-65</b>
(1889-1918)	<b>65-75</b>
n (1918-1928)	<b>75-85</b>

### ce et mutation d'une propagande légaliste

u pouvoir (1928-1940)	<b>86-101</b>
et guerre totale (1940-1942)	<b>101-114</b>
ent et résistance (1943-1945)	<b>114-124</b>

.....	<b>125-127</b>
Bibliographie .....	<b>128-141</b>

- Annexe 1 - Matériel écrit : 1-a jusqu'à 1-g ..... i - vii
- Annexe 2 - Matériel illustré : 2-a jusqu'à 2-m ..... viii - xx
- Annexe 3 - Matériel audio : (+ CD-audio) ..... xxi

## Avant - propos

La propagande semble être sur toutes les lèvres de nos jours: le gouvernement Bush n'en use-t-il pas? Bref, la complexité du phénomène crée une grande confusion dans l'esprit de beaucoup de gens. Les raisons pour s'engager dans son étude peuvent donc être multiples. D'abord, le nombre croissant de crises frappant l'individu, la société (disparités économiques) et la communauté internationale (désastres environnementaux) laisse croire à une aliénation croissante de l'homme vis-à-vis de l'homme et surtout par rapport à la nature. L'auteur, ainsi que plusieurs autres, croit qu'une certaine utilisation irresponsable des techniques et des sciences sont une des causes de ce processus et une conséquence du monde postmoderne. La propagande, devenant une autre technique de contrôle des masses, doit donc être étudiée pour être remise dans un contexte de processus de changements. Ensuite, au centre de ces observations académiques et actuelles (liées à la vie quotidienne), se trouve un ensemble d'ouvrages sur la propagande (Ellul), l'aliénation sociale (Pappenheim) et la modernité (Ferkiss) et de certains professeurs qui, en révélant des thèmes fascinants et inusités poussèrent l'auteur à choisir ce sujet. Le choix du Japon s'imposa, quant à lui, par ses antécédents dans ce pays qui connut d'ailleurs une modernisation tardive et dramatique.

La méthode utilisée dans ce mémoire se caractérise par une décision volontaire d'explorer en profondeur le sujet, afin d'en avoir une connaissance holiste. De plus, un effort fut fait pour comparer le phénomène, tel qu'il apparut au Japon et dans d'autres pays. Enfin, l'approche historique est également fondamentale, puisqu'il importe à l'auteur de continuer cette évolution linéaire d'une manifestation de la modernité (la propagande), afin de déterminer la façon par laquelle la culture japonaise s'est appropriée cette technique. Autrement dit, il s'agit d'une ethnographie historique du Japon touchant la formation de la propagande. Le but est d'en élargir la connaissance anthropologique par le prisme de son histoire, avant 1945, qui connut de nombreuses contradictions entre une volonté de modernisation et celle de sauvegarde de sa culture, menacée par une constante recherche illusoire de progrès.

## Introduction

Le terme «propagande», telle qu'usité de nos jours, est une appellation récente, mais qui s'appuie sur des conditions existant depuis les débuts des sociétés inégalitaires. Le gigantisme de nos sociétés, leur cosmopolitisme ainsi que la puissance des moyens de communications actuels (radio, télévision, internet, téléphonie sans fil, etc.) ont également favorisé (et même poussé) son développement. Il faut donc distinguer la propagande moderne, créée par l'industrialisation, du phénomène hégémonique tel qu'il exista avant, car les moyens techniques et les connaissances (notamment en psychologie individuelle et sociale) incitent les institutions du pouvoir et les grandes sociétés commerciales à se les approprier dans un monde qui, d'ailleurs, pousse à la compétition et à la croissance totale. Le spot publicitaire de Toyota (marketing), les discours de Staline ou de George Bush (propagande politique), les entrevues médiatiques d'Hydro-Québec (relations publiques) et même (d'une certaine manière), les relations interpersonnelles (rhétorique et psychologie) constituent quelques-unes de ses innombrables manifestations. Chacune possède ses propres caractéristiques et modes d'emploi, mais elles appartiennent toutes, par leur manipulations de la psychologie humaine, au vaste monde de la propagande.

Les médias au Japon, deuxième économie mondiale, sont particulièrement puissants et ce, malgré une longue récession. Pourtant, il est étonnant de constater que, dans une telle société où tant d'information circule, la responsabilité nationale dans le déclenchement de la Guerre (1941-1945) soit toujours passée sous silence. L'apparente volonté des gouvernement successifs d'atténuer son rôle historique par des moyens éducatifs (révisionnisme des manuels scolaires) et médiatiques (auto-censure sur des sujets controversés) explique en partie que le phénomène de la propagande (particulièrement entre 1853 et 1945) ait été moins étudié qu'ailleurs.

Ce mémoire tente de l'étudier en adoptant une méthodologie hybride, tenant à la fois de l'histoire et de l'ethnographie. De plus, une place assez importante y est faite à des analyses de production socioculturelles de l'époque, afin de permettre à l'éventuel lecteur de former son opinion.

Les intérêts d'une analyse plus approfondie du phénomène sont multiples et complexes. Outre le fait qu'il ait été peu étudié exclusivement, le développement de l'étude des industries culturelles s'est accru grandement ces dernières années, ouvrant de nombreuses possibilités. En effet, grâce aux modèles d'analyses ainsi développés, nous sommes à même d'amoindrir l'influence du discours japonais de victimisation, particulièrement au sein du monde politique et académique, et d'utiliser les manifestations socioculturelles, afin d'appréhender directement l'influence qu'eut cette propagande sur le processus de modernisation et sur la population nipponne en générale. De plus, l'expansion démographique, économique et technologique révèle l'importance des communications (et de la propagande) pour les États-nations, les grandes sociétés et d'autres organismes modernes.

Les changements que connurent de très nombreuses sociétés au début du siècle dernier furent profonds, mais nous croyons que ceux qui façonnent notre monde sont encore plus fondamentaux du fait des problèmes environnementaux qu'ils entraînent. En étudiant la relation entre ces grands changements et le développement de systèmes de propagande, nous croyons qu'il est possible de mieux comprendre les mécanismes par lesquels l'État crée un système de propagande, afin de résoudre un ensemble de crises majeures. S'ajoutant aux raisons explicitées précédemment, ce travail tente de définir la nature (caractéristiques) et la fonction (rôle) de la propagande légal-militariste de l'empire japonais dans son processus de modernisation.

Ce mémoire débute par une exploration des nombreux concepts associés au monde de la propagande, afin de définir clairement les différents aspects du phénomène. Une attention particulière est apportée à l'établissement de liens entre le développement de ces techniques de contrôle et l'avènement de la modernité dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Après l'obtention d'une définition générale, l'auteur survole brièvement l'immense aire «pratique» que furent les propagandes soviétique et nazie. La maîtrise technique (ainsi que les innovations) que démontrèrent ces régimes inspirèrent les militaristes nippons à en développer une version originale, d'où l'importance d'en connaître les origines, les caractéristi -

ques fondamentales ainsi que certains modes de fonctionnement. Cela permettra plus tard de mieux comprendre les dilemmes, choix et difficultés qu'eurent les élites japonaises à adapter la propagande moderne (fondamentalement une technique occidentale) à leur traditions culturelles et à leur aspiration nationaliste.

Dans le deuxième chapitre, j'étudie sommairement des institutions et des éléments constitutifs fondamentaux, afin d'expliquer la dynamique culturelle des Japonais face aux changements sociaux. Autrement dit, je tenterai d'établir quelques-uns des mécanismes, des facteurs ainsi que des influences endogènes et exogènes qui transformèrent régulièrement un sentiment d'insécurité, prévalant chez les élites, en réaction xénophobe. L'établissement d'une corrélation entre une insécurité du pouvoir et son hégémonie politique autoritaire sur sa propre population ainsi qu'une xénophobie institutionnalisée contre l'extérieur me permettra d'entrevoir les causes socio-historiques probables d'une telle réalité. Ensuite, une synthèse de l'histoire, analysée par le prisme d'un intérêt pour la culture et la propagande, sera tentée afin d'alléger le reste du mémoire d'explications exclusivement historiques.

Le chapitre suivant portera sur les efforts de structuration des propagandistes du régime de Meiji. L'amalgame de principes modernes de contrôle des masses au système de manipulation antérieur contribuera éventuellement à fragmenter et à polariser idéologiquement une bonne partie de la population ce qui, ajouté à des contingences externes, entraîna une frange extrémiste de la classe militaire à prendre éventuellement le pouvoir. Chacune des étapes constituant cette période-charnière sera complétée par une analyse socioculturelle.

Enfin, la dernière partie mettra l'accent d'abord sur le développement lent et progressif de cette propagande, puis sur les caractéristiques, forces et faiblesses ainsi que les réalisations de ce système au zénith de sa puissance. Ensuite, la partie finale tente de déterminer de son efficacité, grâce notamment à l'analyse du poète Hagiwara et de son œuvre.

## **Chapitre 1 / Propagande et modernité**

### **( 1.1.1.) Exploration du phénomène**

La propagande est un type de communication cherchant à propager de l'information, faussée ou non, par de nombreuses techniques de *Mass Media*, afin de subtilement modifier la perception d'événements, de personnes (propagandes politique et militaire) ou de produits commerciaux (publicité). Elle utilise principalement les émotions afin de maximiser l'efficacité de ses messages et tente de manipuler les perceptions pour mieux faire rejeter, voire nier la raison et la vérité par ses cibles, individuelle, institutionnelle ou sociale.

Le préambule précédent nous permet de percevoir le caractère anti-intellectuel de la propagande, car un de ses objectifs est d'émousser l'esprit critique. Mais une telle définition d'un phénomène si complexe et ancien ne réussit qu'à expliquer partiellement un ensemble de manifestations omniprésentes à l'heure actuelle. Le terme même de «propagande», nous vient du latin médiéval *propaganda* qui se rapproche sémantiquement du mot français *propager*. Il devint très connu à partir de la création d'une institution catholique romaine, la *Congregatio de Propaganda Fide* (Congrégation pour la propagation de la foi), dont le but fut de combattre l'hérésie et de propager la «vraie» foi. Mais l'utilisation de ce mot ne portait pas encore le stigma qu'on lui connaît aujourd'hui. C'est suite à l'usage et à l'abus du vocable, d'abord durant la Grande Guerre, puis surtout après la Seconde Guerre mondiale, que le sens péjoratif apparut. Il continue encore de nos jours à couvrir un vaste champ sémantique, quoiqu'il soit largement utilisé avec un sens politique.

Il apparaît que la difficulté à définir cette réalité moderne soit partiellement attribuable à sa complexité ainsi qu'à son caractère secret. Quoique le phénomène soit ancien, la propagande moderne possède un caractère nouveau puisqu'elle repose sur l'avènement du monde industriel et sur l'ensemble des connaissances scientifiques et techniques qui non seulement en découlèrent, mais furent également à la base de cette révolution humaine des communications. Les buts recherchés par les propagandistes modernes peuvent aider à mieux définir le phénomène. En effet, une étude générale de ses objectifs en révèle le caractère multiforme.



Pour commencer, le but fondamental de la propagande est d'influencer volontairement les opinions des gens, plutôt que tout simplement communiquer les faits concernant un événement, une personne ou un objet. Ainsi, une campagne de propagande ne présenterait pas une position, mais s'efforcerait plutôt de communiquer soit son support, soit son rejet de l'opinion. Contrairement à la communication habituelle qui repose sur un échange d'opinion entre agents, la propagande n'expose que des certitudes et tente non seulement de rejeter tout échange, mais surtout de manipuler habilement le message. Cette manipulation fait grandement appel à la suppression de la pensée rationnelle, pour mieux y substituer une opinion reposant sur une émotion violente, c'est-à-dire largement illogique.

Cet appel aux sentiments du propagandé est sans aucun doute la méthode la plus connue du propagandiste mais, comme nous le verrons, elle n'est pas la seule. En effet, la propagande peut transmettre son message sous une forme implicite, c'est-à-dire n'utilisant pas de violentes émotions, mais plutôt une idée ou un ensemble de concepts par l'entremise d'une présupposition (ou prémisses) raisonnable et pondérée dans le cadre d'un débat. Ceci est possible en utilisant, en rafale, de courts arguments qui semblent représenter des points de vue divergents. Il s'agit de donner l'impression que se tient un véritable échange entre deux agents aux opinions différents. Mais ces diatribes ne sont en réalité qu'une apparence de débat, car nulle opinion de fond n'émane de ces opinions, mais bien une prémisse semblable. Cette sacro-sainte vérité ainsi établie, la prémisse issue de la soi-disant discussion devient alors un fait accepté de l'opinion générale.

La notion de «propager», associée au vocable propagande, est également primordiale dans la limitation de son champ sémantique, car un message n'a pas à être faux pour que l'on puisse le qualifier de propagande, car souvent le message de la propagande moderne n'est pas nécessairement faux. Mais même si le message n'est pas en soi inexact, il demeure dénaturé par l'approche intéressée du sujet ainsi qu'une mauvaise foi évidente face à l'argumentation adverse. Un autre aspect crucial du phénomène-propagande concerne l'utilisation *ad nauseam* de

ses concepts, messages ou opinions. La volonté de cette pratique révèle le rôle complexe mais élémentaire des pulsions et de leur contrôle par l'utilisation de réflexes conditionnés. La propagande est conséquemment un ensemble de communications dont les moyens techniques et scientifiques permettent un certain contrôle sur les réalités spatiales et temporelles de notre société industrielle.

La propagande, en tant que développement intégral et essentiel de notre société technicienne, est définie par le sociologue français Jacques Ellul (1962: 75):

La propagande est l'ensemble des méthodes utilisées par un groupe organisé en vue de faire participer activement ou passivement à son action, une masse d'individus psychologiquement unifiés par des manipulations psychologiques et encadrés dans une organisation.

Une définition générale, même si elle est éloquente et concise, ne saurait permettre d'appréhender la propagande moderne dans toute sa complexité. Ainsi, jetons maintenant un coup d'oeil à quelques concepts de base avancés par les théoriciens (ou chercheurs) qui permirent de développer une approche psychobiologique du phénomène.

Serge Tchakhotine, auteur du classique de psychologie sociale Le viol des foules par la propagande politique, démontra l'efficacité et l'étendue du phénomène moderne. L'auteur, physiologiste et activiste socialiste, utilisa des concepts de pulsions biologiques, afin de mieux comprendre les mécanismes auxquels obéissent l'individu, les foules et les masses.

Tchakhotine analysa brillamment le processus par lequel se forment la volonté et l'action politique. Il s'attarda particulièrement au concept d'agressivité (intéressée et matérialiste) qui sous-tend l'assouvissement d'un tel désir. Cela inclut également l'attirance sexuelle au sens large, ainsi que la recherche de sécurité et de la norme qui caractérisent si bien le grand public, mais plus encore le monde politique.

Le théoricien de la propagande, disciple du célèbre physiologiste Pavlov, développe systématiquement sa thèse démontrant l'existence de quatre pulsions biologiques de base (d'agression, alimentaire, de repro-

duction et parentale), ainsi que leur influence énorme sur nos interactions sociales. Le but étant de démontrer la vulnérabilité de l'homme à la propagande, laquelle manipule ces pulsions.

Les réflexes conditionnés, à la base des pulsions primaires, furent étudiés par son mentor qui utilisa un chien dans une expérience désormais célèbre. Pavlov observa qu'en donnant de la nourriture à l'animal, ce dernier salive alors automatiquement. Ce réflexe, résultat d'une évolution biochimique ancienne, s'appelle réflexe inné (ou absolu). Malgré tout, le changement de l'instinct nécessite qu'une stimulation systématique et continue (son de clochette) soit synchronisé avec l'arrivée de la pâté. Après un apprentissage plus ou moins long du système nerveux du chien, il devient possible de faire saliver ce cobaye par le seul son de la clochette, sans qu'il y ait de nourriture à proximité. Un lien s'est créé dans l'organisme de l'animal et ce nouveau réflexe artificiel devient alors un réflexe conditionné (ou temporaire).

La propagande utilise les facteurs conditionnants (médias de masse, idéologie, mythes) afin de stimuler les facteurs absolus et mener les propagandés à une condition qui permet d'obtenir des effets et des actions voulues. Autrement dit, les facteurs sont influencés par les quatre pulsions primaires, que voici.

La première de ces pulsions est celle d'agressivité, laquelle s'apparente au réflexe de combat ; une violence dont le but est d'assurer le maintien de l'intégrité physique et mentale de l'entité (individu ou groupe). Cette violence peut tour à tour être physique autant que psychique et l'auteur mentionne les exemples des masques de combat japonais, des danses de guerre maoris, du plumage de certaines tribus amérindiennes, ainsi que les atours militaires (uniformes, discipline, parades et musique). Il est fait mention également de la divinisation du chef par les masses. L'utilisation sociale de cette violence psychique contrôlée peut aboutir à divers types de mimétisme: offensif (caméléon), défensif (dissimulation), ou en encore de terrification (papillon arborant un simulacre de paire d'yeux sur ses ailes). Bien sûr, ces exemples émanent du monde naturel, mais nous verrons que ces stratégies se retrouvent également dans les

sociétés humaines.

La pulsion alimentaire (ou de sustention physique) consiste en un réflexe d'absorption de nourriture, afin de préserver l'intégralité physique d'un être. Elle découle de la pulsion précédente, puisque si la première pulsion (de combat) permet la protection indirecte, la deuxième, quant à elle, reste directe et immédiate. Malgré son caractère évident, les sciences sociales ont amplement développé cet aspect animal de notre réalité. Par exemple, la didactique marxiste, dû à l'importance qu'elle attache au matérialisme de nature économique, a utilisé sous une forme directe ou indirecte cette notion élémentaire.

Il convient ensuite de considérer la pulsion sexuelle (ou de reproduction) comme un caractère différent dans le cadre d'une survie biologique, puisqu'elle semble répondre plus aux besoins de l'espèce que de l'individu. En effet, l'espèce impose à ce dernier, par un ensemble de réflexes de nature à favoriser son maintien ainsi que son développement, des réflexes puissants qui ne lui sont pas toujours bénéfiques d'un point de vue personnel. Le contrôle d'une telle pulsion semble d'ailleurs représenter un véritable défi à l'homme moderne vivant dans une société hautement sexualisée. Ainsi, il n'est pas étonnant qu'on attribue à ce caractère biologique bon nombre des psychoses existant dans nos sociétés.

Enfin, la pulsion parentale (ou sociale) ne se retrouve, elle, que chez les animaux sociaux. Mais cette pulsion, plus complexe chez notre espèce, contribue, elle, à l'existence de mécanismes puissants d'intégration, afin que chaque individu puisse prendre une place dans l'organisation sociale. Or, cette pulsion, nécessaire comme mécanisme d'adaptation, sous les pressions de plus en plus grandes imposées par le monde moderne, ne semble plus être en mesure d'assurer aux individus et aux groupes la sécurité sociale qu'ils réclament. Tchakhotine, lui, parle de l'amour de son prochain, de sentiments de miséricorde, de compassion et d'amour social dans un but profond de survie collective.

L'oeuvre de Tchakhotine représente un lien entre les premiers théoriciens du phénomène-propagande (Gustave Lebon, Walter Lippman et Frederick E. Lumley) et ceux qui suivirent la deuxième Guerre mondiale (Jean-Marie Domenach, Jacques Ellul et Noam Chomsky). Cependant, sa particularité tient surtout au fait que ses idées et interprétations du

phénomène moderne surent fournir une arme contre le courant d'extrême-droite des années 30. Cette vague, influencée notamment par des écrivains tels que le Français Georges Sorel, l'Italien Vilfredo Pareto et l'Allemand Robert Michels, avait puisé abondamment dans les travaux du néodarwinisme, mais Tchakhotine développa et vulgarisa la compréhension de la propagande par de nouvelles approches scientifiques. Ces branches du savoir surent articuler une théorie psychologique du comportement humain qui puisait elle aussi à la source biologique, mais interprétant (et développant) certaines de ses données différemment.

Les travaux de Sigmund Freud, psychanalyste viennois, contribuèrent grandement à renforcer le processus de spécialisation des connaissances scientifiques que Max Weber et quelques autres avaient enclenché. Cette évolution avait créé deux embranchements: les sciences naturelles (mathématiques, chimie, etc.) et la psychologie qui, elle-même, allait se diviser en psychologie individuelle et psychologie sociale. La psychanalyse qu'on peut qualifier de psychologie individuelle de l'inconscient contribua, sous l'impulsion de Freud et son école, à développer nos connaissances de l'inconscient. Freud avait emprunté son concept-force d'*Eros* de Platon et postulait, grâce à lui, que l'ensemble des manifestations de psychisme biologique émanait d'une force vitale (élan vital) qu'il dénomme rapidement *libido*. Cette force dirigerait toujours, selon lui, les manifestations psychiques en devenant un tremplin, un ressort, modelant les pensées, désirs et actions de l'humanité.

La libido serait donc une force dynamique de l'inconscient devant permettre la conversion de la substance vivante de l'individu d'abord, puis de l'espèce. Ce concept apporte une profondeur au concept purement biologique des pulsions, tel qu'observé plus haut, puisqu'on en vient à réaliser la perméabilité des concepts au sein du vaste domaine de la psychologie humaine. Freud disait également que la sexualité humaine est empreinte d'agressivité et que cela provenait probablement de la nécessité de surmonter la résistance de la part de l'objet désiré. En effet, selon lui, coquetterie féminine, séduction et sadisme présentent tous les caractéristiques de cet amalgame violence-sexualité. Cela l'incita à créer

un pendant à l'instinct fondamental de libido (*eros*): la dissolution (instinct de mort). Il correspond par le jeu des pulsions de Pavlov à l'agressivité. Cette agressivité refoulée (*thanatos*) joue un très grand rôle dans le cadre des théories et de la pratique psychanalytiques, car un grand nombre de troubles mentaux lui sont attribués. Outre le concept dualiste *eros/thanatos*, Freud développa grandement les techniques d'interprétation symbolique des rêves, qui étaient pour lui une «voie royale pour parvenir à l'inconscient» et surtout la formule «père-meneur», laquelle réfère à la base biologique du contrôle de groupes par un individu puissant, associé inconsciemment au père craint et respecté.

Cette tentative d'explication freudienne de «l'hypnotiseur des foules» emmena en partie son disciple Alfred Adler à grandement développer la psychologie individuelle. Il soutiendra que c'est en fait la pulsion de puissance qui est la véritable force psychique. Se détachant d'un certain déterminisme sexuel freudien, Adler ramène, lui, presque tous les comportements humains à une volonté de domination (proche de la notion de soif de pouvoir développée par Nietzsche). Ce désir de contrôle serait originaire des conditions actuelles de notre civilisation, car sa nature même incite des individus à se libérer d'un sentiment d'infériorité, amplifié et maintenu par une «Méga-machine» reposant sur l'appât du gain.

Ce sentiment d'infériorité, causé par la résistance au monde technique où les exigences de la vie écrasent l'individu, s'amplifie du moment où l'individu s'aperçoit d'une tare organique, d'une faiblesse intellectuelle ou morale dont il se sent injustement affligé. Selon Adler, les névroses ne proviennent pas des expériences sexuelles de l'enfance, mais plutôt de ce système d'écrasement de l'égo par le monde moderne ; ce qui pousse à le compenser par un mécanisme de domination dont Hitler deviendra l'ultime exemple. Adler ajoute que les individus ont tendance à fuir, à rechercher des subterfuges, grâce auxquels ils évitent de prendre des décisions lorsque la situation dans laquelle ils se trouvent l'exige.

L'Américain Harold D. Lasswell, largement influencé par Freud, développa cet aspect psychologique par des analyses de la personnalité de politiciens connus. Son ouvrage, Psychopathology and Politics, explique

que l'identité fondamentale de chacun est largement tributaire des expériences vécues avant l'âge de cinq ans (sexualité infantile, rêveries, etc.) et sur les contacts interpersonnels, habituellement considérés comme relevant de la sphère privée. Ses études reposent sur la notion selon laquelle la propagande est avant tout une création d'individus (propagandistes) voulant en influencer d'autres (propagandés) par de nombreuses techniques psychologiques modernes. Comme nous le verrons, les interprétations de ce sociologue diffèrent grandement de celles de Jacques Ellul, car ses nombreuses expériences (en laboratoires de psychologie) tentent de prouver scientifiquement que les techniques de persuasion ne sont pas efficaces. Les travaux de ce chercheur influencèrent de nombreux théoriciens de la propagande (Tchakhotine, Ellul et Domenach) et contribuèrent grandement à fournir d'abondantes données biochimiques et psychosociales aux sciences politiques du comportement. Les résultats de ces études cherchent à démontrer que la propagande moderne permet de mobiliser des masses contre un ennemi commun, préserver les relations privilégiées avec ses alliés, maintenir la coopération des neutres ainsi qu'à démoraliser un ennemi potentiel. Cependant, l'insistance portée sur les facteurs psychologiques assure une compréhension fragmentaire du phénomène moderne. Mais ses contributions dans le domaine de la communication, notamment par l'élaboration de son célèbre modèle: **Who/ Says What/ In Which channels/ To Whom/ With What effects**, aidèrent également (quoiqu'indirectement) à mieux comprendre la notion de multiplicité des voies de communication dans un même message.

Jacques Ellul, sociologue français et militant anarcho-chrétien, fut un commentateur subtil de la pensée (et de la dérive) marxiste qui aborda la propagande sous l'angle sociologique, tout en y incluant les dimensions médiatique, politique et psychologique, car son approche est holiste. En effet, contrairement à d'autres auteurs, tels les Américains Lasswell et Riesman, il croit que la propagande doit être d'abord étudiée dans son contexte social. Cette perception du phénomène qu'il développe dans Propagandes peut se résumer de la manière suivante (Ellul 1962: 13):

Nous voudrions rappeler ici qu'il faut sans cesse rattacher la propagande à l'ensemble de la société technicienne. Elle est appelée à résoudre des problèmes posés par les techniques, à jouer sur des adaptations, à intégrer l'individu dans cette société technicienne. La propagande est bien moins une arme politique d'un régime (ce qu'elle est aussi !) que l'effet d'une société technicienne qui englobe le tout de l'homme, et qui tend à être une société tout à fait intégrée [...] au milieu de la croissance des techniques d'organisation, la propagande n'est rien d'autre que le moyen d'éviter qu'elles soient ressenties comme trop oppressives, en amenant l'homme à obéir de bon gré.

Selon Ellul, l'utilisation de la propagande, elle-même une technique moderne, nécessite une approche multiforme et globale, car la nature même du monde moderne impose le dogme de l'efficacité. Or, l'efficacité d'une communication passe par le choix approprié d'un médium, choisi d'un vaste ensemble de moyens disponibles (presse, radio, etc.) et appliqué de concert avec les autres médias disponibles au propagandiste. Le but est l'efficacité optimale et elle corrompt, selon Ellul, celui qui s'y abandonne et démontre la vulnérabilité de l'individu. Cette prépondérance des techniques dans le monde moderne représente un danger, selon l'auteur, car notre dépendance envers elles, augmentant sans cesse, finit par corrompre les fondements même de notre nature, troquant la compassion pour la froide efficacité du dogme technicien. Mais loin d'être une croisade contre la Technique et la modernité, l'interprétation révèle logiquement un système dont la volonté constante de progrès crée effectivement sa propre incapacité. La pensée ellulienne se caractérise ainsi par la notion de diminution du contrôle humain sur un ensemble de mécanismes scientifiquement autonomes. Notre système moderne assure sa propre continuité selon sa propre logique et ce, au détriment de notre humanité. Il s'agit en fait de la justification maîtresse de ses recherches: défendre l'Homme, qu'il croit aliéné par des institutions utilisant des techniques de contrôle social trop puissantes.

Ceci étant dit, l'oeuvre d'Ellul ne peut être abordée sans l'aide d'une praxie, d'une manière d'analyser particulière. L'auteur nous met notamment en garde contre une perception moralisatrice et superficielle de la propagande, car penser qu'elle n'est qu'un moyen de diffuser des faussetés



ne peut qu'empêcher une juste compréhension d'un phénomène très différent du passé (Ellul 1962: 6).

Une autre réaction fréquente est celle convainquant le propagandé que tout ce que l'ennemi dit ne peut être que faux. Or, si cet ennemi réussit éventuellement à prouver la véracité de ses dires, un changement d'attitudes à son égard est sûr de suivre. Le propagandé ne doit en aucun cas s'apercevoir qu'il a été ouvertement dupé, sinon l'action propagandiste est désarmée. En fait, toute manipulation des masses nécessite un effort afin de projeter l'impression d'être sincère, d'être sympathique à la cause du peuple. La meilleure façon d'y arriver demeure l'utilisation de faits. Ce sont les perceptions positives de l'homme moderne vis-à-vis des faits qui permettent aux propagandistes de manipuler l'opinion publique en modifiant l'interprétation et en dissimulant les critiques.

Une autre difficulté concerne la perception et l'interprétation des intentions et des faits, tels que présentés par la propagande adverse. Ellul analyse brillamment ce phénomène en insistant sur la notion que la signification diffère selon le point de vue d'où on observe les faits. Ainsi, la création du propagandiste devra tenir compte du propagandé, car sa perception sera différente.

L'autre notion fondamentale d'une praxie ellulienne serait celle selon laquelle la propagande ne sert pas uniquement à changer des opinions, mais plutôt à faire agir les masses d'une façon bénéfique au propagandiste. L'auteur affirme que le but de la propagande moderne n'est plus de modifier des opinions, mais de provoquer une action (Ellul 1962: 36). C'est la prévalence de l'orthopraxie sur l'orthodoxie.

Une autre notion de base est celle voulant que la propagande ne soit possible qu'à partir du moment où se réunissent des réalités sociologiques et technologiques qui poussent l'État et les individus vers elle. Cette nécessité, selon Ellul, provient des sentiments d'isolement créés par la marginalisation des sous-groupes (Église, famille, village) et poussa les sociétés modernes à les remplacer par une éducation de masse, des moyens de communication de masse et l'édification d'idéologie de masse.

Cette importance donnée à l'efficacité entraîne une spécialisation qui crée un ensemble de techniques, de propagandes, afin de pouvoir cerner l'individu ou les groupes visés: propagandes politique ou sociologique, d'agitation ou d'intégration, verticale ou horizontale, rationnelle ou irrationnelle. De plus, la propagande doit opérer également sur des structures antérieures d'attitude, lesquelles ne peuvent être modifiées que très lentement (notamment l'antisémitisme allemand) et dans le cadre de certaines tendances générales et de lois sociologiques au sein d'un groupe particulier (notamment le rôle que joua le confucianisme dans les méthodes autoritaires de l'État japonais).

Enfin, l'efficacité de la propagande dépend d'une utilisation réaliste des limites temporelles. Même si la durée et la continuité garantissent souvent son succès, elle finit toujours par s'atténuer et éventuellement disparaître, aussitôt que son influence cesse. L'exemple des forces de l'Axe qui sont aujourd'hui des États fondamentalement démocratiques doit être gardé à l'esprit.

Le boom économique des années cinquante, succédant à la Seconde Guerre mondiale, marqua un changement important dans le domaine de la propagande. En effet, après le développement d'une approche psychobiologique et significativement grâce à celui d'une analyse sociologique, il y eut plusieurs mouvements dont ceux axant leur analyse sur les institutions politiques, les autres se concentrant sur l'aspect économique, puis médiatique du phénomène-propagande.

Selon Domenach, la propagande est une technique moderne de manipulation ayant deux sources: la publicité et l'idéologie politique. Quoique nous reparlerons plus bas du facteur purement économique, je veux aborder maintenant l'idéologie politique, car le début de la guerre froide en 1948, son intensification par la prise du pouvoir par Mao en 1949 et la guerre coréenne (1951-1953), déclencha une longue guerre froide qui fut fortement basée sur une différence conflictuelle entre les idéologies capitaliste et communiste. Or toute idéologie politique moderne doit nécessairement se baser sur un système complexe et varié d'intégration des foules, afin de combler les besoins et objectifs d'un État. L'éducation est particulièrement importante, car elle «prépare» le terrain des esprits

et permet une meilleure assimilation d'informations nouvelles. Préalablement manipulées par une volonté claire et établie, ces informations deviennent des outils de travail pour des propagandistes doués et inventifs. Cet aspect politique de la propagande, étroitement lié aux systèmes de communication de notre société, constitue donc un concept de plan, de dessein collectif vers un but commun, mais défini par les dirigeants. L'État cherche ainsi à préparer sa relève grâce à un système d'éducation efficace qui constitue une institution fondamentale pour la formation de comportements et d'attitudes lui étant favorables. Elle révèle, en fait, ses similitudes avec la propagande politique.

La formation et la manipulation de l'information à des fins politiques existent depuis toujours, mais l'intensification du pouvoir de la propagande dès le XXIème siècle contribua à l'édification de nations de plus en plus unifiées dans leur structures et leur esprit. D'autre part, une véritable révolution démographique et dans l'habitat changèrent durablement l'humanité. Ce saut fut autant qualitatif que quantitatif et impliqua une refonte en profondeur des groupes sociaux ainsi que des structures socio-culturelles. Cette réalité emmena Domenach à dire que (1965: 11):

...dans cet énorme brassage, les cellules traditionnelles [...] ces communautés intermédiaires, qui encadrent l'individu, lui constituaient une société particulière, munie de sa propre histoire, lui filtraient les mouvements du monde, disparaissaient, le laissant isolé, désorienté [...] exposé immédiatement aux sollicitations extérieures. La misère, l'insécurité de la condition ouvrière, la crainte du chômage et de la guerre créent un état permanent d'inquiétude qui exagère la sensibilité de l'individu et le pousse à se réfugier dans les certitudes de masse.

La chute des régimes totalitaires de l'Axe, puis la réalité d'un monde dominé par les États-Unis et une vague de consummérisme (provoquée par un surplus de capital et de forces productives) sans précédent dans l'histoire, a mis sur le devant de la scène la publicité, première manifestation moderne de la propagande. En effet, la publicité, telle que nous la connaissons aujourd'hui, est un phénomène typiquement moderne, lié à la nature des sociétés industrielles où se développa ce médium d'informa-

tion. Ainsi, quoique surtout informative à ses débuts, elle subit (et créa) des bouleversements, aidée en cela par l'essor technologique et organisationnel. Domenach décrit cette mutation (1965: 8):

La propagande se rapproche de la publicité en ce qu'elle cherche à créer, transformer ou confirmer des opinions et qu'elle use en partie de moyens qu'elle lui a empruntés ; elle s'en distingue en ce qu'elle vise un but politique non commercial ; les besoins ou les préférences que suscite la publicité visent tel produit particulier, alors que la propagande suggère ou impose des croyances et des réflexes qui modifient souvent le comportement, le psychisme et même les convictions religieuses ou philosophiques [...] elle peut être rapprochée de l'éducation [qui en est] l'antithèse.

Mais la publicité n'est pas la seule technique de manipulation de l'opinion par l'information qu'elle véhicule. En effet, alors que la publicité opte pour une approche agressive et manipulative, les relations publiques, quant à elles, choisissent une tactique empreinte de coopération. De plus, Jean Chaumely et Denis Huisman, auteurs d'un ouvrage sur Les relations publiques, affirment qu'elles : «...se distinguent de la publicité par la vérité, et de la propagande par la liberté. »

Ceci étant dit, le débat quant à l'efficacité véritable de la propagande demeure, puisque Tchakhotine (1952: 129-130) affirmait qu'elle utilise des techniques axées sur la connaissance de la psychologie humaine, afin de manipuler les consommateurs par une habile suggestion basée sur des pulsions primaires, alors que Dayan (1985: 12) déclare, quant à lui, que son efficacité relative ne peut la qualifier de science et démontre plutôt sa qualité de produit culturel, miroir de normes, croyances et système de valeurs d'une société.

Un autre théoricien important est Noam Chomsky qui, avec Edward S. Herman, a développé un «modèle de propagande» des médias qui prétend que les sociétés démocratiques comme les États-Unis utilisent de subtiles méthodes non-violentes de contrôle de l'opinion, alors que les régimes totalitaires utilisent plutôt la force physique, car le contrôle des institutions le permet. Ce modèle tente d'expliquer cette propagande par des im-

pératifs de nature économique, plutôt que par des machinations individuelles. Il démontre également que les attaques contre l'opinion proviennent indirectement de cinq «filtres» qui permettent de déformer toutes nouvelles publiées pouvant influencer sur leur affaires. Malgré de nombreuses critiques l'accusant de manipuler la vérité à des fins personnelles et de faire une mauvaise utilisation de faits (voir [internet], site 4), son modèle s'avère utile pour comprendre l'étendue du phénomène propagandiste en dehors des sociétés totalitaires.

D'autres chercheurs récents, tels Victoria O'Donnell et Garth S. Jowett, préfèrent l'approcher par le biais des sources psychologiques et des médias, tout en mettant moins l'emphasis sur l'aspect économique (1986: 16):

Propaganda is the deliberate and systematic attempt to shape perceptions, manipulate cognitions, and direct behavior to achieve a response that further the desired intent of the propagandist. Propaganda is an attempt at directive communication with an objective that has been established *a priori*.

La propagande est en conséquence un phénomène multiformes (économique, politique, médiatique, religieux) qui relève fortement des changements sociaux modernes, de l'avènement des *Mass Media* et de nos connaissances de l'esprit humain. Une analyse de synthèse des propagandes soviétique et nazie nous aidera à mettre tout cela en perspective.

### (1.2.) La propagande soviétique

Le rôle fondamental qu'eut la propagande développée par les bolcheviques tient à son utilisation des techniques modernes dans le cadre d'une organisation centralisée et efficace. De plus, axée sur l'action, son dynamisme finit par prendre de court ses concurrents mencheviks. Avant la Grande Guerre, la propagande était encore de nature «non-scientifique» (Ellul 1967: 48-49-50) et ce sont la guerre de 1914 et la Révolution de 1917 qui façonnèrent largement l'archétype des nombreux systèmes de propagande qui virent le jour tout au long du XXIème siècle. Ellul expli-

que que (1967: 104):

Sur un terrain favorable, techniquement et sociologiquement, la propagande allait se constituer à l'occasion de deux accidents historiques: la guerre de 1914, la Révolution de 1917. Le premier conduit à l'apparition de la propagande moderne de façon incohérente et temporaire, le second la rend systématique et durable.

Les raisons de l'écroulement de l'empire tsariste sont multiples: les conséquences de l'invasion tartare quant au retard socio-économique ; une tradition d'autoritarisme, un mécontentement croissant des masses paysannes, ouvrières et surtout des intellectuels ; l'apparente faiblesse du Tsar ; la défaite contre les Japonais ainsi que la révolution de 1905, la criminelle décadence du régime (rôle de Raspoutine et de l'épouse de Nicolas II) ; la corruption, l'incompétence et l'infiltration du gouvernement par les révolutionnaires et enfin le désastre de la Première Guerre mondiale. Le système était tout à fait rétrograde et ne semblait pas saisir les nombreux changements de l'époque (Trueman 1969: 420-421). Pourtant, il fallut la trempe d'un leader charismatique et pragmatique pour que la Révolution triomphe de cet État «vermoulu». Par la suite, seul Lénine (et ses fidèles camarades) furent capables de survivre à la terrible guerre civile qui ravagea le pays (voir Fejtő, [périodiques], document 3, p.82).

Mais nous devons d'abord percevoir l'historicité de la propagande qui, de 1917 à 1989 soumettra l'énorme territoire russe. Il y eut en effet plusieurs époques: léniniste (premières années bolcheviques) ; stalinienne (avant, pendant et après la Grande Guerre patriotique [1941-1945]) ; la guerre froide [Khrouchtchev, Brejnev, guerre d'Afghanistan] et enfin de l'ouverture sous Mikhaïl Gorbatchev.

Malgré l'évolution de la propagande soviétique, plusieurs caractères de base se perpétuèrent tout au long du siècle dernier, parmi lesquels la complexe notion d'individu et de masse. Il est en effet difficile de maîtriser l'art de s'adresser en même temps à l'individu et à la masse. Or, comme l'indique Ellul, on ne peut séparer ces deux éléments (1962: 20):

...toute la propagande moderne profite de la structure de masse

mais exploite le sentiment d'auto-affirmation de l'individu, et les deux actions doivent être menées conjointement, simultanément...

Atteindre les masses (en majorité illettrée et méfiante de tout pouvoir) et l'individu (souvent prisonnier de siècles de conditionnements basés sur l'ethnie, la religion, la race et la classe sociale), n'était pas une tâche facile, mais Lénine, leader au courant des progrès effectués lors du conflit sur le front de l'Ouest, sut développer avec son compagnon d'armes Trotski une propagande scientifique, tout en puisant dans le vieux fond de patriotisme russe. Cette propagande tentait d'atteindre autant les classes dirigeantes, responsables de la pitoyable lutte psychologique contre l'Allemagne impériale (Jahn 1998: 173), que les masses ouvrière et paysanne (largement majoritaire). Les tentative du début d'utiliser les massives possibilités créées par l'évolution globale de la société russe du début du XXIème entraînera une utilisation de plus en plus grande des techniques de communication de masse, qui devait éventuellement prendre un caractère total, c'est-à-dire exhaustif et scientifique dans son approche.

Ce dernier caractère signifie que tout propagandiste tente d'utiliser l'ensemble des moyens techniques (radio, presse, etc.) à sa disposition dans le but d'isoler l'individu, de semer la confusion et la contradiction dans son esprit, afin de mieux manipuler ses sentiments de détresse et d'insécurité. Ce sentiment, ressenti par quiconque souhaite par dessus tout obtenir sécurité et paix d'esprit, appelait le propagandiste à apporter des réponses, des certitudes aux masses (Ellul 1962: 21-22-23).

François Fejtö (voir [périodiques], document 3, p.82) parle d'une technique de propagande utilisée comme en situation de guerre, sans merci. Cette propagande deviendra, par le fait des circonstances et des menaces de ses ennemis (intérieurs et extérieurs), permanente (Ellul 1967: 114-115).

Puisque la propagande moderne repose principalement sur la recherche de l'efficacité lors de la propagation d'un message, il devient nécessaire de posséder une organisation qui détient à la fois des moyens de communication de masse et les spécialistes pouvant les utiliser grâce à des techniques adéquates. En effet, créer des slogans, monter des campagnes

et orchestrer tous ces efforts nécessitent une solide organisation.

L'organisation de la propagande en U.R.S.S. était basée sur l'existence d'un parti communiste omniprésent et très bien organisé. Ce parti, aidé en cela par l'importance doctrinale et la massivité des moyens, encadrait les masses à tous les niveaux, ce qui n'empêchait pas une grande précision dans l'élaboration des campagnes. Une certaine diversité d'inspiration subsistera, mais la propagande moderne était née. C'est une manifestation de prise de conscience de son importance, non pas par quelques individus, mais plutôt par l'ensemble des sphères du pouvoir: politique, militaire, économico-industriel, etc.

Il fallait non seulement des organisateurs hors pair, mais également des propagandistes pouvant jouer le rôle de conseiller psychologique du régime (Ellul 1962: 33). Lénine et son comparse Léon Trotski furent des propagandistes-nés, notamment aptes à créer et administrer des organisations complexes, originales mais néanmoins efficaces. Le train spécial de Trotski représente une telle innovation qui permit un amalgame d'organisation et d'inspiration tactique. Il possédait un centre de propagande, un wagon exposition, un wagon plate-forme pour tenir des réunions publiques. Un autre moyen consistait à former des «unités tactiques de propagande», lesquelles étaient composées d'agitateurs et de propagandistes. Agissant de concert, ils étaient formés à «capter l'attention populaire», à «créer une foule et un mouvement de foule», et enfin à guider secrètement l'opinion ou disperser une émeute débutante par des moyens psychologiques.

Outre ces «unités volantes», il existait de nombreux autres moyens d'action plus conventionnels, basés sur l'attrait de la modernité (utilisation du cinéma), l'attrait de la culture (création de salles de lecture de villages offrant des lectures publiques) et le besoin de communion (organisation de meetings). Cette constante sollicitation du citoyen, jour après jour, année après année, crée après un certain temps une impossibilité d'établir des points de références à l'extérieur du système. C'est ce qu'Ellul appelle le caractère de continuité et de durée (1962: 29-30-31).

Cet élément de temps, de durée explique en partie que le régime se soit maintenu au pouvoir si longtemps, mais au début du régime, sa survie po-



litique fut plutôt due à l'organisation et à l'ingéniosité.

Cette propagande était à ses débuts, divisée rigidement en cinq départements: les infos, l'agitation, l'organisation, la direction des filiales et l'administration générale et on établit même des cours pour les apprentis-propagandistes qui ont le choix entre trois formes d'actions: l'information, l'agitation et la propagande.

L'information, qui sert le régime socialiste, permet grâce à son contenu éducatif de promouvoir la nouvelle société et devient d'autant plus vitale qu'il ne peut y avoir de propagande sans elle. Quand à la propagande proprement dite, elle provient d'une multitude de sources populaires. Dès les débuts de la Révolution, le pouvoir se maintient grâce à la persuasion, la volonté de convaincre et l'argumentation, mais à partir de 1918 ces différentes manifestations de la propagande tendent à être classées sous deux rubriques: la propagande de type persuasif, telle qu'utilisée lors des congrès des membres du parti communiste; puis, la propagande de type émotionnel entre le parti et les masses pour emmener celles-ci à l'action. Récapitulons maintenant, afin de déterminer quelles sont les trois grandes stratégies d'orientation (Ellul 1967: 119-120-121): la révélation politique (ou dénonciation marxiste d'une injustice), le mot d'ordre (ou l'aspect verbal de la propagande reposant sur des faits dont on suggère une interprétation marxiste) et la participation à une réalité (ou processus par lequel on offre au propagandé d'établir une action réelle à l'aspect purement psychologique d'un message).

Ellul, qui développe le concept d'orthopraxie plutôt que celui d'orthodoxie, affirme que (1962: 36):

Le but de la propagande moderne n'est plus de modifier des idées, mais de provoquer une action [...] d'engager irrationnellement dans un processus actif [...] plus d'amener à un choix, mais de déclencher des réflexes...

Nous venons de voir quelques caractères externes du phénomène-propagande, mais qu'en est-il des perceptions, des implications psychologiques? Les caractères internes (touchant des individus ou de petits grou-

pes) sont aussi importants pour le propagandiste que le sont les caractères qualifiés d'externes. Selon Ellul, l'évaluation des psychologues que la propagande n'est pas efficace et qui se base sur des études qui tendent à démontrer que les opinions, croyances et mythes ne sont en rien modifiés par une action d'influence est fausse. C'est une méconnaissance du processus de psychologie profonde, telle qu'établi par l'éducation et la censure, ainsi que par des expériences trop limitées qui emmène de tels spécialistes à ces conclusions. Dans son livre Propagandes, Ellul démontre logiquement que le propagandiste se doit de connaître le terrain psychologique (1962: 46), lequel est constitué par les sentiments, les opinions et les mythes populaires des individus, ainsi que par les caractères et les structures sociologiques du groupe auquel il appartient.

Lénine en avait pris conscience et lançait toujours ses campagnes de propagande après une lecture minutieuse de ses fameuses «cartes de météorologie politique». Il s'agissait de cartes de l'U.R.S.S. où étaient marqués d'une couleur différente chaque événement et phénomène (situation économique, politique, religieuse, du transport, des récoltes, des réactions antigouvernementales et/ou antisémites) pour tout endroit du territoire soviétique. Cette méthode permettait de connaître exactement la situation et l'activité quotidienne dans tous le pays et de prendre conséquemment les meilleures décisions, selon le cas.

Par leur faculté à scruter ce qui préexistait dans l'individu, les bolcheviques réussirent en grande partie à déchiffrer les grands courants fondamentaux de leur société. Or, la société russe, maintenue trop longtemps dans la servitude et la pauvreté sous les tsars, attendait non seulement un changement de gouvernement, mais bien le Progrès. Lénine, puis Staline, utilisèrent cette fascination populaire pour toute marque de progrès (science ou technologie) qui inspirait, peut-être, chez ce peuple un espoir de temps meilleur. Joseph Staline fit construire notamment le Tupolev ANT-20 «Maxime Gorki», un énorme avion-propagande, afin de profiter de cet engouement.

Les arts, tels que la peinture (Golomstock 1991: 9), la musique et le cinéma furent utilisés par l'État pour leur capacité à préparer émotion-

nellement l'individu à l'acte de persuasion, mais la priorité fut habituellement donnée à la radio ( *Radio-Moscou* et *Radio Paix et Liberté* [plus tard à la télévision] ) et à la presse. Cela peut être attribuable au manque d'affinité particulière de Lénine et Staline avec l'art, puisque leur relation avec l'art était dictée par les exigences politiques du moment. C'est d'ailleurs de cette volonté de conserver le pouvoir qu'est né notamment le réalisme socialiste (art officiel soviétique). Golomstock démontre en fait que l'art totalitaire (nazi, maoïste, stalinien, fasciste, etc.) n'est en fait qu'une politique sur l'art, créée en réaction aux mêmes perceptions des réalités modernes, imposées par une perception autoritaire et technicienne.

L'État privilégie les moyens de communication de masse, car il est plus facile pour la propagande de manipuler des faits que des émotions brutes, disséminées par les arts. De plus, il a été prouvé que la véracité et l'exactitude d'une tangible réalité sont importantes pour tout individu, car les faits constituent un ensemble de repères psychologiques pour mieux s'insérer dans une certaine réalité sociale. Mais c'est une arme à double-tranchant, puisque l'individu, une fois trompé par un propagandiste, développe une forte hostilité envers ce genre de manipulation. Cette attitude de l'opinion face à la véracité se manifeste souvent par une généralisation de l'intention du propagandiste et par une croyance que toute propagande est fausse, ce qui peut en fait en augmenter l'efficacité (Ellul 1962: 65):

Il est certain qu'une grande partie de la réussite de la propagande communiste en 1945-1948 tient au fait que le Communisme étant présenté comme l'ennemi, dans les Balkans et en Occident, tout ce qui était annoncé par l'U.R.S.S. quant à son progrès économique, à sa puissance militaire était proclamé faux. Mais quand on a vu effectivement la puissance militaire et économique de l'U.R.S.S. depuis 1943, alors ceci a provoqué le revirement radical: « Ce que l'U.R.S.S. disait en 1937 était vrai, donc elle a toujours raison ».

Dans le domaine de l'information cependant, le fait n'est pas suffisant. Tous les maîtres de la propagande s'accordèrent à dire que le fait doit être véridique et actuel.

L'actualité du message est important, puisque l'individu n'est ému et influencé dans l'action que par elle, et non par l'histoire, les croyances ou mythes qui ne le touchent pas. Ellul affirme à propos que (1962: 59):

l'homme moderne ne pense pas sur les problèmes d'actualité, il les ressent, il réagit mais ne prend pas conscience, pas plus qu'il ne prend de responsabilité [...] la capacité d'oubli de l'homme est sans limite...

Les techniques de persuasion bolcheviques reposaient définitivement sur les faits ainsi que sur leur actualité. Or le parti eut à consolider dans les années vingt les fondements du nouvel État afin d'assurer sa survie, à la fois contre les forces loyales au Tsar et les tentatives de renversement du régime par des puissances extérieures.

La machine militaire et politique créée par Lénine et Trotski fut un élément décisif sur la voie de la stabilisation du nouveau système. Le retour clandestin de Lénine en 1917, arrangé par l'État-major allemand, s'avéra être l'arme parfaite contre le régime tsariste. Lénine fut un individu complexe: audacieux, charismatique, sans scrupules, mais également pragmatique. Disciple du marxiste Plekhanov, il modifia sa doctrine originale, afin de donner aux ouvriers la prépondérance dans la Russie de l'avenir. Cependant, les ambiguïtés, les volte-face et l'autoritarisme du leader créèrent en 1903, lors d'une conférence, un schisme (planifié par lui) qui aurait pu nuire aux bolcheviques n'eut été son sens politique. Ce schisme présageait néanmoins la trahison de ses idéaux marxistes afin d'assouvir sa soif de pouvoir (voir Fejtö, [périodiques], document 3, p.77).

Staline ne put assurer son ascension politique qu'après la mort de Lénine et l'exil de Trotski en 1927 et ce furent les purges sanglantes dès 1934 qui concrétisèrent progressivement son pouvoir absolu. L'hégémonie de la doctrine de Marx liée à celle de Lénine et enfin au culte de personnalité donna naissance à une dictature stalinienne qui, avec la montée des fascismes contribua beaucoup à instaurer un climat d'instabilité en Europe et ailleurs dans le monde (Burrin 1999: 273).

Le régime dictatorial stalinien (1927-1953) utilisa tous les moyens de propagande disponible à l'époque: techniques (photomontage et statisti-

ques), sociaux (stakhanovisme et grandes parades) et culturels (poèmes panégyriques de Rashimov dans la presse). Mais le cinéma soviétique représentera une des formes les plus représentatives de cette propagande et la période dite de la Grande guerre patriotique (1941-1945) fut certes la plus intéressante pour l'étude de la représentation de l'Autre. Cette production diffère donc non seulement du reste du cinéma produit sous le régime, mais également avec ceux des autres puissances alliées et des forces de l'Axe. Les propagandistes soviétiques avaient dès le déclenchement des hostilités un avantage que les cinéastes nazis n'avaient pas: le contrôle. D'abord contrôle du médium et des propagandés, car grâce au contrôle apporté par la Révolution et à l'atmosphère de peur sous Staline, les masses n'avaient absolument pas le choix de «gober» cette production. De plus, le fait de se retrouver dans le rôle de victime, d'avoir été brutalement attaquée par l'Allemagne nazi permettait de considérer la guerre d'une manière beaucoup plus objective qu'avant ou après le conflit. Les circonstances facilitèrent conséquemment une transformation de la propagande en une arme totale (Short 1986: 8).

Les succès de l'invasion allemande (juin à novembre 1941) ne permirent pas d'utiliser optimalement documentaires et newsreels dû au caractère désespéré de la situation militaire soviétique à l'époque, mais quelques principes utilisés dans des films d'époque permettent d'évaluer le degré de mobilisation suscité par la propagande soviétique (Short 1986: 96-104): l'autorité (ou utilisation d'un personnage inspirant la confiance); l'authenticité (une image ou une situation tirée de la réalité et interprétée par l'État); l'intransigeance (ou principe de lutte acharnée face à la brutalité de l'Ennemi); la personnalisation (ou utilisation d'individus ordinaires dont la vie brisée pouvait sensibiliser les masses à la nécessité de lutter) et la motivation sociale (ou référence faite à la réalité sociale qui fait appel au désir de sécurité et de perpétuation du statu quo auquel aspire la plupart des gens). Mais la propagande soviétique évolua, car elle répondait au besoin de l'État du moment (Ellul 1962: 140) et de l'individu (Ellul 1962: 159).

La menace communiste, perçue par l'Ouest et le Japon, eut de nombreu-

ses conséquences sur ce dernier. Elle semblait remettre en question son «droit inaliénable» de se bâtir un empire et menacer les fondements mêmes de sa spécificité nationale. Ainsi, la menace réelle (et amplifiée par la propagande soviétique) contribua à radicaliser le Japon des années 20.

### (1.3.) La propagande nazie

La propagande, développée par Adolf Hitler, ne fut pas qu'un moyen d'assouvir de «sombres desseins», mais fut la conséquence de plusieurs facteurs, situations, événements et individus. Elle constitue une partie fondamentale de notre civilisation industrielle (Doob 1935: 4), laquelle dépend de son caractère unificateur afin de permettre le bon fonctionnement d'un monde où abondent les pressions sociales, psychologiques, démographiques et environnementales.

Les conditions d'apparition de la propagande nazie sont nombreuses, mais la venue au pouvoir du Parti national-socialiste en 1933 fut largement tributaire du nationalisme allemand. La majorité des partisans considérait en effet le vacuum créé par les difficultés économiques, politiques et morales comme un résultat direct d'un manque de ferveur patriotique.

Ce nationalisme fut d'abord le fruit d'un sentiment d'alarme causé par la course aux armements (matériels et idéologiques), elle-même initiée par les transformations complexes causées par l'avènement de la modernité. Un sentiment, chez certaines élites, de venger le déshonneur des invasions françaises au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, puis d'intégrer l'ensemble de ses citoyens au sein d'un État fortement centralisé et autoritaire, afin de faire échec aux menaces hégémoniques d'autres nations se développa. Mais on vit également apparaître un nationalisme «alternatif», un genre de proto-fascisme. Cet ultranationalisme que prônaient notamment Paul de Lagarde, Julius Langbehn et Möller van den Bruck appelait à une renaissance germanique, rejetant l'instauration par l'État d'une méga-machine, perçue comme une aberration (Stern 1965: 326).

Ce mouvement, rejetant le rationalisme, la sécularisation et un certain

pragmatisme moderne (voir Bernier, [périodiques], document 1), réagissait néanmoins surtout à un fort sentiment de trahison et de peur traditionnelle du désordre. Ces idées s'amalgamèrent à un pangermanisme antisémite qui contamina le milieu intellectuel allemand du XIX<sup>ème</sup> siècle et lorsque la guerre froide entre les empires européens déboucha sur la Première guerre mondiale et subséquemment sur l'humiliante défaite de l'Allemagne, les conditions de nazification de la société se trouvèrent réunies.

Les nazis ne furent néanmoins que les plus habiles parmi tant d'autres groupes réactionnaires. Les pressions, notamment de la France, puis le désastre de la Grande dépression, permirent aux idéologues de droite de radicaliser à l'extrême l'atmosphère idéaliste qui prévalait depuis le siècle précédent.

La propagande était perçue par les nazis comme un outil fondamental, car à leur arrivée au pouvoir il régnait de grandes divisions au sein des masses: sociale (armée, bourgeoisie, aristocratie), politique (divers groupes de droite, les nazis, les communistes, les sociaux-démocrates, etc.). De plus, il y avait une grande rancœur contre la communauté internationale dont les gestes protectionnistes après 1929 ainsi que l'intransigeance concernant ses repaiements de guerre semblaient, à leurs yeux, représenter une attaque contre leur souveraineté nationale.

Le nazisme fut le plus performant des systèmes d'endoctrinement qui aient existé et ce, malgré les incohérences et conflits qui en atténuaient parfois l'efficacité. Par exemple, le gouvernement nazi n'était pas monolithique et ce n'est que grâce à la faculté du *Führer* de manipuler et contrôler les nombreuses factions rivales, que la stabilité du régime fut aussi longtemps assurée: Göring et Goebbels luttaient pour le contrôle de l'Est ; manque de coopération entre Göring et Himmler et zizanie habituelle entre les divers échelons de gouvernement, ainsi qu'avec les industries.

Le Führer restait l'arbitre de tout litige et se servait de la propagande dans ce but (Hitler 1999: 180). Sa fascination pour la propagande datait de sa participation à la guerre de 1914 où la puissance de la propagande alliée avait, selon lui, contribué à l'écroulement du moral des troupes allemandes en 1918. Cette prise de conscience de la puissance de

l'arme de persuasion, malgré les connaissances en psychologie sociale et l'élaboration d'une solide théorie, ne pouvait cependant être vraiment efficace qu'à partir du moment où la prise de contrôle de l'État permettrait au facteur de permanence de prendre place.

Joseph Goebbels fut nommé à la tête du ministère de la Propagande le 14 mars 1933 et ses nombreuses années au service de l'appareil propagandiste nazi lui fut fort utile. Sous l'égide de ce maître-technicien, un appareil institutionnel très organisé fut créé, condition essentielle pour assurer une organisation efficace (Ellul 1962: 31).

Cette nouvelle organisation était basée sur une hiérarchie bureaucratique dans laquelle un département administratif coiffait d'autres départements: propagande active, lutte anti-propagande, théâtre, cinéma, presse et radio. Sous un tel système, pas un journaliste, écrivain ou artiste ne pouvait pratiquer sa profession sans préalablement s'inscrire en bonne et due forme auprès d'une chambre subordonnée à l'un des départements ci-dessus mentionnés.

Chaque département connut un développement distinct dû à la croissance de l'État, ainsi qu'à son déclin graduel dès 1943. Cependant, la radio devint particulièrement centrale aux efforts du régime. Quoiqu'encore à ses débuts en 1933, Goebbels en prit le contrôle et en mesura immédiatement les possibilités. Il multiplia d'abord le nombre des récepteurs en abaissant le prix de vente des postes, puis améliora la qualité des programmes, ainsi que le rendement technique. Le ministre nazi maintenait également le public en haleine avant chaque campagne de propagande.

Lorsque débuta la guerre, la propagande par radio prit de l'ampleur et l'expansion militaire obligea la diffusion en langues étrangères. Plus de 27 langues étaient utilisées en 1942 et les compagnies s'efforçaient de suivre la marche des armées allemandes où se trouvaient également des reporters de presse, des photographes et des cinéastes, afin de tonifier le moral du peuple et des troupes, démoraliser les ennemis du Reich et conserver la neutralité ou la bienveillance d'autres nations.

Outre la profusion de moyens techniques mis à la disposition du régime, l'État put utiliser le malaise social causé par un développement chao-



tique. La vieille attitude envers l'autorité et le processus de production d'ennemis (antisémitisme) furent deux facteurs qui, non seulement perdurèrent, mais aussi subirent une mutation importante. Les idées, principes et hypothèses du néodarwinisme commencèrent à combler le vide laissé par le sécularisme. Le régime utilisa un concept d'embellissement de la société, ainsi que le Juif comme personnification d'une peur de la modernité (Friedmann 1983: 113).

Le nazisme, qui puisait aussi dans les vieux courants de la société, produisit un système de persuasion très efficace, notamment grâce à son habilité à enfermer l'individu dans une réalité où l'omniprésence des attaques portées contre lui finissaient par les camoufler. En effet, l'individu ainsi contraint à vivre, à agir dans un tel système fermé finit éventuellement par s'y fondre (Ellul 1962: 51), car la participation de l'homme le force à faire des choix professionnels, personnels et moraux qui le maintiennent au sein du système ou de la nouvelle société (Ellul 1962: 41). De plus, le martèlement sans fin, rendu possible par les moyens de communication de masse, réduisent les capacités d'attention d'abord, puis d'adaptation à la propagande d'État (Ellul 1962: 30).

Le type de situation de laquelle émergea l'hitlérisme favorisa, outre des liens avec les facteurs politiques et sociologiques, un type de propagande basée plus sur l'agitation que l'intégration. Cette dichotomie entre agitation et intégration, établie par Lénine, requiert une explication. La propagande d'agitation est le plus souvent à caractère d'opposition, s'opposant à un pouvoir en place et tend à détruire le gouvernement par l'exaspération du sentiment de peur dans les masses, de surexcitation (Ellul 1962: 85). Le régime nazi eut recours à ce type de moyen de persuasion, car les énormes transformations qu'il tentait d'implanter en Allemagne le nécessitaient. Il est normal qu'il en ait été ainsi, car cette voie est la plus aisée reposant sur la manipulation de sentiments primaires (notamment la haine et la peur). On assista alors (de 1933 à 1939) à une surenchère de tensions, menaces, anxiétés dévoilées par le gouvernement nazi (lois raciales de Nürnberg [1935], Jeux olympiques de Berlin et guerre civile espagnole [1936], campagne des arts [1937], annexion de l'Autriche [1938]), afin de décontenancer les masses et

maintenir une tension perpétuelle empêchant le développement d'une opinion majoritaire contre ses politiques. L'invasion de la Pologne (septembre 1939) fut pour ainsi dire l'apogée de cette «campagne continue de violence psychologique».

Si le caractère vertical, c'est-à-dire la présence d'un individu (ou groupe restreint) orchestrant la propagande est indéniable, il n'en reste pas moins qu'il y eut également de grands efforts afin d'intégrer l'individu au groupe. Par l'éducation, les groupes (paramilitaire, militaire, lié aux nazis, etc.), les entités socio-économiques (paysans, ouvriers, etc.) et le parti nazi réussirent à instaurer une conscientisation de groupe dans laquelle l'individu participait activement à la vie de groupe et en recevait conviction, engagement et un ensemble d'opinions sur tous les aléas de la vie. Aspects vertical et horizontal de la propagande nationale-socialiste se complétaient. En effet, si la première nécessite une organisation instrumentale énorme, la seconde relève d'une organisation humaine gigantesque (Ellul 1962: 96).

Il est important également de reconnaître le caractère rationnel qui utilise l'information pour toucher la raison et les expériences de l'individu, alors que le caractère irrationnel s'adresse aux sentiments et aux passions (Ellul 1962: 99). Or, l'une des caractéristiques les plus étonnantes de cette propagande est la perpétuation de la doctrine centrale du nazisme: «l'embellissement de la société» par la violence. Ce recours à la dyade primaire peur/violence était l'élément central, lui donnant une identité socioculturelle, ainsi qu'un moyen d'action politique, afin de promouvoir la lutte des races (Short 1986: 214 ; Friedman 1983: 113 et Burrin 1999: 211). Le Juif n'était pas le seul objet de la haine officielle: sociaux-démocrates, communistes, homosexuels et autres minorités. Dès 1929, la peur engendrée par la dépression devint également un élément intégral de cette propagande qui en révélait ses agents: communistes, slaves, ploutocratie et décadence engendrée par les Juifs. Elle toucha particulièrement les petits-bourgeois, les fonctionnaires et les commerçants qui avaient le plus à perdre de la grande dépression (1929-1934). Certes, la discipline du mouvement, la dédication complète de ses membres et l'intimidation par

la violence furent également responsables de la montée du nazisme, mais cette peur irrationnelle du chaos, manipulée avec brio par Hitler et Goebbels leur permit de le conserver (Sheridan-Allen 1973: 203). La diffusion de la peur (issue d'une menace intérieure [le Juif] et d'une menace extérieure [le crash boursier]), ainsi que sa manipulation, ne pouvait cependant pas suffire.

L'embellissement de la société, tout comme son assainissement, constituait une particularité de l'idéologie nazie, laquelle visait à créer une nouvelle « religion » rejetant le rationalisme et épousant la notion d'une redevance individuelle à une déification du principe de *Volksgemeinschaft* (ou germanité), plutôt qu'à une divinité. Elle était l'extension logique de la pensée allemande dominante du XIX<sup>ème</sup> siècle et de la moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, à savoir une volonté de fusion des valeurs ancestrales et de la nature. L'union du nationalisme pangermaniste et du néodarwinisme était vue comme le moyen de réaliser ce vieux rêve et pour les leaders nazis, leur mission était d'arriver à un parfait amalgame de l'art et de la politique. Ce retour à la nature, permis par l'embellissement, justifiait la violence, le meurtre (de ce qui est laid et dégénéré) et la destruction de ce qui ne faisait pas partie des barèmes artistiques de l'époque. La recherche de la perfection plastique et le rejet de l'inférieur inspirèrent l'élaboration de l'idéologie de la volonté. Cette importance donnée à l'art nous est aujourd'hui tout à fait étrangère, mais elle faisait partie de la réalité politique de l'Allemagne de cette époque complexe.

Mais malgré l'existence d'une certaine idéologie de l'embellissement, la majorité des spécialistes s'entendent pour dire que l'hitlérisme était beaucoup plus mouvement que doctrine, car à la différence du marxisme (universaliste et scientifique), les événements imposaient souvent leur poids aux idéaux racistes et à l'idéologie de supériorité et d'invincibilité de la race aryenne (David 1979).

Utilisée conjointement avec la psychologie, la sociologie peut nous permettre d'appréhender les conditions sociologiques nécessaires à l'existence d'une propagande particulière. Ceci étant, on peut alors parler (métaphoriquement) de la sociologie comme étant le pistolet et de la psychologie comme les munitions, puisque les deux sont habituelle -

ment requis pour que l'arme puisse tirer (Doob 1935: 4). La propagande du troisième Reich fut donc efficace, car les conditions de la société de l'époque se prêtaient à son apparition. D'abord, l'avènement de la modernité en affaiblissant certaines structures sociales traditionnelles avait poussé l'émergence de micro-groupes et fait naître un besoin d'un nouveau principe unificateur fourni par la propagande.

Puis, la société de masse étant et la formation d'une opinion publique devenant possibles, grâce à la création de canaux institutionnels permettant la diffusion d'information, la construction de symboles abstraits permettant la formation d'un principe d'intégration social et enfin la création de moyens d'expression de l'opinion ainsi formée, on arrive à obtenir des opinions publiques qui transcendent l'individu et gravitent autour de problèmes qui ne sont pas réellement une part de leur réalité immédiate (Ellul 1962: 116). Enfin, une concentration, une centralisation des moyens de communication de masse étaient bien développées en Allemagne et une grande partie de la population possédait les moyens socio-économiques et culturels (haut taux d'alphabétisation) qui permettent de grandes possibilités d'échanges entre les émetteurs (État, grandes sociétés) et les récepteurs (ouvrier, bourgeois, aristocratie, etc.).

D'importants changements d'ordre sociologique et technologique permettent donc l'apparition d'une opinion publique, laquelle devient alors susceptible d'être manipulée par la réalité socio-historique du moment (Ellul 1962: 119).

Ainsi on peut diviser la propagande hitlérienne en trois périodes distinctes qui témoignent de la situation particulière dans laquelle se trouvait la société allemande sous le régime nazi (1933-1945): avant l'invasion de la Pologne, avant et après Stalingrad [février 1943].

Les grands thèmes de la propagande nationale-socialiste jusqu'au déclenchement de la Deuxième guerre mondiale cherchaient à présenter le parti comme un mouvement patriotique luttant contre les ennemis du peuple allemand; des ennemis intérieurs comme les Juifs, le modernisme et la décadence des mœurs et des ennemis extérieurs, tels que le crash boursier et les conséquences de Versailles. De plus, des appels patrioti-

ques aux populations germanophones d'Europe cherchaient à affaiblir la cohésion nationale de nombreux pays (notamment entre la population sudète et la Tchécoslovaquie) et des dénonciations des soi-disantes visées agressives d'ennemis potentiels tels la France et l'Angleterre semaient la confusion et la peur partout en Europe et dans le monde. Puis on vantait de diverses manières la grandeur culturelle, scientifique et militaire de l'Allemagne.

Du début de la *Blitzkrieg* (guerre-éclair) au désastre de Stalingrad (4 février 1943), la propagande allemande mit l'emphasis sur les prouesses militaires ainsi que la prétendue humanité des soldats allemands envers les peuples conquis. De plus, des attaques systématiques contre les ennemis désignant tour à tour les aviateurs britanniques de lâcheté, les Américains de gangsters et les Russes comme des *Untermensch* (sous-hommes).

Stalingrad fut un moment décisif, non seulement militairement, mais aussi d'un point de vue propagandiste, car il fallait alors expliquer des défaites que l'on ne pouvait plus cacher. Goebbels clama une guerre totale contre ses ennemis et utilisa une propagande de peur. Le Reich devenant alors le «rempart contre les hordes bolcheviques» ou bien le «champion de la survie d'une culture européenne occidentale».

Les difficultés croissantes de la machine de guerre allemande ainsi que la souffrance et privations imposées à la population civile obligèrent la propagande à prendre un virage nécessitant une rationalisation, c'est-à-dire un processus propagandiste de création d'excuses et de bonnes raisons pour les déboires (Ellul 1962: 176). Ainsi, c'est à partir de cette période qu'on commence à parler d'armes nouvelles (V1, V2, bombe atomique) qui assureraient la victoire, à accuser les Alliés d'actes de barbarie (l'oblitération de villes entières, telles Hambourg, Leipzig et Dresde) et à exercer sa propre justice contre un bouc émissaire (la «solution finale» contre les Juifs).

De plus, du fait que le régime datait déjà de dix ans, la propagande pouvait aussi se servir du phénomène de sensibilisation (Ellul 1962: 206-207), lequel permet de manipuler un individu déjà endoctriné à une petite impulsion et qui permet de transcender l'anxiété d'une situation difficile

et offre un sentiment de justification et de dignité face à l'ennemi. La propagande totale contre le bolchevisme permit donc au régime de cristalliser la propagande d'avant-guerre et d'effacer le pessimisme qui prévalait avant la guerre (Short 1986: 201).

Selon Tchakhotine, il s'agit d'un modèle classique de propagande de peur, lequel permit d'inhiber les fonctions réflexes, obligeant la surenchère dans la folie. Elle entraîna les machines totalitaires allemande, italienne et japonaise au «suicide national». Les succès du système nazi nous permettent certainement d'appréhender la nature ainsi que le développement des mécanismes et techniques psychologiques de persuasion (Domenach 1965: 33):

L'apport de Hitler et Goebbels à la propagande moderne est énorme.

Ils ne l'ont pas inventée [...] mais ils l'ont transformée [...] Cependant grand nombre de techniques et de procédés que le nazisme a innovés en matière de propagande subsistent en dehors même du climat de délire et de haine où ils s'épanouirent, et rien ne peut faire qu'ils n'appartiennent désormais à l'arsenal de la propagande politique.

Les mesures d'efficacité d'une propagande sont extrêmement difficiles à cause des disparités dans les modes d'analyse, mais il est évident que la propagande hitlérienne eut d'énormes conséquences. D'abord sur le peuple allemand, l'empêchant de s'opposer à un conflit que beaucoup redoutaient et ne voulaient pas. Puis, lorsque la victoire devint incertaine, elle insuffla à toute la nation un regain de détermination qui devait permettre à l'Allemagne nazie de résister longtemps contre des forces colossales.

Le système nazi de manipulation des masses pouvait être à la fois frustré (épisode de la nuit des longs couteaux en 1938, pour venger l'assassinat d'un diplomate nazi par un Juif) et subtile (les visites du camp de concentration Theresienstadt en 1944 par la croix rouge, afin de dissiper les rumeurs de génocide), mais c'est surtout en créant une atmosphère d'anxiété au sein de la communauté internationale qu'elle devait s'avérer cruciale. L'empire japonais, allié de l'Allemagne, devait plus que quiconque être influencé, à sa manière, par cette propagande.

## **Chapitre 3 / Processus de changements au Japon**

### **(2.1.) Identité culturelle et nationalisme japonais**

Toute société humaine, construite dans les limites d'un cadre commun d'intérêts et de préoccupations, reflète nécessairement les caractéristiques institutionnelles et culturelles de son organisation. Mais elle souffre également de tensions provenant de la nature des relations humaines ainsi que des conséquences liées à une organisation sociale extrêmement complexe.

Ces tensions (ou stress) peuvent avoir de nombreuses sources: vie à l'intérieur d'une organisation, vie familiale, changements sociaux et même stress de vie personnelle. Or, la civilisation japonaise est basée sur de nombreux modèles de résistance au stress social, tels que les sentiments d'appartenance, de dépendance et de place hiérarchique au sein de la société. Nous pouvons regrouper ces caractéristiques culturelles sous le vocable *wa* (harmonie) dont l'évolution au cours de son histoire prouve son importance fondamentale.

Ce fondement social fut grandement influencé par la réalité environnementale de l'archipel. En effet, les limites spatiales, une nature dangereuse et changeante (volcans, typhons, tsunamis et différenciation marquée des saisons), un manque de certaines ressources (minerai, carburants fossiles) et une situation géopolitique en marge du continent asiatique (insularité), aidèrent à développer chez les Japonais un pragmatisme empreint de volonté et de fatalisme. De plus, ces caractéristiques, en favorisant une architecture et une organisation spatiale unique (voir Takashima, [périodiques], art. 11), permirent le développement de concepts et d'institutions distincts. L'interprétation de la notion d'espace (*Ma*) entraînera ainsi une symbiose socio-culturelle, opposant l'espace privé (*uchi*) à l'espace public (*soto*), qui devait favoriser paradoxalement l'établissement d'une culture empreinte d'anxiété dans ses rapports sociaux. Apparemment exacerbée par la vie insulaire, elle devait se muer en insécurité au contact avec l'Occident et marquer durablement le caractère national japonais.

Le rôle complexe de la famille en tant qu'institution sociale est évident

par ses variations de nature (matrifocale, consanguine et conjugale) et de fonctions (pérennité de la société et ancrage de l'environnement psychosocial de l'enfant). Cependant, peu de sociétés furent aussi conscientes de ce rôle de formateur d'idéal et d'unité sociale que les Japonais. La famille fut centrale à l'organisation sociale nipponne, car elle perpétuait des sentiments et attitudes traditionnelles (par exemple de loyauté), que l'État autoritaire de Meiji s'efforça d'utiliser d'une façon intéressée dès le début de la période de modernisation en 1868.

L'État devenait, grâce à l'idéologie nationaliste qu'il propageait, l'extension de la famille ayant l'Empereur comme patriarche. Ce concept, bien que «révolutionnaire», était néanmoins ancré dans l'antiquité, puisque les notions de continuité et de pureté sur lesquelles se base le caractère sacré de la famille impériale sont des fondements essentiels de la culture nipponne. Cette sanction sociale et linéaire de la famille provenait d'un culte des ancêtres, hérité d'un passé shamanique, lequel fut encore renforcé par l'importation du confucianisme. Cependant, l'État commença à altérer subtilement l'objet de cette tradition par l'adoption du Rescrit sur l'Éducation (*kyōiku Chokugo*) qui, entre 1890 et 1945, obligeait les écoliers à vénérer la dyade Tennō / État. Cette appropriation par l'État du symbolisme lié à la famille contribua fortement à l'intensification des tensions, car la vie familiale, au départ source importante de stress (conflits de génération et dislocation des familles en faveur des grandes villes) eut du mal à résister à la fois aux effets de la modernisation et aux attaques propagandistes (Stora 1991: 23). Ces tensions devaient encore réduire les possibilités de résistance des individus face au pouvoir militariste dans les années trente.

De plus, le facteur consensuel, fondamental processus identitaire au Japon, joua un rôle clé dans l'augmentation des pressions communautaristes. En effet, les traditions corporatistes et exclusives (*nakama* dans les campagnes et *ko* dans les villes) créées sous les Tokugawa (1603-1868) et manipulées par l'État afin d'arriver à moderniser la nation au plus vite après 1868 contribuèrent également à morceler la société en groupes divergents donnant ainsi encore moins de place à l'individualisme.



La subjectivité de la langue japonaise, laquelle énonce souvent des impressions, là où le français préfère des constats, contribue à une certaine «dilution» du sujet. On note aussi une malléabilité qui, caractérisée par l'omission fréquente des pronoms et les différents niveaux de politesse (*keigo*), ajoute au caractère volontariste et ludique du processus d'emprunt linguistique. Ce dernier encourage la diminution des tensions sociales par la suppression de l'individualisme.

Les croyances et les pratiques religieuses japonaises sont de nature fortement syncrétique et l'étude des structures institutionnelles peut expliquer davantage le passage de religion «locale» à religion «d'État». En effet, la religion et la propagande ont des caractéristiques communes, telles que d'être aussi bien un système de pensée que d'action ainsi que d'exprimer ses idées par des rites. De plus, la religion est, d'un point de vue anthropologique classique, un système de médiation entre l'homme et divers agents (ou **surnature**). Je postule que l'évolution du fait religieux nippon a suivi de près les grandes périodes de crises (notamment le XIII<sup>ème</sup> siècle, etc.) et que des causes à la fois psychologiques et sociologiques peuvent expliquer les réactions culturelles face au stress de changements de société (Stora 1991: 25).

Entre le troisième et septième siècle de notre ère, le caractère décentralisé de la religion shamanique de l'ancien Japon (shinto) permit une synthèse originale avec certains aspects de religions d'origine continentale (bouddhisme et confucianisme). En fait, cet amalgame fut un acte politique de validation sociale par les élites de l'époque. Le shinto était alors, à la base, un ensemble de croyances et de rites villageois visant à honorer la nature au sens large, ses ancêtres et la continuité de la vie, afin d'assurer la prospérité de la communauté.

Cette insistance sur la continuité, la stabilité, le culte des ancêtres (et de la famille), ainsi qu'un désir de communion entre l'homme et la nature permit aux masses de mieux s'adapter aux aléas de l'existence: ennemis extérieurs (brigands), ennemis intérieurs (vices) et autres sources de stress (tsunamis).

On qualifie le peuple japonais de pragmatique et cela s'applique parti-

culièrement à leur conception spirituelle, puisque la synthèse opérée avant le VIII<sup>ème</sup> siècle était fortement tributaire du nouveau système de production agricole importée de Chine et qui demandait une forte cohésion sociale. La religion japonaise devait permettre de développer certaines de ses caractéristiques sociales : sentiments d'appartenance, de dépendance et sens de la hiérarchie (Lebra 1976: 23-33-50-67-68).

Cependant, malgré l'adoption d'une civilisation rizicole, les Japonais conservèrent leur pratiques shamaniques et continuèrent à honorer les esprits (*kami*) qui résidaient partout où un élément naturel (montagne, arbre, chutes, rocher) inspirait respect ou terreur sacrée (*mana*). Les rites shintoïstes (prières, offrandes et ablutions) devaient leur assurer les bonnes faveurs d'une nature violente et instable.

La dyade conceptuelle pureté/pollution représente un autre axiome fondamental de cette religion qui, par ailleurs, ne possède que peu de préceptes éthiques. La pollution (ou ce qui est impur) représente la plus grande source de mal, de mauvaise fortune et de maladies et la purification rituelle, par le bain ou des ablutions en des lieux consacrés, est toujours au cœur du shinto. D'ailleurs, la propagande nipponne durant la Seconde Guerre mondiale devait fréquemment associer les puissances alliés à certains de ces esprits et monstres impurs.

L'introduction du bouddhisme, quant à elle, permit l'incorporation d'une notion d'universalisme : unité des hommes et possibilité d'un salut suprême. Les élites japonaises acceptèrent facilement ses majeurs préceptes: impermanence de toute chose ; souffrance en tant que résultat inévitable de l'existence humaine ; enchaînement de l'Homme aux cycles perpétuels des morts et des renaissances dont on ne peut se libérer que par une conduite moralement juste, la méditation et la prière. Mais la co-existence avec le shintoïsme imposa aux missionnaires bouddhistes de modifier subtilement les enseignements originaux du Bouddha. Ainsi dans le peuple, le bouddhisme devint un ensemble de rites funéraires.

Ainsi à partir de Hônen et Shinran au XII<sup>ème</sup> siècle, il s'opéra une dégénérescence de l'enseignement originel du Bouddha, privilégiant l'accessoire plutôt que l'essentiel: utilisation de récitation (formules magiques et ésotériques) et d'objet (talismans) devant assurer le salut,

plutôt qu'un travail sur soi.

Le confucianisme, enfin, contribua à stabiliser la société en présentant la hiérarchie comme naturelle et en enjoignant chacun à accepter son sort. De plus, insistant sur la continuité (familiale d'abord, puis étatique), cette forme d'humanisme contribua à modeler les normes comportementales des Japonais ainsi que leur attitude face au destin. Contrairement à l'humanisme occidental qui place le destin de l'individu au centre de ses préoccupations et rejette la sécurité sociale et les liens sécurisants avec la nature, pour les remplacer par un individualisme basé sur l'idée de perfectibilité, le système de pensée japonais cherche à promouvoir l'atténuation «bouddhiste» des plaisirs et l'acceptation «confucéenne» des statu quo (Yoshimori 1984: 11). Mais une synthèse complète, artificiellement imposée par l'État, n'advint qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle et ce n'est que vers 1940 qu'elle put être intégrée dans la propagande militariste.

L'État dut également lutter une bonne partie de son histoire contre d'importantes tensions sociales perpétuées par divers groupes: élites (aristocratique, religieuse, militaire), et potentats régionaux (daïmyos, leurs subalternes et les administrateurs locaux). Elles émanaient de l'organisation hiérarchique rigide et opprimaient toujours plus la population dont l'instinct de survie favorisa l'hermétisation de groupes (villages, sectes religieuses), pour se protéger de l'extérieur. Il existait donc avant l'ère moderne plusieurs divisions au sein de l'élite qui créèrent non seulement un manque de cohésion, mais surtout de nombreux conflits. Ces diverses couches, de nature différente, commencèrent à compétitionner les unes contre les autres et développèrent éventuellement un vaste et complexe système de suppression des masses paysannes par des mythes, idéologies, proto-propagande (censure et slogans), afin d'empêcher l'ensemble de la société de nuire à leurs ambitions politiques.

L'État japonais qui, jusqu'à la période moderne, possédait moins d'autorité que la famille ou la communauté, fonda son pouvoir sur l'idéal confucéen. Mais ses institutions durent tenir compte de la réalité antérieure à 1868, dans laquelle la majorité des gens avait peu de contact

avec l'autorité au-delà de celle de la famille et de la communauté. En effet, le pouvoir de l'époque n'était qu'indirectement impliqué dans les affaires quotidiennes des masses. Cela s'explique par le fait que la majorité de la population était rurale alors que les élites vivaient dans les centres urbains. Les chefs de village agissaient comme intermédiaire entre la population et l'État et comme représentants de l'État à l'échelon le plus bas. Il y avait donc des tensions au sein du système d'autorité japonais, puisque, par exemple, «l'autorité locale» prenait souvent partie contre «l'autorité nationale». Ainsi, lors de certaines crises (famine, inondation, sécheresse, mauvaises récoltes), le ressentiment populaire était souvent dirigé contre l'État. Dès le shogunat des Tokugawa (1600- 1868), un effort systématique propagea dans le peuple la croyance qu'il se devait d'obéir à l'État et que celui-ci devait en retour assurer la paix ainsi que les moyens économiques d'assurer sa sécurité. Lorsque celle-ci fut menacée (1853-1854), l'État en fut tenu responsable.

La notion particulière d'autorité au Japon joua un rôle crucial compte tenu de sa durée ainsi que de sa continuité. Elle put ainsi contraindre l'individu à se soumettre au système, laissant l'État libre de prendre par la suite une voie fondamentalement différente (Ellul 1962: 30). L'idéologie néo-confucéenne, adaptée et propagée à cette époque, permit la formation d'une «autorité interpsychologique», promulguant l'autorité sacrée du groupe au détriment de celle de l'individu. Ce type d'autorité permettait l'existence d'un système axé sur des relations contraignantes (supériorité/infériorité), lequel était propagé par une proto-propagande sous la forme d'un système de censure et d'éducation (Marsal 1958: 19).

Ce type de hiérarchie bipolaire (moral et religieux) créa un conditionnement social différent de l'Occident. L'individualisme occidental, reposant sur une crainte religieuse émanant de rapports directs avec Dieu, différait de la doctrine confucéenne par une conception de groupe dans laquelle la famille exerçait les contraintes sur l'égo de chacun. Autrement dit, l'égo individuel se voyait contraint par la piété filiale à accepter la primauté de la famille, du groupe.

L'autoritarisme qui, surtout à partir de Kamakura (1185-1333), de-

vait lentement supplanter la culture matriarcale et régionaliste du passé, instaura un sentiment d'harmonie oppressante chez la population. Cette idéologie hiérarchique devait se propager à tout l'archipel, créant de grandes tensions non seulement au sein de la population, mais aussi dans l'institution militaire qui devait en manipuler les conséquences dans son ascension vers le pouvoir. L'administration militaire, par la durée du système politique qu'elle instaura, influença durablement les autres institutions ainsi que de nombreux aspects de la vie populaire. Elle puisait son autorité d'un prestige forgé par des siècles d'apparente invincibilité (victoires contre les invasions mongoles au 13<sup>ième</sup> siècle).

Cependant, si l'État arrivait à faire échec à toute tentative d'invasion étrangère, il ne put que difficilement assurer l'unité intérieure. Et comme nous le verrons, ce problème de contrôle devait marquer fortement les politiques de l'État nippon et ce, jusqu'en 1945.

En effet, l'apparente unité cachait une réalité historique de divisions: des conflits claniques à la dichotomie Armée/Marine au XX<sup>ième</sup> siècle, en passant par les siècles de guerres civiles. Longtemps dissimulée d'ailleurs par l'État japonais, cette perception n'était en fait qu'un effort de désinformation, puisque de nombreuses rivalités personnelles et régionales affaiblirent les gouvernements centraux et furent en partie responsables de l'éventuelle ouverture forcée en 1853. Au centre de cette faiblesse institutionnelle, source de grandes tensions, réside une réalité de nature géographique et socio-politique nuisant à la création d'un État centralisé.

Malgré tout, cette société demeura remarquablement unie. Cela provient d'un certain nombre de conceptions communes, concernant le caractère vertical (ou pseudo-familial) de la communauté. Ce consensus social émanait du mode de production agraire, car la culture du riz nécessite une grande coopération pour irriguer et partager l'eau ainsi que maintenir ces systèmes d'irrigation. Ce système devait éventuellement favoriser, malgré quelques frictions, une grande solidarité communautaire, souvent maintenue il faut le dire par un fort autoritarisme.

Ces caractéristiques devaient créer une forte sensibilité japonaise dans

les relations sociales (Hendry 1998: 91).

Nous avons vu que de nombreux éléments contribuèrent à faire naître d'importantes tensions sociales. Mais la survie et surtout le rayonnement d'une telle civilisation implique l'existence de matrices identitaires puissantes ayant atténué ces tendances destructrices. Reichauer dans son Histoire du Japon et des Japonais postule que le problème identitaire des Japonais ne repose pas que sur un mythe de supériorité, mais sur un ensemble complexe de matrices identitaires, de matrices de changements, ainsi qu'un certain nombre de facteurs de changement.

La matrice identitaire nipponne, le «moteur» de cette civilisation, repose sur un sentiment artificiel (idéologique) de supériorité qui se développa d'abord à cause d'un profond sentiment d'infériorité, d'insécurité et de désir obsessionnel de contrôle. Les Japonais furent, dès la constitution embryonnaire d'un gouvernement central calqué sur le continent, influencés par leur insularité en périphérie du foyer de civilisation chinoise, le manque relatif de ressources naturelles et l'isolement causé par leur culture unique. Ces conditions poussèrent à la formation du mythe japonais lequel s'appuie essentiellement sur une notion d'unicité et de supériorité du peuple japonais.

La première matrice de changement est d'ordre culturel et correspond aux attributs transmis de génération en génération et permettant la reproduction de la culture incorporée par l'individu par un genre d'osmose sociale. Cet «habitus» individuel d'adaptation au stress, engendré par la socialisation, touche à divers caractères: alimentaire, d'habitat, vestimentaire et enfin de perception globale du monde (syncrétisme de la religion japonaise).

La vie en société et l'établissement d'un État de plus en plus puissant nécessite la création d'une matrice de changement d'État. Il s'agit d'un genre d'habitus de civilisation créé par une idéologie d'intégration visant à légitimer l'hégémonie de l'État sur la société. Cette reconnaissance, une fois acquise, lui permet de se réinventer lorsque survient une crise. Ce processus de reconstruction constitue le meilleur moyen du

pouvoir pour perpétuer son idéologie sur de grandes périodes de temps. La création d'un mythe d'unicité et d'homogénéité raciale, par l'établissement d'une lignée remontant à la déesse-mère *Amaterasu*, permit à l'État d'établir une perception avantageuse de la nation établie sur le sang plutôt que sur des caractéristiques culturelles partagées par l'ensemble de la nation. Cette cohésion sociale devait éventuellement rendre difficiles les relations avec l'étranger, mais à ses débuts l'État bénéficia d'une telle idéologie. Elle influença la culture nationale, alors que d'immenses problèmes d'ordre socio-économique, géographique et politique menaçaient la viabilité d'un gouvernement central cherchant à contrôler l'influence énorme du monde chinois. C'est d'ailleurs cette résistance au monde chinois qui fut le facteur majeur de l'apparition d'un sentiment de xénophobie, accompagné de l'affirmation de la supériorité nationale fondée sur la descendance divine de l'empereur et de la nation.

Le mythe de supériorité en découlant nécessitait néanmoins une malléabilité idéologique attachée à un isolement rétroactif et imposée autoritairement par l'État. Il permet l'assimilation harmonieuse, quoiqu'imposée, des importations culturelles étrangères, mais crée en contrepartie des tensions, qui transparaissent au niveau politique par la peur de perte de contrôle. Cette peur des dirigeants, motivée au début par la diversité originelle de la population et les faibles moyens répressifs, devait être décuplée par l'impérialisme occidental. Cette adaptation conservatrice aux changements suivait un modèle d'alternance d'ouverture et de fermeture aux emprunts culturels de l'étranger (*nihon kaiki*) ainsi qu'entre la consolidation des frontières et l'expansion extérieure.

La fermeture des frontières après une période d'échanges fructueux et intenses, dû au volontarisme de l'État dans la régularisation sociale, s'accompagnait souvent d'une croissance accrue du contrôle politique (Samuels 1994: 112). Il s'agit en fait d'une idéologie de contrôle politique qui devait promouvoir l'adoption de nombreuses tactiques autoritaires, afin de garantir à l'État son hégémonie ; par le contrôle d'abord, puis par la prééminence morale.

Ce besoin de contrôle, précédant l'avènement des médias de masse, contribua à l'apparition d'une certaine idéologie linguistique. Constituant la base par laquelle l'opinion publique s'exprime, elle se voulait apte à compléter celles touchant l'ethnie (ou la nationalité), le territoire et l'établissement d'une religion nationale (théocratie). Cette «idéologie au quotidien» n'était à ses débuts promue que par l'État, notamment par la commande d'une historiographie «à la chinoise», constituée d'abord par le *Kojiki* (compilation des documents anciens) en 712 et ensuite par le *Nihon shoki* (chroniques du Japon) en 720. Ces chroniques contribuèrent à donner au regroupement de clans un esprit de corps et à l'État naissant une légitimité qui s'avérait pourtant être à l'encontre du niveau de développement et d'organisation du Japon ancien. Ces documents idéologiques, remplis de légendes issues de traditions orales, de chansons et de traditions rassemblées dans un style littéraire, furent donc aussi bien d'ordre politique que religieux (Jo 1964: 18). Ils contenaient les bases d'une politique hégémonique axée sur la langue. Cette idéologie fut d'ailleurs renforcée par l'école du Kokugaku dans la période Edo.

Malgré tout, entre 1853 et 1945, cette idéologie fut très conservatrice, ne cherchant d'abord qu'à aider la modernisation, puis dès les débuts de l'expansion impérialiste à Taïwan (1895) et en Corée (1910) à appuyer une propagation de la culture dans un but pragmatique d'unité nationale par une plus grande soumission à l'Empereur (Gottlieb 1995: 13).

Les contingences historiques, agents importants dans la formation de tensions sociales et de tout ce qui en découle, constituent des facteurs exogènes de changement, alors que les différents *habitus* constituent des facteurs endogènes. L'ouverture forcée du pays en 1854 représente un tel facteur exogène ainsi qu'une «fracture évolutive» importante dans son histoire (l'occupation américaine en 1945 constituera la suivante). Cet événement crucial mit en marche une évolution accélérée que le pouvoir tenta de contrôler par une pratique politique (et sociale) de malléabilité.

Cet ancien principe de malléabilité des matrices de changement est en



fait un mécanisme de contrôle de nature non linéaire (opportuniste) et non définie (pragmatique). Les élites nationales, pour survivre politiquement et conserver leur privilèges sociaux et ce, malgré le poids des *habitus* traditionnels, développèrent très tôt des attitudes politiques particulières qui leur permirent d'expérimenter. Mais elles se réservent toujours le droit de décider quels seront les nouveaux éléments méritant d'être intégrés à l'*habitus* national.

La malléabilité permet de préserver les caractères fondamentaux de son identité culturelle tout en s'adaptant aux changements extérieurs. Ces caractères identitaires gravitent autour des notions de pureté et, par extension d'unicité. La faculté d'adaptation aux changements est possible par le maintien d'un système identitaire national, basant sa stabilité sur une distribution socialement déterminée du rôle de chaque individu, et par le credo que leur nation soit unique de par sa pureté. L'idée d'homogénéité (liée à celle de pureté) devient alors un ancrage conceptuel qui renforce les liens identitaires. Ce concept, qui s'apparente à l'*habitus* incorporé de Bourdieu, est fluide dans la constitution de sa propre identité, car il repose non pas sur des dogmes immuables et sacrés de l'univers, mais une attitude pragmatique. En effet, contrairement aux traditions judéo-chrétiennes, et malgré l'introduction du confucianisme, qui se fonde sur des critères moraux plus absolus, la culture japonaise est fondée sur l'idée de jeu dans les relations sociales (*sunao*). Elle permet à l'individu de s'adapter à divers événements et situations en les relativisant. De plus, cette qualité de l'esprit permet l'acceptation positive de contraintes que les individus doivent intérioriser. Il s'agit du fondement de la malléabilité auquel on doit associer des concepts philosophiques et artistiques, tels que *ma* (concernant l'utilisation de l'espace) et à la dichotomie *soto/uchi* (extérieur et intérieur). Cette souplesse face à l'impondérable nécessite une constante analyse de soi par rapport à la perception d'autrui, afin de pouvoir se reconstruire face aux changements de la vie, ce qui explique l'obsession japonaise pour les avis (et éloges) de l'Étranger. Le processus de modernisation au XIX<sup>ème</sup> siècle devait se baser grandement sur ce mécanisme social.

Malgré cette souplesse d'adaptation, le manque de tact de l'Occident fut en partie responsable pour la flambée de patriotisme japonais, laquelle devait se muer en ultranationalisme sous les effets d'autres contingences déstabilisantes. Les caractéristiques particulières de ce nationalisme nous permettent d'appréhender cette réaction des élites aux changements imposés par la modernisation. Ce patriotisme s'était constitué depuis l'antiquité sur le dogme de pureté (un des seuls), lequel émanait de faits jugés «indéniables»: l'homogénéité raciale et l'origine divine de l'institution impériale. Or ce dogme devait constituer un des fondements de l'ethnocentrisme japonais.

L'ethnocentrisme nippon, causé aussi par une part d'ignorance, de préjugés menant à des transpositions d'hostilité (bouc émissaire) (Kitano 1974), devait ainsi mener à une rationalisation voulant que seul un nationalisme armé pouvait sauver la nation.

### ( 2.2.) Une synthèse historique

Selon la version nationaliste nipponne, l'origine de leur civilisation se situerait le 11 février 660 av. J.C., date de l'intronisation du mythique empereur Jimmu, mais nos connaissances actuelles en archéologie, en philologie ainsi qu'en histoire nous démontrent une toute autre réalité.

Ainsi, on trace le paléolithique japonais vers - 30,000 av. J.C., mais ce n'est qu'après les périodes de progrès, notamment dans le domaine de la poterie sous Jōmon ( - 7,000 à - 250 av. J.C.) et de la riziculture sous Yayoi ( - 250 av. J.C. à 250 apr. J.C.) que les conditions devinrent favorables à l'avènement de la première «fracture historique». En effet, c'est lors de la période Yamato (300 à 645 apr. J.C.), plus précisément durant les Ve et VIe siècles, que de nombreux emprunts culturels (système d'écriture chinois, bouddhisme, etc.) furent importés du continent sous l'instigation du pouvoir. Ce pouvoir fut surtout tenu à ce moment par les puissants nobles de la Cour, mais les régents, puis plus tard les *shōguns* (gouverneurs militaires) devaient le détenir, ne laissant

aux empereurs qu'un rôle grandement symbolique et religieux.

La période de Nara (710-784) et le début de celle de Heian (794-1185) virent une intensification des échanges avec la Chine, mais les emprunts étaient rigoureusement contrôlés par l'État embryonnaire nippon. Or ces échanges s'amenuisèrent à partir du Xe siècle. L'avènement du shogunat de Kamakura (1185-1333) remplaça en effet le système politique impérial et instaura un féodalisme militaire qui devait se maintenir sous des formes diverses jusqu'en 1868. Le shogunat de Kamakura poussa une rupture volontariste avec le monde extérieur et ce désir d'intégration autoritaire des éléments culturels d'origine étrangère facilita la formation d'un habitus ethnique original. Un sentiment de méfiance du pouvoir envers l'extérieur se développa, probablement amplifié par les tentatives d'invasion mongole (XIIIe siècle) et maintenu par une insécurité causée par les nombreuses guerres civiles. Les échanges reprurent cependant au 14e siècle et ils s'intensifièrent au 16e siècle avec le contact avec les Occidentaux.

Le shogunat d'Edo (ou Tokugawa) fut fondé par Tokugawa Ieyasu en 1603 et constitue une autre fracture historique. L'imposition d'une unité «proto-nationale» fut possible par l'instauration d'une société très hiérarchisée ainsi qu'une rupture austère avec le monde extérieur (après 1640), tandis qu'une «proto-propagande» permit au système de se maintenir en place.

La fermeture, stricte et sélective après 1640, ne permettait que des relations avec la Hollande et la Chine. Pour l'imposer, les dirigeants placèrent la classe des seigneurs (daïmyos) et des guerriers (samourais) au sommet d'une pyramide sociale où les paysans, les artisans et les marchands constituaient les classes inférieures. Dans le cadre d'une telle société, tout aspect de la vie était contrôlé par des mesures politiques, légales et morales et chaque homme, regroupé au sein d'un groupe de cinq maisonnées, était redevable des paroles et actions des autres membres.

Il y eut, au début du moins, plusieurs tentatives de rébellion par des groupes en périphérie du pouvoir : Japonais convertis au christianisme, sectes religieuses ou daïmyos mécontents, etc. Cependant les représailles expéditives et efficaces des shoguns Tokugawa assurèrent leur hé-

gémonie. Ce régime sut se maintenir au pouvoir par un subtil équilibre entre organisation (censure, slogans), liberté contrôlée (notamment la relative liberté concédée dans la gestion de son domaine au Daïmyo qui devait néanmoins laisser une partie de sa famille en otage à Edo) et standardisation maximale des mœurs. La fermeture quasi-complète du pays (surtout aux idées étrangères) ainsi que le contrôle des déplacements devaient également y contribuer. Ces mesures, pensées d'abord pour servir les besoins militaires et politiques du régime devaient néanmoins contribuer indirectement à enrichir socioculturellement la société. Mais selon Kennedy cet isolement allait avoir de graves répercussions (1991: 81):

...les shoguns Tokugawa ont choisi délibérément, à quelques exceptions près, de s'isoler du reste du monde. S'il n'a peut-être pas retardé l'activité économique du Japon lui-même, cet isolationnisme a en fait affaibli le pouvoir relatif de l'État japonais. Dédaigneux du commerce, privés du droit de voyager et de sortir leurs armes en dehors des cérémonies, les guerriers samourais attachés à leur seigneur partageaient leur vie entre le rituel et l'ennui. L'ensemble du système militaire se momifia pour deux siècles.

Un des facteurs qui ont mené à la fermeture du pays est la crainte du christianisme. En 1640, le shogunat interdit brutalement la religion chrétienne, car il craignait qu'elle soit le préambule d'une conquête militaire. Ceux qui bravaient cet interdit furent tués avant que cesse toute relation avec l'étranger, exceptés certains contacts restreints avec des marchands chinois et hollandais à Nagasaki. Cette deuxième période de repli sur soi fut également due à un sentiment d'insécurité du gouvernement face aux groupes mécontents, notamment les *tozama daimyos* (clans provinciaux) et les *rônins* (guerriers sans maître) qui représentaient toujours une menace potentielle (Storry 1960: 65-66). La répression intérieure qui s'ensuivit (et qui marqua la vie intellectuelle, économique ainsi que culturelle) constitua un genre de système pré-moderne de propagande (Short 1986: 293).

Un isolement volontaire d'environ 200 ans s'ensuivit jusqu'à ce que le commodore Perry, envoyé par les États-Unis, force le pays à s'ouvrir

(Convention de Kanagawa en 1854). Ce «traité de paix et d'amitié» établissait des relations diplomatiques formelles entre le Japon et les États-Unis, mais en l'espace de cinq ans, d'autres traités similaires furent obtenus d'autres puissances occidentales. Ces traités, largement considérés comme injustes par les intellectuels japonais, avaient été imposés par une diplomatie dite «de la canonnière» qui laissait peser, selon eux, la menace d'une invasion par un des empires coloniaux d'Occident qui florissaient déjà en Asie. Ces arrangements devaient donner aux puissances occidentales le plein contrôle des tarifs sur les importations du pays ainsi que le droit d'extraterritorialité pour leurs ressortissants nationaux. Cela engendra un sentiment durable de ressentiment chez les élites qui se persuadèrent que la modernisation s'imposait, afin de protéger le pays.

En quelques années, le renouvellement des contacts avec l'Occident transforma profondément la société nippone. Le shogun fut forcé de démissionner et l'Empereur fut remis au pouvoir. La restauration Meiji de 1868 initia de nombreuses réformes. Le système de type féodal fut officiellement aboli et de nombreuses institutions occidentales furent adoptées. De nouveaux systèmes juridiques et de gouvernement ainsi que d'importantes réformes économiques, sociales et militaires transformèrent le Japon en une puissance régionale. Mais ces mutations firent naître une forte ambition qui se développa en guerre contre la Chine (1894-1895) et contre la Russie (1904-1905) dans laquelle l'empire en expansion gagna Taïwan, la Corée, et d'autres territoires.

Le conflit les opposant à l'empire russe fut particulièrement important pour renforcer leur statut international et leur donner ainsi plus de liberté, afin d'assouvir leurs ambitions. Il fut un catalyseur permettant la formation d'une opinion publique, unie par la ferveur patriotique et la fierté de son nouveau statut de puissance avec laquelle il fallait désormais compter (Ohnuki-Tierney 2002: 95). Ce nouveau *Volksgemeinschaft* (communauté de personnes) japonais cachait néanmoins de graves dissensions et problèmes qui devaient plus tard ressurgir avec de graves conséquences. En effet, le refus tsariste de payer des indemnités et de céder toute l'île de Sakhaline au Nord de l'archipel déclencha les

fameuses émeutes populaires de 1905. Cet évènement montrait l'écart croissant entre le gouvernement et les masses ainsi que la perception négative que portait l'opinion envers ses dirigeants. De plus, l'occupation de la Corée et l'expansion coloniale en Mandchourie, rendues possibles par la défaite russe, devaient non seulement hanter l'imaginaire des cercles ultranationalistes, mais constituer des problèmes et des contraintes d'ordre juridique, économique, politique et militaire. La question mandchoue devait particulièrement devenir un des nœuds de sa politique d'expansion ainsi que de l'écroulement de sa puissance coloniale (Vié 1995: 4).

L'alliance anglo-japonaise (1902) qui laissait le Japon libre d'attaquer la Russie sans redouter une riposte de son allié français, ni une probable intervention d'une Allemagne «neutre», fut également importante.

La guerre qu'elle mena contre l'Allemagne dès 1914, semblable de bien des façons à sa participation à la répression de la révolte des Boxers au début du siècle, lui permit d'étendre ses possessions coloniales en Asie de l'Est et d'étendre son influence dans le Pacifique. De plus la croissance exceptionnelle de ses industries et de sa machine de guerre, entre 1915 et 1918, permit une consolidation des bienfaits apportés par la modernisation. Malgré tout, une série de crises comme celles de 1912 et 1915, l'échec de l'expédition internationale contre l'U.R.S.S. (1919-1923), aggravées par le chauvinisme de certaines puissances occidentales, devait mettre en relief deux réalités: l'existence de graves tensions au sein du pouvoir (Armée/Marine/Gouvernement) et une opposition occidentale à l'expansion japonaise sur le continent, de plus en plus évidente.

On assiste ainsi à un paradoxe puisque le Japon des années 20, qui se transforme en véritable démocratie, réussit à s'aliéner une partie de la population par ses politiques pacifistes (Armée et Marine), sa conciliation envers l'étranger (sociétés secrètes, Yakuza et ultranationalistes de toutes tendances) et un monde politique fortement corrompu (la population en général et celle des campagnes en particulier). Ces pratiques parlementaires, insuffisamment enracinées dans la culture politique de l'époque, ne surent résister aux tensions politiques,

économiques et sociales de plus en plus nombreuses. Les militaires s'empressèrent de reprendre leur place de prestige auprès de l'opinion publique, en partie grâce aux campagnes de lobby des groupes patriotiques et aux perceptions populaires d'être le souffre-douleur des puissances occidentales: critiques de ses alliés lors de l'expédition en Sibérie, refus de la clause antiracisme dans la charte de la Société des Nations, malgré leur contribution dans sa création (1920) ; boycotts économiques en Chine ; lois racistes en Occident (Canada, Nouvelle-Zélande, etc.) et particulièrement celles de San Francisco en 1924.

Mais les causes furent également intérieures, notamment marquées par le manque de leadership de l'empereur Shōwa (1926-1989) Hiro-Hito. Le chaos croissant justifia une répression de plus en plus préventive (loi de la préservation de la Paix en 1925). Après Meiji (1868-1912) commence donc une période de remise en question et d'épreuves dans le cadre d'une période complexe et dangereuse, marquée par une désunion croissante, notamment au parlement : nombreuses factions des partis, relâchement de l'autorité impériale et de celle des oligarques ainsi que de la menace des extrémismes de gauche et de droite (Mitchell 1983: 172):

During late Meiji, consensus on national purpose disintegrated, and social harmony broke down. The old order, with its comfortable certainties, was replaced with riots, strikes, revolutionary ideas, and chaos, together with a politicization of the general population. A rising tide of 'liberalism' questioned state goals and opposed Meiji style authoritarianism.

Au début des années 30, certains groupes ultra-conservateurs clament haut et fort que le Japon ne peut compter sur les règles pacifistes prônées par un Occident hypocrite et qu'un retour aux politiques expansionnistes de Meiji, appuyant ses politiques intérieures et extérieures sur la force, s'impose. De plus, le passage de l'opinion vers la droite fut facilité par le caractère ambigu et imprécis de la Constitution de Meiji, particulièrement ses mécanismes qui permettaient à l'Armée de répondre de ses actes seulement devant l'Empereur. Cela encouragea un groupe renégat de l'Armée, stationné en Corée et en Mandchourie du Sud,

d'entamer en 1931 une conquête systématique de la Mandchourie suite à une provocation orchestrée par l'Armée elle-même. Le monde, par l'entremise de la Société des Nations, condamna cette agression, mais cette critique ne servit qu'à pousser le Japon à la quitter en 1933, isolant ce pays encore davantage et offrant une atmosphère propice à l'instabilité politique. Elle permit à l'Armée de «conquérir» progressivement le pouvoir. La tentative ratée de coup d'État par une faction impatiente de l'Armée, le 26 février 1936, mit les partis politiques sur la corde raide, accusé de diviser la nation par leur égoïsme alors que l'unité nationale était nécessaire.

Ce sentiment d'insécurité mena en partie les principaux partis politiques à se saborder et à créer ensuite un parti unique (Association nationale pour le service du trône) en 1940. Cet appareil d'État engloba de nombreuses organisations préfectorales telles que les associations de femmes et de quartier (*tonari-gumi*). Cependant, malgré cette organisation autoritaire, il ne devint pas un véritable régime totalitaire, car l'agenda politique ne fut pas suffisamment clair et univoque. Autrement dit, il chapeautait tout, mais n'arrivait pas à transformer l'opinion en action concrète et directe. La création d'un tel système politique émanait d'une série de crises locales graves, telles que la grande dépression des années 30, de l'activité déstabilisante des sociétés secrètes (Société des fleurs de cerisier) et une incapacité du pouvoir à s'adapter à des problèmes représentatifs de l'époque.

Même si ses efforts d'unification des masses augmentèrent son influence dans les années 30, l'État ne réussit, par sa propagande de peur et sa stratégie d'expansion agressive, qu'à pousser le pays irrésistiblement vers un conflit suicidaire. C'est donc par une série de campagnes militaires «préventives» en Chine du Nord et une mentalité de «fatalisme politique» qui présentait la guerre avec l'Occident comme inévitable et empêchait conséquemment de trouver des solutions originales à ses problèmes économiques que se déclencha la deuxième guerre sino-japonaise (1937-1945). De plus, la reconnaissance japonaise de l'État fantoche du *Manchukuo* fut perçue par la communauté internationale comme une



arrogance qui, ajoutée aux atrocités commises par l'armée impériale (viol de Nankin en 1937), soulevèrent un tollé dans l'opinion américaine.

Loin d'entamer le zèle des militaristes nippons, ces blâmes ne firent que justifier à leurs yeux la nécessité pour l'Asie de se préparer à la lutte anti-occidentale à venir.

Les États-Unis décidèrent finalement d'imposer un embargo en 1940 sur les produits pétroliers et les métaux ferreux puis, voyant dès juillet 1941 que l'agressivité nipponne n'était pas entamée, alla jusqu'à geler les avoirs nippons en Amérique. Mais cette action, loin d'amoindrir leurs convoitises, incita plutôt l'Armée qui venait de subir d'humiliantes défaites contre l'Union soviétique en 1938 et 1939, à forger une stratégie commune avec la Marine impériale et d'attaquer les possessions coloniales européennes en Asie du Sud-Est, afin d'assurer à l'empire le pétrole et les ressources premières dont sa machine de guerre était dépendante. John Keegan, citant le professeur Alan Milward, explique également l'importance des causes économiques de cette guerre (2005: 103):

... economic impulsion drove Japan to war is incontestable. It was Japan's belief that her swelling population, overflowing an island homeland deficient in almost every resource, could be supported only by taking possession of the productive regions of neighbouring China which had brought her into direct diplomatic conflict with the United States in 1937-41; it was America's reactive trade embargoes, designed to hamstring Japan's strategic adventurism, that in 1941 drove the Tokyo government to choose war rather than circumscribed peace as its national way forward.

Les Américains savaient, grâce au décryptage des codes militaires impériaux, qu'une attaque était éminente et ils renforcèrent leur effectifs un peu partout dans le Pacifique, notamment aux Philippines, mais ils sous-estimèrent la détermination nipponne et conséquemment furent surpris par l'attaque de leur base principale à Pearl Harbor. Cette attaque permit ensuite aux Japonais d'effectuer une *Blitzkrieg* (guerre-éclair) à travers l'Asie et le Pacifique: Hong Kong, Singapour; toute l'Indochine; la plupart des villes côtières chinoises ainsi que les possessions

impériales britanniques et néerlandaises en Extrême-Orient. Cependant, la formation de ce vaste empire s'étendant sur de vastes parties du Pacifique et de l'Asie devait néanmoins s'écrouler 4 ans plus tard, lui faisant perdre le 2 septembre 1945 toutes les possessions coloniales qu'elle avait constituées depuis plus de 55 ans.

Les succès en 1942 furent dûs à une supériorité en matériel, à la qualité des troupes, ainsi qu'à l'estimation biaisée du potentiel militaire nippon par les occidentaux (Storry 1960: 215), tandis que l'effondrement de l'empire japonais fut principalement causé par sa sous-estimation des capacités militaro-industrielles de l'Amérique (Reischauer 1973: 244). Mais le manque de coopération entre l'Armée et la Marine, affaiblissant le service de renseignement et ajoutant aux difficultés créées par une trop grande extension de leur forces sur un vaste théâtre d'opération, contribuèrent aussi à expliquer ce désastre en 1945.

Comme nous venons de le voir, l'identité culturelle japonaise a été tributaire de mécanismes politiques anciens poussant la sphère politique à s'accaparer autoritairement le pouvoir lors de crises. Le type de nationalisme qui en a souvent résulté contribua fortement aux incompréhensions entre les élites japonaises et les représentants étrangers, qu'ils aient été de l'Occident ou d'ailleurs. La synthèse historique nous a d'ailleurs fait percevoir une tendance en ce sens sans toutefois enlever de son importance aux contingences du moment.

Dans le chapitre suivant, nous allons tenter de comprendre l'essentiel du développement d'une propagande moderne, utilisée comme arme contre l'empiètement occidental en Asie.

### **Chapitre 3 / Une propagande nationale et anti-impérialiste**

#### **(3.1.) Transcription (1868-1889)**

Le succès de la mission de Perry, le 8 juillet 1853, finalisait un lent processus d'ouverture économique de l'archipel entamé par les Russes dès 1739 et poursuivi maintes fois par d'autres (notamment par le commodore américain Biddle en 1849). Cependant, les traités commerciaux qui suivirent choquèrent les groupes d'opposition ainsi qu'une partie de la population, car l'apparente faiblesse du pouvoir face aux demandes des puissances étrangères remettait en cause l'ensemble du système social. En effet, l'impossibilité pour le shogunat d'assurer la défense militaire de l'archipel constituait une cause de rejet de ses prérogatives socio-politiques. Une telle humiliation ne pouvait plus assurer l'hégémonie du pouvoir sur le peuple et l'opposition ainsi qu'une mise à l'écart de l'étranger. Cette situation profita indéniablement au parti favorable à la restauration du pouvoir impérial et à la modernisation du pays.

Cependant, l'hostilité japonaise envers le système des ports ouverts au commerce était quasi-unanime (Beasley 1991: 27-28) et ce sentiment, aussi bien dans les masses qu'au sein des élites, permit d'établir un consensus bâti autour de deux constats; premièrement, l'État était impuissant face à la puissance occidentale; deuxièmement, il était nécessaire d'aller au-delà des mots et passer à l'action. Ainsi, on vit durant cette période (1868-1889) apparaître de nombreux changements politico-économiques: défaite militaire des factions rebelles (1877), l'intégration des travailleurs récalcitrants (1881) et l'établissement des premiers partis politiques (1885).

Cette évolution fut possible grâce au pragmatisme nippon, qui accorde une certaine valeur spirituelle aux événements (Lavelle 1990: 8). Ainsi le pouvoir, sans beaucoup d'hésitation, passa d'un ordre d'esprit privilégiant l'âme japonaise et un savoir-faire chinois (*wakon kansai*) à celle favorisant l'âme japonaise avec le savoir-faire occidental (*wakon yōsai*). Ce syncrétisme amalgamant shintoïsme, confucianisme et «modernisme» par les oligarques (Yamagata, Itô et certains traditionalistes de la Cour) devait entraîner un changement radical de société (Lavelle 1990: 27),

lequel devait entraîner un grand stress social (Stora 1991: 26).

Ce sentiment d'anxiété poussa le pouvoir à modifier et à créer de nouvelles institutions. L'attitude de l'État, empreint d'arrogance autant que de prudence, reposait sur une tendance politique que les Japonais appellent *fuan* (peur du désordre) et qui ultimement fut utilisée en tant qu'«habitus de mobilisation» des masses. En effet, de l'unification nationale (début du XVII<sup>e</sup> siècle) à nos jours, on constate que l'État a cherché à cajoler et à exhorter les masses à se sacrifier. Ce désir se manifeste de bien des manières (xénophobie, militarisme, religion impériale, nationalisme, coopération internationale, prédation économique), mais il ne s'agit que de diverses manifestations de la même anxiété. Elle prendra la forme d'un autoritarisme d'État tout au long de l'histoire japonaise. Bernard Bernier (1990, p. 137 [périodiques], document 2) affirme d'ailleurs que l'existence d'une telle structure autoritaire antérieure facilita la centralisation nationaliste des «révolutionnaires» de Meiji ; tandis que Lavelle (1990: 5) parle de la nature séculaire du régime permettant un passage plus efficace vers la modernité .

Cette tendance politique se traduisit par une ouverture du pays (*kaiko-ku*) et évoque une «realpolitik» autoritaire, puisque les oligarques visaient avant tout l'efficacité, se souciant peu des problèmes moraux ou des souffrances que pouvaient causer de tels changements. Cette ouverture antidémocratique tentait plutôt d'atténuer les contraintes venant de l'étranger en vue d'obtenir le plus rapidement possible des avantages. Autrement dit, l'ouverture devait permettre une reprise du contrôle de sa souveraineté. La compilation de la Constitution (1889), grâce notamment à Hermann Roesler, en est un bon exemple (Umetani 1971: 33).

Cette volonté politique impliquait la dissolution, la modification ainsi que la création de nombreuses institutions et, afin d'arriver à obtenir les techniques nécessaires à leur création, les oligarques envoyèrent des Japonais à l'étranger et invitèrent de nombreux spécialistes étrangers (*o-yatoi gaikokujin*). En 1880, la bureaucratie était encore constituée à 80 % d'anciens samouraïs, qui constituaient la majorité de la population alphabétisée, en partie pour atténuer le mécontentement chez le million et demie de guerriers mis au «chômage». En fait, l'institution militaire

(comme l'institution impériale) devait contribuer à changer radicalement la nature du système politique.

Lors de l'ouverture, la propagande «moderne» n'existait pas encore au Japon. Cependant, quoique n'ayant pas les moyens techniques et organisationnels nécessaires à son efficacité, l'État japonais avait hérité du régime précédent (1603-1868) une proto-propagande impressionnante. La stratégie initiale fut donc de réutiliser autant que possible les institutions, techniques et traditions (édits, punitions publiques, lois autoritaires, idéologie confucianiste), puis d'introduire certaines technologies occidentales (médias de masse, moyens de transport modernes, etc.) et adapter les anciennes. Par exemple, le régime de Meiji put construire son système moderne d'éducation sur une classe instruite sachant lire et écrire. Autrement dit, la transition par osmose (ou transcription) sut profiter, comme l'établit Ellul, de deux conditions essentielles à l'apparition de la propagande moderne: la continuité et la durée (1962: 29-30-31) ainsi que l'organisation (1962: 31-32-33).

Les oligarques s'efforcèrent, après avoir recyclé des techniques de persuasion «traditionnelles», de faciliter la fusion des identités locales par l'édification d'une idéologie d'essence nationale (*kokutai*), l'adoption de techniques occidentales et enfin l'élaboration de nouvelles pratiques. Le *kokutai*, concept amalgamant religion et politique, était le résultat direct de l'oeuvre du philosophe néo-confucéen Aizawa Seishisai et mettait l'emphasis sur les valeurs spirituelles et morales, plutôt que le matérialisme. La nouvelle idéologie d'État, émanant d'un proto-nationalisme, permit aux élites d'amplifier et de renforcer la perception d'eux-mêmes, face à une apparente invincibilité occidentale. Le *kokutai* émanait en fait d'une bonne connaissance du terrain psychologique nippon et sut élaborer une propagande encadrée d'une orthopraxie (Ellul 1962: 36-37-38), laquelle devait libérer la nation des entraves imposées par le système des traités.

Le progrès, la productivité et l'efficacité devenaient des principes fondamentaux pour le pouvoir qui demandait toujours plus à la Technique. L'apport technologique se trouvait ainsi placé au centre de difficultés de plus en plus complexes entraînant des changements dans la mentalité des Japonais (Fourastié 1965: 93). Ces changements permirent l'apparition

rition d'une propagande progressivement «totale» (Ellul 1962: 21), au fur et à mesure des progrès de la modernisation.

Des procédés étaient simplifiés encore, pour en arriver à leur plus simple expression: symboles graphiques (caractères chinois désignant l'institution impériale ou d'autres vertus) ; symboles imagés (drapeau national, de la Marine impériale ainsi que le chrysanthème, fleur symbolisant l'Empereur) ; symboles plastiques (les salutations honorifiques) et symboles musicaux, tel que l'hymne national japonais (voir annexe 3 [audio], extrait 3.1.).

Toutes ces manifestations démontrent que contrairement à des régimes révolutionnaires cherchant à se couper d'un passé honni, les oligarques de Meiji souhaitaient au contraire renforcer certaines institutions anciennes et faire revivre des pratiques désuètes. Ces objectifs démontrèrent leur potentiel psychologique, car les procédés devant influencer les masses reposaient sur des réalités psychoaffectives de plus en plus puissantes, faisant appel à un endoctrinement commencé plusieurs siècles auparavant par l'État, mais grandement amplifié après 1868, surtout à travers le système d'éducation et la conscription.

Un embrigadement de la société japonaise fut possible par des caractéristiques socioculturelles, telles que sa relative homogénéité, la doctrine confucéenne et la vieille tradition de hiérarchie et de contrôle autoritaire, afin d'accroître la puissance du pouvoir. En fait, l'autoritarisme nippon émanait non seulement d'une volonté de parité économique, mais surtout d'une reconnaissance politique de son droit à l'existence. Les concepts, les perceptions ainsi que les étiquettes que les dirigeants attribuèrent aux nations du monde leur permirent d'établir une légitimité étatique (Gergen 1981: 36-37-39). Mais la première impression négative ainsi que les actions agressives de l'Occident peuvent expliquer qu'il ait opté à son tour pour une expansion de type impérial, car apprendre à s'entendre avec les autres est affaire d'expérience, laquelle est fondée sur une connaissance explicite (basés sur des concepts) et une connaissance implicite d'une expérience continue (Gergen 1981: 39).

Ainsi cet impérialisme asiatique développera dès lors une propagande «totale», c'est-à-dire utilisant toutes les ressources et moyens disponibles:

drapeaux et étendards ; emblèmes et insignes ; inscriptions et devises ; uniformes militaires ; musique ainsi que les dénominations linguistiques dénotant l'autorité hiérarchique. Mais les exhortations morales ( ou slogans) et la censure (de la presse dès 1872) devaient également jouer un grand rôle.

Il n'existait pas encore à cette époque de grands documents japonais de propagande (Déclaration des Droits de l'Homme ou Manifeste communiste) pouvant faciliter la formation d'une opinion publique unifiée. Des siècles de socialisation particulière purent néanmoins atténuer largement cette faiblesse. Ainsi, les slogans et le système d'éducation contribuèrent-ils fortement à la cohésion de la nouvelle idéologie nationaliste.

L'efficacité des slogans se développa grandement par la création de la technique publicitaire dans la seconde moitié du XIXe siècle, mais le musellement de l'opinion publique (Sauvy 1956: 128) fut au Japon d'abord le fait d'une diffusion d'une morale d'obéissance fondée sur le confucianisme. L'habitus de non-intervention dans la sphère publique, fortifié par des siècles de conditionnements, fut en partie adapté à la situation des débuts. Il reposait sur la manipulation, par l'information, les révélations ainsi que les instructions disséminés par des slogans, d'une population que l'éducation et les conventions sociales rendaient plus vulnérable. Le slogan, contrairement au mot d'ordre qui est l'expression tactique, immédiate et volontaire, d'un objectif, représente une technique stratégique de simplification des grands concepts de l'État. Le slogan est plus politisé, faisant appel aux pulsions élémentaires (haine, amour, peur, etc.) et fut davantage utilisé à cette phase de modernisation. L'étude des slogans entre 1853 et 1945, tels que *fukoku kyohei* (un pays prospère et une armée puissante), *bankoku taiji* (préséance sur toutes les nations), *tengyo kaiko* (répandre la mission impériale aux quatre coins de la Terre) et enfin *hakko ichi-u* (les huit coins du monde sous un même toit) révèle que les règles de simplification et de formation d'ennemi unique (Domenach 1965: 22) n'empêchèrent pas une évolution du mécanisme, car il nécessite une constante condensation de la ligne politique du moment.

Une certaine culture moyenne, disséminée et fondée sur un petit nombre de principes stables, représente une condition essentielle d'une propagande efficace. Or l'éducation au Japon, dans son contenu doctrinal et comportemental, servit à la mise en place de cette culture moyenne. Elle fut cependant multiforme, adhérant au corpus obligatoire imposé par l'État: endoctrinement patriotique dans les casernes, diffusé ensuite par les anciens combattants dans les campagnes ; enseignement dispensé dans les écoles gérées par les sociétés patriotiques (notamment la *Genyosha*) ainsi que les activités grégaires de toutes sortes dans la vie sociale nipponne. Ces systèmes d'éducation fonctionnant en symbiose contribuèrent à renforcer une sorte d'osmose sociale et à décourager l'établissement d'une opinion individuelle.

Cet système polymorphe, à la fois centralisé et compartimenté, contribua à créer une division latente au niveau national qui deviendra évidente surtout dans les années 1920. Elle contribuera aussi à atténuer l'efficacité de sa propagande lors de la guerre industrielle contre l'Amérique à partir de 1941.

### **Analyse socioculturelle: Kimigayo et la formation d'un État-nation**

Les multiples fondations idéologiques (civile, militaire, etc.) du nationalisme nippon supposent donc la notion d'une idéologie nationaliste japonaise. En effet, cette idéologie rassemblait jusqu'à très tard dans le XXe siècle des éléments disparates (de la droite et de la gauche développés originalement) et cette combinaison particulière empruntera sa substance politique de nombreuses sphères sociales: une adaptation de l'ancien code du *bushido* (voie du guerrier) à la situation du moment par l'Armée impériale, la vénération de l'Empereur (réaction anti-impérialiste d'affirmation nationale visant à se protéger de l'influence étrangère), le dévouement total et ritualisé (escadres *kamikaze* durant la Seconde Guerre mondiale) et enfin la mobilisation complète de la population par une propagande nationale (Éducation, symbolisme, etc.).

L'élément fondamental était le culte de l'Empereur. Ce concept moder-



ne était une adaptation réaliste d'un vieux concept hégémonique basé sur une forte organisation étatique ainsi que sur une rigide hiérarchie sociale. Durant l'époque d'hégémonie militaire (Kamakura [1185-1333], Muromachi [1338-1573] et Tokugawa [1603-1867]), le shogunat (ou gouvernement militaire) représentait les pouvoirs civil et militaire. Mais la puissance politique après 1868 s'était fortement accrue, car plus centralisée. Cela permit de contrôler les nombreuses pressions des Russes, des Britanniques, puis des Américains (Brown 1955: 62-63-66-67-72-75), puis de donner au pays un système d'intégration très complexe, axé sur l'Empereur et sa lignée mythique.

Ce système reposait grandement sur l'adoption de technologies étrangères (preuve de civilisation), la propagation d'une idéologie dont les fondements de base étaient l'unité, le sentiment de supériorité (esprit martial japonais) ainsi que le dénigrement systématique de l'Étranger (en particulier les Chinois).

L'institution d'un système utilisant des spécialistes étrangers (*o-yatoi gaikokujin*) pour acquérir ces techniques, nous démontre le grand pragmatisme sur lequel était fondée l'idéologie nationaliste du Japon d'alors. Ces travailleurs permirent à l'État d'introduire machines, techniques et idées, mais aussi à comprendre les stratégies occidentales. Ils facilitèrent donc la transition (jusqu'en 1899) d'un système féodal à celui d'un État-nation tourné vers le monde (Umetani: 85).

La vague de changements devait, par son ampleur, influencer autant le développement socioculturel que socio-économique. La musique eut donc un rôle appréciable dans l'effort de modernisation. Comme aujourd'hui, la musique japonaise d'alors était marquée par de très forts contrastes. Lors de l'ouverture, il existait une richesse de styles et une grande importance sociale que l'État passait sous silence pour des raisons idéologiques: musique classique (bouddhiste [*shomyo*] et de Cour [*gagaku*] ) ; itinérante (*biwa hoshi*) ; musique folklorique (*min'yō*) et la musique des minorités régionales (Aïnous [*yukar*] et Okinawais [*umui, shima uta*, etc.]). À partir de Meiji, l'État pu commander des compilations et des chansons pentatoniques grâce à l'introduction de la musique occidentale. Cette importation volontariste et sélective se concentrait

principalement sur deux formes: le shoka, qui était composé afin d'introduire la musique occidentale dans les écoles (voir annexe 3 [audio], extrait 3.6) et le gunka, qui était des marches militaires avec des éléments mélodiques japonais. Il tenta de contrôler la nouvelle musique, mais sa nature versatile et polyvalente fit qu'elle lui échappa et fut reprise par les mouvements démocratiques dans les années 80 qui l'utilisèrent pour faire passer leur messages politiques illégaux, puis par l'industrie de la musique des années 20. Une forme de ballade (*enka*) devint très populaire au XXe siècle, mais une appropriation commerciale n'apparut qu'après la guerre. Le monde musical d'alors subissait l'hégémonie non pas du commerce, mais du patriotisme. En effet, l'esthétisme populaire et les médiateurs culturels furent profondément influencés (particulièrement jusqu'en 1945) par un profond patriotisme que l'État d'abord s'appropriait, puis d'autres groupes (sociétés patriotiques, industrie de la musique, etc.).

L'introduction de la musique occidentale fut orchestrée par l'État, qui tentait d'unifier le pays, mais le processus ne fut possible que par l'apparition de nouvelles institutions. Le Japon sélectionna les systèmes jugés à même d'assurer la modernisation rapide du pays: un système européen pour la musique militaire (français pour l'Armée, anglais pour la Marine) et celui des États-Unis pour l'éducation musicale. Cette sélection devait mettre fin aux cloisonnements sociaux créés par la spécialisation des nombreuses écoles musicales qu'avait facilitée le système des classes des Tokugawa. Autrement dit, la hiérarchie rigide sous l'ancien régime avait paradoxalement créé une libéralisation des genres ainsi qu'un certain individualisme causé par une tendance à la spécialisation. Chaque classe différait par ses instruments, ses systèmes de notation, ses techniques d'exécutions, mais également selon son origine régionale. Ces réalités incitèrent le gouvernement à importer massivement (surtout à partir de 1872) la musique occidentale (Tamba 2001: 148-149).

L'impérialisme occidental et les humiliants traités qu'on lui imposait (Shimoda [1857] et Shimonoseki [1863]) poussèrent Meiji à adopter ces mesures véritablement révolutionnaires (voir annexe 3 [audio], extraits

3.2/ 3.3./3.4./3.5.). Mais le choix d'un système éducatif adéquat fut ardu, car de nombreux débats repoussèrent son adoption jusqu'en 1879. En effet, cette lutte impliqua deux groupes de réformateurs: les nationalistes qui défendaient la musique nationale et les tenants de la modernisation totale qui la dénigraient. Ce fut Shûji Izawa qui, avec l'aide de l'Américain Luther Whiting Mason, mit sur pied un bureau d'inspection de la musique pour l'enseignement primaire et secondaire (*Ongaku torishirabe gakai*) qui devait favoriser l'homogénéisation nationale sur un fond religieux. L'approche idéologique d'Izawa était donc typiquement japonaise puisque, par son approche syncrétique, il tentait d'atteindre un consensus entre les réformateurs. La musique occidentale serait enseignée telle quelle, mais son utilisation dans la société obéirait à des règles esthétiques et culturelles permettant la symbiose des deux systèmes.

Ce choix du modèle américain s'explique par deux faits ; premièrement, la jeune nation tentait au XIXe siècle de renforcer sa cohésion, particulièrement après la Guerre de Sécession, et avait donc cherché à développer un tel système de qualité. Deuxièmement, le développement de la musique européenne, s'éloignant du milieu religieux et vers une esthétique individuelle (Tamba 2001: 150), convainquit les oligarques de la justesse de leur sélection.

La création de l'hymne national (*Kimigayo*) est un autre exemple de l'adoption d'éléments occidentaux, car elle n'émanait pas d'un enthousiasme admiratif, mais plutôt d'un intérêt pragmatique (Eppstein 1994: 10). Les paroles, extraites d'un poème waka de la période Heian, symbolisent le changement fondamental du rôle de l'Empereur. En effet, la Constitution de 1889 reconnaissait à l'Empereur (ainsi qu'à sa famille) un caractère sacré (*shisei nishite*) qui ne pouvait être transgressé (*akasu bekarazu*) et lui donnait le commandement de l'Armée et de la Marine de guerre (Ohnuki-Tierney 2002: 72).

L'autorité de l'Empereur, qui avait été toujours maintenue, fut fondamentale dans l'idéologie nationaliste de Meiji. Elle reposait sur une reconstruction du shintoïsme traditionnel (épuré), sur une armature confucéenne et des principes néodarwiniste empruntés à l'idéologie impérialiste de l'Occident. Au cœur du pouvoir du *Tennô* se trouve le sacré

(Marsal 1958: 17) et une comparaison de l'idéologie nippone à la magie s'impose, puisque dans les deux manifestations, la puissance émane essentiellement d'une efficacité rituelle. L'institution impériale constitua un des piliers des forces unificatrices dans l'histoire japonaise, englobant tout mais tout à la fois incapsulable et sans pouvoir réel (après 1912) et il n'est donc pas étonnant que sa transformation en «père de la nation» au XIXe siècle ait semblé si naturelle aux élites. Il devint un sur-moi, qui canalisa les énergies du peuple japonais, agissant sur eux comme une dynamo alimentée par une peur sacrée. Cette institutionnalisation de la théocratie nippone (1870), qui avait été faite en transformant le shinto populaire en religion d'État, devait intensifier le nationalisme nippon, surtout après les grandes victoires sur la Chine et la Russie (Ohnuki-Tierney: 89-90-91).

L'analyse de Kimigayo (voir annexe 3 [audio], extrait 3.1.) révèle que bien qu'il n'y ait pas de signaux régulateurs, de «back channels» et que la direction du regard et les chevauchements dans la communication ne jouent évidemment pas de rôles, on a plusieurs éléments révélant une certaine communication non-verbale. En effet, le rythme ample et majestueux crée une atmosphère de révérence et bien que cette deuxième et finale version ait été orchestrée par l'allemand Franz von Eckert, elle laisse une certaine impression de tradition (ligne mélodique orientale) et de modernité occidentale (les instruments et le système d'harmonie).

Les paroles, quant à elles, communiquent verbalement plusieurs caractéristiques de la langue ainsi que les modes typiques de communication: un système de déférence complexe, son rôle social crucial et l'indépendance des deux systèmes de déférence (de politesse et honorifique). Les signes de déférence sont multiples. D'abord, le mot «*kimi*» (voir annexe 1-a) est un ancien terme qui signifie grosso modo «notre Seigneur», et désigne le *Tennō*. Ensuite, l'usage de «*to narite*», plutôt que «*ni narite*» fait part aussi d'un respect envers l'interlocuteur. De plus, la forme honorifique transparaît aussi par l'emploi de mots japonais (*yachi[yo]*, plutôt que *hachi[yo]*). Cette préférence de mots d'origine japonaise, plutôt que ceux d'origine chinoise, donne l'impression générale d'une douceur, d'une pureté qui symbolise la nature même de

l'Empereur.

L'hymne détenait trois rôles pour l'État: un rôle scénique qui exacerbe les sentiments populaires pour l'Empereur par la poésie ; un rôle symbolique par l'utilisation de mots renforçant l'idée de continuité et d'unité (jusqu'à ce que les pierres deviennent des rochers et qu'ils se couvrent de lichens) ; un rôle didactique qui, utilisé quotidiennement à l'école et en toutes occasions, devient un élément de la propagande ancré dans l'inconscient des masses par la répétition incessante.

### (3.2.) L'apogée (1889-1918)

Ce fut l'âge d'or de l'impérialisme japonais et les sentiments de confiance et d'espoir en émanant provenaient des importants changements qui se produisirent dans ces années. En effet, le pouvoir stabilisa ses institutions et sa doctrine avec la Constitution (1889) et le Rescrit impérial sur l'éducation (1890). Le pays devint une puissance partageant la fièvre impérialiste du monde occidental: victoire sur la Chine (1894-1895), abolition des traités inégaux sanctionnant l'occidentalisation du droit (1894-1899) ; participation à la répression contre les Boxeurs (1900) et alliance avec le Royaume-Uni (1902-1923) qui le rendirent respectable aux yeux des occidentaux. De plus, sa victoire inédite sur la Russie (1904-1905) et l'annexion de la Corée (1910) devaient altérer son prestige, le transformant de petit pays en puissance impérialiste.

Cependant, la formation d'intérêts nationaux (territoires, migrations, échanges commerciaux et alliances) et le développement de moyens permettant d'obtenir les fruits de l'expansion impérialiste devaient également révéler des problèmes majeurs (résistances des colonisés, intégration diplomatique difficile, le défi américain, l'éveil du nationalisme chinois et les divisions internes). Ces réactions diverses envers l'État autoritaire de Meiji étaient causées par une exploitation éhontée: au niveau intérieur, par l'oppression des masses (impôt agricole élevé, salaires très faibles) et par une concentration du pouvoir aux mains de quelques dirigeants ; puis, au niveau extérieur par les guerres, notamment celles

entre 1911 et 1919. L'assassinat d'Abe Moritarô représente bien ces frictions. Entre 1912 et 1913, ce haut fonctionnaire du Ministère des Affaires extérieures japonais prépara plusieurs stratégies concernant la politique sur la Chine. Bien que ses propos aient été tout aussi impérialistes que ceux de ses collègues, son appel à la prudence, pour ne pas enflammer le nationalisme chinois, et au contrôle des actions de l'Armée, entraînèrent sa mort (Beasley 1991: 108-109).

Les perceptions que les élites ont d'elles-mêmes et du monde, malgré l'intégration croissante au système-monde vers 1900, devaient accroître les difficultés d'adaptation aux nombreux facteurs de changements. Elles purent néanmoins assurer un certain contrôle de la population grâce à l'autocensure de la classe capitaliste. Ce groupe rejetait de plus en plus la conception positive d'enrichissement (perçue comme antisociale), et adoptait l'esprit de sacrifice martial de Meiji (symbolisé par le suicide du général Nogi) et les alliances avec les groupes ultranationalistes et mafieux, qui furent longtemps une des forces de frappe de l'ombre du pouvoir législatif (décapitation du mouvement ouvrier, mise au pas de la classe politique, facilitation de la destruction effective de la résistance mandchoue par leur contrôle du marché de l'opium). Malgré tout, les difficiles conditions économiques dans ce pays tardivement industrialisé ne permirent pas la formation d'un standard de vie uniforme, ce qui explique la résistance croissante des citoyens face à la propagande de l'État. Cette rébellion qui semblait si menaçante aux ultraconservateurs était omniprésente dans les années 1910, période de grands bouleversements. (Najita et Koschmann 1982: 413):

The closing years of Meiji and early years of Taishō were in some ways similar to the American sixties. Even more visible and urgent, the signs of popular unrest began with the anti-treaty riots of 1905. Domestic conflicts gathered momentum in the 1910's and reached full force with the widespread urban strikes and rural disputes after the 1910's.

Les « 21 demandes » en 1915, un ultimatum qui tentait d'obtenir de la Chine une reconnaissance politique de leur quête hégémonique, et le

puissant essor économique causé par la participation nipponne à la Grande Guerre aux côtés des Alliés donnèrent un poids politique aux industrialistes et aux marchands (Mayer 1976: 28), alors que le fiasco militaire en Sibérie ainsi que le retour de l'Occident après le conflit ruina le prestige des militaires. Le gouvernement, se libérant progressivement de l'emprise des oligarques, commence donc à faire pression sur eux afin d'atténuer leur rôle dans l'État.

En même temps que l'État tentait de se distancer des politiques agressives de l'Armée et de mettre un frein à ses dépenses militaires exorbitantes, les troubles sociopolitiques le poussaient à resserrer les mesures de propagande et de censure. Depuis le début de l'État moderne nippon, l'importation des technologies de média allaient systématiquement en ce sens.

Les études de Lasswell, nous permettent d'ailleurs de dénombrer trois fonctions «classiques» des médias: la surveillance (ou l'obtention d'information sur l'environnement social) ; la corrélation (ou la recherche de solution à des problèmes) et enfin la transmission qui cherche à éduquer et à socialiser les masses. On y associe souvent une quatrième: le divertissement, notion développée par l'Américain C.W. Mills. En contraste, l'approche de l'État nippon face à aux médias modernes fut au départ très conservatrice et sérieuse. Elle utilisait la radio, par exemple, en mettant l'insistance sur son caractère «pédagogique» (complétant le système d'éducation) et décourageant son utilisation à des fins récréatives ou démocratiques (Berthet et Redonnet 1992: 7):

Les principes qui régissent les premières décennies de la radio japonaise [...] trahissent une ébauche de système centralisateur et moralisateur. Pour être efficace, elle se veut proche du pouvoir politique [...] la radio du Japon croit aux vertus d'une politique de diffusion fortement directrice et ouvertement didactique [...] avec des objectifs précis et pratiques parmi lesquels on trouve l'unification sociale et familiale, l'éducation initiale et l'éducation aux adultes, l'appréciation de la culture traditionnelle, la connaissance des marchés internationaux et nationaux.

Cette utilisation politique des moyens de communication de masse fut agressive, quoiqu'axée davantage sur la censure et la prévention de la

«faute de pensée». La désinformation par la déformation d'un fait fut peut-être moins lourde d'ironie et d'attaques personnelles qu'en Allemagne hitlérienne, mais il n'empêche que cette règle s'applique également au Japon (Domenach 1965: 54):

Le grossissement des nouvelles est un procédé journalistique couramment utilisé par la presse de tous les partis qui « monte en épingle » toutes les informations qui vont dans son sens : une phrase hasardée d'un politicien, le passage d'un avion ou d'un navire inconnu, se transforment en preuves menaçantes. L'usage habile de citations détachées de leur contexte est aussi un procédé fréquent.

L'omniprésence de cette désinformation provenait du désir de conserver une certaine harmonie sociale. Le conte de Jirocho de Shimizu, récit romanesque et élément de propagande des ultranationalistes jusqu'en 1945 (Dubro et Kaplan 2003: 45-48), représente un exemple-type d'embellissement à but politique et social. Issu d'une tradition de «Robin des Bois», comme le furent avant lui Ishikawa Goemon (1558-1594) et Nezumi Kozô (1797-1832), ce récit raconte comment Jirocho, chef de la pègre local (voir yakuza [internet], site 2), profita de son flair politique au début de Meiji et appuya la cause impériale réussissant par là-même à se hisser à un haut niveau de connivence avec le pouvoir. Ce compromis politique (non officiel) fut très profitable aux deux et une alliance pragmatique (non idéologique à ses débuts) se créa dès lors entre les yakuza et l'État afin de « renforcer » le pays. La bonté de Jirocho envers les petites gens et son patriotisme en firent un héros populaire, mais il semble qu'il n'ait été en fait qu'un voyou opportuniste dont l'image héroïque et romantique fut manipulée par le pouvoir. De tels récits servirent à intégrer les hors-la-loi, afin d'être en mesure d'utiliser leurs connections ainsi que leurs enforceurs qui, par la menace et la peur, contribuaient à consolider l'État et assurer les industries, où les mouvements ouvriers tentaient difficilement d'obtenir de meilleures conditions de travail.

On peut donc voir que la propagande de Meiji utilisait d'une manière encore relativement décentralisée les médias de masse et les moyens



d'intégration culturelle, afin de contrôler les situations susceptibles de mener à la rébellion. En effet, grâce à la sublimation des difficultés quotidiennes vers une attitude d'acceptation (*gaman*), ce genre de récits contribuait à enlever au peuple japonais les moyens de réfléchir à la situation sociopolitique et pouvait être utilisé conjointement à la force répressive. Les bouleversements de l'époque créèrent une nation unie par le même patriotisme, mais progressivement incapable de s'entendre sur les modalités politiques. La sécurité de l'État et la préservation de sa culture faisaient partie des préoccupations de groupes aussi disparates que les libéraux et les ultranationalistes, mais cette glorification du *kokutai* se fit au détriment de ses relations avec l'extérieur. Sa haine croissante pour la Chine (Ohnuki-Tierney 2002: 96) et son sentiment de supériorité, développés par ses victoires de 1895 et 1905, intensifièrent un profond sentiment d'aliénation dans ses relations avec la communauté internationale.

On assimile le *kokutai* à la règle de transfusion de Domenach qui unifie l'opinion populaire par un symbolisme potent et devient alors susceptible d'être utilisée par l'État. Au Japon, le mythe impérial (plus tard développé en idéologie nationaliste) joua ce rôle et permit une dictature par proxy ; d'abord par les oligarques, puis par les militaristes. Ce mythe, source d'une idéologie d'unité remontant au VII<sup>e</sup> siècle, avait comme objectif de contrôler (ou sublimer) les pulsions combatives d'innombrables groupes antagonistes. Il devait fusionner tous ces groupuscules grâce à un symbole capable de les fondre dans un genre de « front de défense ethnique » (proto-nationaliste) pouvant s'opposer à la Chine impériale. Cette idéologie, très peu diffusée dans les masses proprement dit avant le 17<sup>e</sup> siècle (et même jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle), constitua un fondement essentiel de l'ordre sociopolitique de Meiji. La création d'une croyance politique était nécessaire à l'État pour établir son autorité par la contagion de l'exemple, par le contact et l'entraînement personnel (Domenach 1965: 67).

Dès 1868, il réussit à établir un compromis entre ces droits divins et un constitutionnalisme, considéré comme essentiel dans le rétablissement de sa souveraineté nationale. Le Tennô, devenant le chef de l'État

par les articles 1,4 et 5 de la Constitution de 1889 (Moitry 1998: 19), se transforma en symbole, puis en mythe, au même titre que les mythes introduits par l'Occident (du Progrès, d'Abondance), de centralisation politique et ceux à portée universelle, tels que le bien-être et la santé. Cette mutation politique permit au nouvel État de se tailler agressivement une place parmi les nations industrialisées de l'époque.

Les sociétés secrètes et les yakuza opérèrent longtemps dans l'ombre de ce mythe qui avait fait de l'Empereur un «héros patriotique», mais par une suite de contingences, la dyade héroïque (patriotique), constituée des militaires et des ultranationalistes, s'appropriâ ce rôle social. Mais la relative faiblesse des monarques suivants poussèrent le pouvoir à mythifier leur office, ce qui permit aux militaires de manipuler cette institution en se positionnant en défenseur des intérêts de la nation et en manipulant l'insécurité créée par la Grande dépression de 1929.

En fait, le rôle de meneur du Tennō, transformé éventuellement par la pratique politique du *kuromaku* (rideau noir), devint une arme idéologique. Le pouvoir réel, soutiré des mains des empereurs proprement dit, fut utilisé par des groupes non-officiels, lesquels n'avaient aucun compte à rendre au public. L'empire japonais devint donc une puissance régionale reposant non pas sur des principes d'égalité, de justice ou de progrès (des droits de la personne), mais sur l'oppression de l'individu et l'exploitation de leurs ressources et possessions.

### **Analyse socioculturelle: Yasukunijinja et l'éducation patriotique.**

Le système éducatif propageait des valeurs politiques et traditionnelles ainsi que la nouvelle religion d'État et, quoique l'État se modernisait structurellement, il demeurait attaché à ses particularités idiosyncratiques. Ainsi, le Japon devait devenir une nation puissante, égale au moins à celles d'Occident et cette attitude et croyance populaire fut renforcée à partir de 1905. Sociologiquement parlant, l'école constitue un lien vital entre le peuple et les élites par l'entremise d'une idéologie officielle qui constitue un pilier dans les efforts d'endoctrinement et d'unification nationale. Gourévitch explique que ce n'est pas par la doctrine que l'État in-

fluence, mais plutôt par l'éducation, par laquelle il agence des images symboliques que l'enfant retiendra longtemps. Selon lui, c'est l'image d'une paternité et d'une filiation qui compte, puisque la première lui sert d'exemple et la seconde lui indique la conduite à adopter (1981: 80-81).

Ce système paternaliste, s'inspirant fortement de notions néo-confucianistes et de l'identification affective au groupe, devint dès le XX<sup>e</sup> siècle l'antithèse des idéaux pédagogiques occidentaux où est donné à tout individu le droit de rechercher lui-même sa vérité (Delmas 1980: 75). À l'opposé du système occidental, l'éducation japonaise fut axée autour de trois buts: développement d'une idéologie agressive de redressement positif de l'estime nationale (à travers les mythes impériaux), constitution d'une morale nationale fondée sur le confucianisme et enfin transmission des connaissances techniques.

L'éducation, telle qu'inculquée par ses principaux agents (le système officiel, les forces armées, la société en général et les écoles liées aux sociétés secrètes), n'était en fait qu'un des piliers de la propagande japonaise. Elle reposait sur la violence: violence envers les normes traditionnelles mises en désuétude (sauf celles des samouraïs) ; violence contre soi-même et violence contre les autres Asiatiques. Ce sentiment d'agressivité semblait alors être la meilleure réaction possible, afin de préserver les acquis culturels du passé et assurer un développement menant plus loin que la simple survie.

Dès 1890, une génération agressive, vouant obéissance au Mikado et aux ancêtres divinisés, commença à croire que l'expansion impérialiste serait la meilleure façon de résister aux menaces colonialistes du monde euro-américain. La loyauté et la piété filiale qu'inculquaient des enseignements empreints de pragmatisme autoritaire et d'idéalisme paternaliste facilitèrent la prise de pouvoir progressive des militaristes dans les années 30. Ce système devint alors un instrument étatique contre l'expression de récrimination et de rébellions qui avaient caractérisé l'imposition d'une modernisation traumatisante. L'embrigadement, dans le but d'inculquer une soumission à l'Empereur, assura la docilité du corps professoral et en fit l'instrument de la volonté officielle. Le Tennô devint

un exemple, d'après une notion de Bourdieu, de fétichisme politique ; constituant un surmoi sécurisant en ces temps chaotiques. Le Japon, longtemps vulnérable aux contingences décentralisatrices, semblait donc voué à un avenir prospère. Cependant, l'ère Taishō nous révélera que la propagation d'un endoctrinement ultranationaliste contribuera à polariser la population et à affaiblir ses bases politiques, laissant ainsi le champ libre aux extrémismes.

La chanson **Yasukunijinja** (voir annexe 1-b) nous fait percevoir cette volonté d'unité nationale. Yasukunijinja est un sanctuaire créé en 1872 et dédié aux militaires morts pour l'empereur. C'est donc un symbole puissant du système impérial mais aussi du militarisme japonais. L'analyse de ses éléments de communication non-verbal nous indique une utilisation de la voix de jeunes garçons en tant que symbole de pureté (voir annexe 3 [audio], extrait 3.6.). Cette chorale est accompagnée par le piano, instrument particulièrement important et populaire au Japon. Enfin, les silences à la fin de certains vers permettent de mettre l'emphasis sur ce qui vient d'être chanté.

Il y a beaucoup plus d'éléments révélateurs du point de vue de la communication verbale. D'abord, cette chanson projette une grande politesse par l'utilisation de certains mots et d'expressions spécifiquement utilisées dans des communications entre locuteurs de classes sociales différentes. C'est ce qu'on désigne par forme honorifique. Le premier de ces mots honorifiques est celui désignant l'Empereur à la troisième ligne de la première strophe. La première signification du caractère s'attache à la notion d'éternité et par conséquent l'usage de ce mot (prononcé *yo*) plutôt que (*tennō*) suggère un double hommage honorifique en laissant entendre l'espoir du chanteur que la gloire de sa majesté resplendira pour « des milliers de générations ».

On trouve un autre exemple de vénération dans les illustrations tirées de livres d'écoliers (voir annexe 2-b) où des enfants vénèrent le soleil (à droite), symbole de la continuité et du caractère divin de la famille impériale et le drapeau du soleil levant symbolisant à la fois l'Empereur et la nation. De plus, dans la deuxième strophe, sur la première ligne nous

avons « *mikuni no tame ni* » (pour la mère-patrie) qui emploie le caractère chinois pour « tame » alors que le japonais moderne n'en fait usage que rarement. Il s'agit alors autant d'une forme de respect envers le tennô que de patriotisme en transformant la langue loin de l'influence « corruptrice » de l'Occident.

Les thèmes de sacrifice et de respect pour l'Empereur sont également renforcés par l'appel à l'autorité impériale et à un certain conformisme sociale. Le propagandé est ainsi manipulé par l'insinuation que, l'idée étant déjà acceptée par les masses, lui aussi doit y adhérer afin de ne pas être mis en marge de la société (dans la strophe 2, ligne 2 et 3: *hitobito no tama* [l'âme des multitudes]).

Dans les strophes 1 et 2, nous retrouvons les particules enclitiques *yo* qui laissent transparaître jusqu'à un certain point un sentiment de dynamisme, de croyance profonde et sincère ainsi qu'une impression d'appartenir à un groupe, à une nation. Ce sentiment de communauté était important, car l'État de Meiji et les gouvernements subséquents tentèrent par ces activités de groupes, sans distinctions de classes, de modifier le renforcement social de plusieurs siècles qui catégorisait rigoureusement le statut social de chacun.

Ce chant possède également ses propres fonctions appuyant l'État dans ses efforts de modelage des jeunes esprits. On doit d'abord parler d'un rôle scénique, notamment dans la première strophe, où le lien établi entre le guerrier et la fleur de cerisier présuppose clairement la mort-suicide au service du souverain et convainc ainsi l'auditeur, grâce à l'endoctrinement reçu, de la noblesse ainsi que de la nécessité du service ou (dans ce cas-ci) d'un sacrifice envers l'Empereur. Le même phénomène se produit dans la troisième strophe: « *inochi wa karoku gi wa omoshi* » (la vie est futile et le devoir est lourd) qui place le propagandé dans une ambiance créant un état second, un état optimal de réception de l'admonition qui suit pour « se sacrifier pour son souverain ». Les dessins (voir annexes 2-c et 2-d) démontrent aussi que le système incitait les écoliers à agir d'une façon conforme aux conditionnements officiels. L'orthopraxie d'Ellul (1962: 41) s'associe ainsi à l'exhorta -

tion au sacrifice et à la négation de l'individualisme pour rendre cette propagande redoutable. Par les symboles, les mythes, les trésors culturels, instaurés par l'éducation, on arrive à instaurer un sentiment d'unité, d'agression, etc. Ainsi, **Yasukunijinja** par son utilisation de la fleur de cerisier (strophe 1, première ligne) perpétue le rôle symbolique de cette chanson. Ohnuki-Tierney a étudié en profondeur le processus d'esthétisation militaire de la fleur de cerisier qui fut intégrée très tôt (1870) dans la propagande d'État (2002: 10):

Since the beginning of the Meiji period, successive governments aestheticized, visually and conceptually, their military operations and the deaths of soldiers on the battlefield. The image of cherry blossoms was deployed in numerous ways but especially as a symbol of a soldier's sacrifice for the emperor qua Japan. The visual aesthetic of cherry blossoms was transferred to the « Japanese soul » (*yamato damashii*) - an exclusive spiritual property of the Japanese that endowed young men with a noble character, enabling them to face death without fear.

Nous avons un exemple de ce symbolisme non-spontané (ou conditionné) dans notre chanson: (strophe 2, deuxième ligne) « *hana to chirinishi hitobito no tama* » (l'âme des multitudes qui, comme des fleurs...moururent). Cependant, le symbolisme prévalent dans le système éducatif était très varié, puisque même si les symboles attachés à la fleur de cerisier étaient omniprésents (voir annexe 2-a), d'autres thèmes étaient également utilisés, tels que la préséance impériale (voir annexe 3 [audio], extraits 3.11, 3.15, 3.16) , le rejet de tout égoïsme (voir annexe 3 [audio], extraits 3.8, 3.10, 3.14) et le service à l'Empereur que nous avons également dans ce chant choral: « *sono gi wo fumite ookimi ni inochi sasageshi masurao yo* (mais la personne de marque choisit de se sacrifier pour son souverain). Nous savons combien ce symbole floral influença la société japonaise lorsque nous réalisons que des politiciens pro-occidentaux et antimilitaristes comme Inoue Takeshi autorisèrent en 1932 la publication de livres scolaires contenant les fleurs de cerisier ainsi que d'autres symboles de nationalisme politique et de militarisme.

De plus, même des intellectuels « libéraux » furent influencés à leur tour par cette rhétorique propagandiste.

Cette chanson avait avant tout un rôle didactique, il est donc nécessaire de la replacer dans la réalité sociale, économique et politique de l'époque où elle fut introduite dans le curriculum scolaire. Introduite en 1910 par le Ministère de l'Éducation, elle devint l'une des nombreux engrenages de la machine éducatrice qui devait former des sujets loyaux de toutes générations que l'État pourrait utiliser selon les besoins du moment et des stratégies de développement à moyen et long terme. Mais le premier but de ce système renforcé fut (à partir surtout de 1932) de garantir l'atteinte des objectifs militaires de la nation. C'est pourquoi les écrits de pédagogues tels que l'Américain David Perkin Page, mettant l'emphasis sur la nécessité de se cultiver plutôt que le divertissement, contribuèrent à l'édification d'un système d'éducation où prévalait une forte attitude moralisatrice et autoritaire (Eppstein 1994: 10-11).

### ( 3.3.) Polarisation ( 1918 - 1928 )

Ce fut une grande période de changements qui vit s'opérer une distorsion des perceptions entre de nombreux groupes sociaux et du monde extérieur (puissances coloniales et régions colonisés). La perception négative du monde ainsi engendrée renforça le sentiment d'insécurité des conservateurs qui les mènera vers l'extrémisme politique dans l'espoir de créer un nouveau contrat social.

Bernier, dans Capitalisme, société et culture au Japon (1988), analyse ce phénomène et affirme que les faiblesses du pays en 1919 sont d'ordre économique (forte inégalité dans la répartition des richesses, grande hiérarchie socio-économique et relations désastreuses entre les industries et l'agriculture), politique (position ambiguë des partis politiques et conflits entre les chambres basse [élue par le peuple] et haute [constituée du Conseil privé, de l'Armée et d'autres forces antidémocratiques] ). Ces faiblesses étaient dues à plusieurs facteurs, mais le manque de participation populaire dans les sphères politique et économique fut très dommageable à la vitalité du système qui, affaibli encore par une polarisation

sociale et des dispositions constitutionnelles dangereuses, plaça l'institution militaire en bonne position pour prendre pied dans le pouvoir après le désastre de la Grande dépression de 1929.

Cette désintégration progressive de l'équilibre politique au profit de la droite facilita la prise du pouvoir du Seiyūkai en avril 1927. Le cabinet Tanaka créa dans la province chinoise du Shandong un précédent qui devait se muer en mécanisme d'intervention militaire à partir de 1931. Un modèle d'ingérence aux affaires intérieures et extérieures que s'approprièrent les tenants de l'ultranationalisme. La démobilisation politique des masses japonaises peut être attribuée à la nouveauté de certaines institutions, systèmes et techniques qui, imparfaitement intégrés à l'habitus populaire, empêchait l'exercice de la démocratie. Ellul affirme d'ailleurs que les intermédiaires (telle la presse), qui traduisent, expliquent et recréent les événements, contredisent souvent la réalité collective des masses et que bien qu'elles tentent d'établir des compromis entre leur propre expérience et l'appropriation de la réalité par l'État, la propagande officielle finit ultimement par l'emporter.

Plusieurs individus commencèrent alors à penser l'Occident par l'entremise des images et interprétations de ce que l'Occident représentait, mais la véritable compréhension était ardue, car la perception des images imposées par l'État ne correspondait pas à la réalité qui avait mené le monde euro-américain à la Grande Guerre et à la pandémie de 1918. Le monde avait changé, mais plusieurs au Japon refusaient de le voir et ressassaient de vieux stéréotypes, empêchant les politiciens de comprendre l'opinion publique nationale et les critiques de la communauté internationale. Cela donna donc à l'institution militaire la perception erronée d'être le sauveur d'un «peuple élu».

Les deux furent donc responsables de la formation d'un mouvement aspirant à un univers psychopolitique totalement coupé des aspirations démocratiques du peuple et d'un sincère désir de paix chez la plupart des nations occidentales. L'affaiblissement et l'instabilité des principales institutions nippones dans les années 20 (parlementaire, impériale, industrielle et militaire) produisirent de graves divisions dans la société



de l'époque. L'harmonie sociale, si importante aux Japonais (Hendry 1998: 91), s'en trouva endommagée et un vent de panique apparut chez les ultraconservateurs et les plus démunis.

Mais ce fut le désastre de 1929, aggravant l'état moribond de l'économie de la fin des années 20, qui déclencha une recrudescence de l'activisme ultranationaliste au sein des forces armées qui commencèrent à s'immiscer systématiquement dans le processus démocratique dans le but de sortir les campagnes de la crise et rehausser leur prestige qui, selon eux, avait été attaqué par les forces libérales et corrompues.

Cependant, certains juristes cherchaient à préserver les libertés acquises contre la montée des extrémismes, le factionnalisme politique et les dissensions sociales, ayant, comme la population générale, une profonde aversion pour ces comportements qu'ils considéraient dangereux et égoïstes. Il va sans dire que les interventions occasionnelles du jeune Parti communiste (créé en 1922) ajoutèrent à la violence des débats en dehors de la Diète.

Le rôle de l'Armée dans les difficultés politiques de l'époque est lié à la question de prestige inhérente à cette institution, à son incapacité de s'adapter aux changements sociopolitiques au Japon et enfin à sa perception inadéquate de la situation du monde après la Grande Guerre.

Au Japon, la caste guerrière, qui fut au centre du monde politique depuis la restauration, était dominée par une règle de prestige. Cette notion sociologique enseignait qu'en se sacrifiant pour sa patrie et pour son souverain, un soldat s'élevait socialement (recevant un rang militaire posthume) et religieusement, car son âme résiderait éternellement à Yasukuni (Bergamini 1971: 1069). Jansen révèle les sources de l'orgueil militaire (1975: 343):

Reconstruction was supposed to be undertaken by a «purified» army. The army was, after all, best suited to meet the expectation of the rightists. Its men were dedicated to sacrifice rather than selfishness, they served emperor rather than party, their roots were rural rather than urban and their values were nationalists rather than internationalists in nature. The soldier symbolized all the ethical and moral values of the code of Bushido. "Because the soldier exists only for battle", Ishiwara Kanji wrote, "he is essentially an idealist".

Ce sentiment fut encore accru par la victoire en 1905 qui affubla les forces armées d'une aura patriotique et prestigieuse. De nombreux Japonais les percevaient comme bienveillantes, mais le prestige de l'armée émanait également d'une déception des masses urbaines envers ce qu'ils croyaient être des concessions exagérées, particulièrement en regard des sacrifices exigés. La manifestation antigouvernementale organisée à Hibiya (Tokyo) démontre un début de division au sein de la société japonaise qui ne fit que s'approfondir jusqu'en 1931. De plus, la discipline quasi inhumaine que devaient endurer les recrues de l'Armée et de la Marine impériale devait servir à non seulement les conforter dans leur rôle messianique, mais aussi à pallier le déficit technologique et matériel face aux armées occidentales (partiellement face à la Russie) et peut expliquer leur succès militaire, leur mentalité et l'influence qu'ils eurent sur leur compatriotes (Edgerton 1997: 144).

Cependant, la désolante intervention en Sibérie qui sema l'oprobe chez ses alliés internationaux et la population au pays (Komatsu 1999: 32-34) devait ternir le verni héroïque depuis 1905, surtout de la sphère politique qui savait pertinemment que leurs actions avait précipité l'archipel en récession. Ajoutée à d'autres contingences, cette atteinte à leur prestige entraînera certains militaires (dès 1922) vers des mouvements extrémistes dont les valeurs sociales empreintes de patriotisme les attireraient. Leur ressentiment contre les nombreuses coupes dans le budget militaire, l'apparente attitude de faiblesse envers la Chine (Mayer 1976: 28) et un désaveu de la libéralisation des mœurs citadines portèrent leur *Weltanschauung* (vision du monde) progressivement dans une impasse rigide et réactionnaire. Il y avait certes des dangers d'ordre intérieur (dus à la fragmentation sociale) et extérieur (liés à l'expansion hégémonique occidentale entre 1871 et 1914 [ sur le déclin dès 1919 ] ), mais le patriotisme élitiste qui commençait à servir d'exutoire aux difficultés d'adaptation à la modernité et réagissait à la désintégration du consensus national concernant les buts nationaux (Mitchell 1983: 172), se mua (aidé en cela par la forte conception xénophobe au sein des forces armées) en patriotisme populaire et commença à miner la légiti-

té politique des partis, à qui on avait déjà reproché leur apparent manque de sincérité. On assistait à un transfert de capital politique vers une «secte politique» luttant pour accroître son pouvoir d'intervention. Ce pouvoir des militaristes prenait sa source d'un sentiment au sein de la sphère publique qui leur attribuait un véritable intérêt pour le bien-être de toute la nation. De plus, cette attitude populaire était également amplifiée par la peur de l'animosité croissante du jeune État soviétique que l'expédition de 1918-1922 avait rendu méflant.

Ce désir de rehausser leur prestige et de protéger la nation était périmé par rapport à la réalité géopolitique qui laissait le monde euro-américain brisé: Allemagne battue, Russie dans le Chaos, l'Europe exsangue et les États-Unis isolés (Kennedy 1991: 321). En effet, l'enthousiasme général pour l'expansion impérialiste, partout palpable avant 1914, laisse place à un monde chaotique. Cette incertitude devait d'ailleurs pousser les masses encore une fois vers les militaires dont le prestige renfloué par les crises et l'ultranationalisme inspirait la force. Domenach affirme d'ailleurs que (1965: 67):

La masse moderne, déprimée et doutant d'elle-même, est attirée spontanément vers ceux qui lui semblent posséder le secret d'un bonheur qui la fuit et qui étanchent sa soif d'héroïsme, vers des « types », les initiés, les possesseurs de l'avenir [...] les images d'amitié, de santé et de joie sont un dénominateur commun de toutes les propagandes. Rondes d'enfant, jeunes gens au stade, moissonneurs qui chantent, ces poncifs du cinéma de propagande de tous les pays jouent du désir de bonheur et de liberté, du besoin d'évasion du citadin à son bureau ou à sa machine et privé de vrais contacts humains.

Le gouvernement essaya certes d'empêcher cette prise de contrôle de la droite ; grâce à des mesures législatives, juridiques et répressives, mais un des obstacles majeurs fut la réalité multiforme du nationalisme (Wilson 1969: 88). De plus, le développement de l'agitation ouvrière et du syndicalisme inquiétait tant les élites que les conflits subséquents détournèrent en partie l'attention du pouvoir, laissant à quelques intellec-

tuels révolutionnaires (tel Kita Ikki) la possibilité de générer plus de mécontents dont les sentiments de tension et de frustration ainsi que les ambitions allaient à l'encontre du statu quo (Wilson 1969: 89).

Le développement rapide du Japon, avec ses transformations économiques et culturelles, avait disloqué la société traditionnelle et produit de nouveaux clivages sociaux. En outre, l'introduction de doctrines occidentales, comme le libéralisme et le marxisme, et la menace étrangère (toujours perçue comme imminente) semblaient dangereuses pour la sauvegarde du kokutai. Cette sensation de danger allait se transformer en double sentiment de crainte face à l'Occident et de fierté de la supériorité culturelle du Japon. Cette crainte quant à sa sécurité était partiellement réelle puisqu'effectivement il existait en Occident un sentiment croissant de malaise et d'antipathie envers une nation asiatique dont l'intelligence et l'ambition commençaient à menacer leur propre «supériorité» et ce en utilisant ses «propres armes». De plus, la menace «intérieurisée», c'est-à-dire la résistance d'une bonne partie de l'élite et du peuple à la modernité, entravait le processus de modernisation, créant ainsi plusieurs divisions graves: politique (gauche/droite), socio-économique (villes/campagnes ; industries/ouvriers), militaire (Armée/Marine), religieuse (shintoïsme d'État / autres sectes) et le « travail de sape » de plusieurs groupes fermés (sociétés secrètes et bureaucratie ultraconservatrice).

L'État japonais continuait (depuis Meiji) d'utiliser un système de contrôle social basé sur la propagande et la censure, afin de renforcer l'État et propager les idéaux de modernisation et d'unité nationale (Short 1983: 293). Cependant, l'activisme ouvrier du début des années 20, qui poursuivait une tradition de résistance à l'exploitation, provoqua une prompt réaction du pouvoir: intensification de l'endoctrinement idéologique (kokutai) par le système d'éducation, intransigeance croissante du pouvoir et répression resserrée par des moyens juridiques (la Loi de maintien de la paix en 1925) et la création d'une police politique (*Tōk-kō*). Malgré tout, le système était déjà si bien rôdé que des exemples sur certains groupes rebelles étaient suffisants pour assurer que la peur d'une répression plus forte empêche les masses d'agir. Ainsi, les arresta-

tions massives des membres du parti communiste en 1928 par le gouvernement Tanaka visaient à protéger la famille impériale et le kokutai par une «répression préventive». Ce fréquent recours à la violence par l'exemple ressemblait sous certains aspects à l'Inquisition qui utilisait également l'action psychologique (secrets, incertitudes, publicité des châtiments, l'aveu et la rétraction), afin d'imposer à la société un ensemble de conventions sociales propagé par le pouvoir (Ellul 1967: 39-40). La propagande de cette époque, quoiqu'elle ait introduit de nombreux moyens techniques, est basée surtout sur un appel à la fusion communale afin de prémunir la nation japonaise de «l'esclavage grandissant causé par la commodification de la vie culturelle» (Harootunian 2000: 294-295).

#### **Analyse socioculturelle: Commodification et « contrôle patriotique »**

Il s'agit donc d'une époque-charnière dans laquelle le développement volontariste des industries commence à se heurter à des mouvements de masse tout aussi volontaristes dont les revendications émanent des mêmes progrès économiques et diplomatiques sur la scène internationale. Autrement dit, deux courants différents au sein de la société nippone commencent à faire prévaloir leur propre vision socioculturelle que les gains politiques, économiques et technologiques poussent à disséminer. Le premier mouvement, d'intellectuels, de politiciens, propage la notion qu'une ouverture démocratique et culturelle doit suivre le développement général du Japon. Ces intellectuels et leur sympathisants (surtout dans les villes) utilisent l'argument que les puissances occidentales en font de même. Cependant, la commodification de la culture (notion développée par l'École de Francfort permettant d'analyser le processus de changement au cœur des sociétés capitalistes) prend place, ce qui donne des «armes idéologiques» à leur opposants conservateurs et cache les menaces que constituent les «révolutionnaires de l'ombre»: les bureaucrates. Les crises de toutes sortes qui frappèrent le Japon des années 20 (pertes de marchés dues au retour des

puissances occidentales en Asie et boycotts anti-japonais en Chine ; Grand tremblement de terre du Kanto (1923) et rébellions croissantes des travailleurs et des intellectuels, ainsi que le manque de compréhension de l'Occident) et sa topologie sociale particulière (institutions [notamment celle de l'Empereur et de l'Armée], groupes de production et agents/groupes d'agents), basée encore sur une réalité maintenant désuète par l'état réel du monde d'alors, intensifia les divisions, créant de nombreux groupes cherchant à prendre le pouvoir (ou l'influencer).

Le pouvoir d'État étant ainsi perturbé, le mécanisme de création d'unanimité par le haut (base du système nippon depuis des siècles) vit ses stratégies contrecarrées par un rassemblement ultranationaliste auquel appartenait la bureaucratie. Ce corps d'élite au sein de l'État qui était majoritairement constitué des meilleurs diplômés (devançant les partis politiques et les grandes entreprises) était la création du système d'éducation de Meiji et ce sont ces bureaucrates qui initièrent les mesures répressives des années 20 et empêchèrent les partis de lutter efficacement contre les attaques hégémoniques de l'Armée dans les années 30. Malgré tout, par leur nature, les haut-fonctionnaires ne furent pas toujours efficaces. En effet, le système de graduation, puis d'escalade des échelons dans leur groupe respectif créa des gestionnaires loyaux envers leur propre ministère et jaloux de leurs juridictions. Cette loyauté, en partie consolidée par le système social, entraîna des difficultés de coordination entre les ministères et le factionnalisme en découlant empêcha de maximiser la propagande d'État.

Ainsi, du point de vue de la production culturelle, ces administrateurs ne purent et ne surent pas coordonner leurs efforts, prioriser des décisions et utiliser leurs jugements de façon originale: le résultat fut que le développement de la chanson patriotique comme **Kudan no sakurabana** (voir annexe 1-c et annexe 3 [audio], extrait 3.7) fut tributaire, davantage de la lancée patriotique causée par le développement intérieur et extérieur que d'une politique unifiée, logique et efficace des différentes branches du pouvoir.

*Kudan no sakurabana* est une chanson populaire sur le sacrifice et l'appel à l'union sacrée de tout le peuple. Le fait qu'elle ait été écrite en 1937,

dans le cadre d'une campagne de propagande des militaristes et leurs alliés à la Diète, ne change en rien la pertinence de notre propos, puisque les sentiments exprimés étaient déjà présents avant 1928. Cela peut expliquer que les signaux non-verbaux communiqués par cette œuvre sont plus distincts que ceux de Yasukunijinja. On ressent dans la musique un caractère beaucoup plus martial que renforce l'alternance des voix masculine et féminine. C'est ce sentiment d'unanimité que tenteront de disséminer les propagandistes militaristes, afin d'accroître la production industrielle et de vaincre l'Ennemi.

Leur appropriation des fleurs de cerisier afin de pousser les masses à se sacrifier pour l'Empereur, l'État et leur nation est symptomatique d'une réinterprétation de vieux symboles pour des objectifs précis. En effet, le culte des ancêtres faisait appel à des offrandes de fleurs avant Meiji, mais jamais de fleurs de cerisier, puisqu'elles représentaient la vie et les cycles de la nature. Ohnuki-Tierney (2002: 38) explique qu'il y eut évolution du symbolisme attaché à cette fleur qui, par la propagation d'une esthétique axée sur l'alternance entre la vie primaire (associée au culte du riz et à l'Empereur) et la mort (chute et dégénérescence de la fleur métaphoriquement attachée au sacrifice ultime du soldat), réinventa le corpus culturel à des fins propagandistes (2002: 37):

...Cherry trees, especially drooping trees like drooping cherry, are, however, thought to be conduit between the world of the dead and that of the living. Yanagita links this practice to an "old" belief that spirits, including the souls of the dead, take shelter in trees, especially, drooping trees. These trees are thus planted at burial grounds because of the belief that the souls of the dead, travel from the sky to the earth and back again, and a drooping tree facilitates their travel.

Ce symbolisme (voir annexe 1-c) se retrouve dans la strophe 1: *hana wa sakuragi, hito wa bushi* «Une fleur, c'est un cerisier. Un homme, c'est un guerrier.» qui établit d'emblée un lien entre la fleur et l'institution militaire. Plus loin (strophe 4), l'attribution de qualités humaines (le courage) «l'anthropomorphise», établissant une relation quasiment mystique. Cette fonction symbolique prend, lorsqu'utilisée par l'Armée

et la Marine, un caractère didactique (voir annexe 2-e), car l'omniprésente métaphore de la fleur de cerisier se transforme alors en concept esthétique incitant le soldat à se sacrifier pour l'Empereur d'abord, puis pour son peuple, sa région, son corps d'armée et son unité. Ainsi, on utilisera cet élément primordial comme un «talisman idéologique» (Ohnuki-Tierney 2002: 27 et 38).

Cette chanson pop militaire (*gunkoku kayô*), par son rythme martial et son symbolisme polissé, révèle une bonne connaissance du terrain psychologique local que la continuité des institutions consensuelles permet d'en accroître encore l'efficacité. Ces dernières, devant atténuer les différences sociales et le fort régionalisme hérité du régime précédent, ainsi que les divisions sociales et politiques suscitées par la modernisation, bénéficièrent certes d'un long conditionnement social. Nous avons un autre exemple de cette propagande d'intégration (voir annexe 2-f) qui en imposant à tous les niveaux de la hiérarchie les rites sacrés refont la société par l'exemple et l'habitude. Mais dans les années 20, la manipulation complète par l'État de la musique populaire (*Enka*) n'était pas encore possible. Les démocrates des années 1880 (*jiyû minken undô*) ne pouvaient plus l'utiliser à cause de la censure, mais le pouvoir était encore trop décentralisé et son utilisation des produits culturels trop improvisée pour pouvoir l'utiliser dans ses efforts de «nationalisation du local».

Yano (2002: 38) mentionne d'ailleurs que la majorité des chansons commanditées par l'État ne devinrent pas populaires. Mais certaines dont **Kudan no haha** «mère de Kudan» (voir annexe 3 [audio], extrait 3.13) eurent néanmoins un franc succès, demeurant même au palmarès des «Karaoke bar» actuels. L'auteur l'attribue en grande partie aux thèmes qui souvent portent sur la famille et en particulier les mères.

**Tôkyô da yo okkasan**, chanson racontant justement la visite d'une mère à Yasukuni où a été divinisé un de ses fils, demeure un classique. Elle révèle le degré d'écart social qui existait encore avant la guerre. Ce caractère de mésadaptation (ou de traditionalisme) est évident par la mélodie plaintive de la musique et l'utilisation parcimonieuse d'instruments traditionnels (*shamisen*) dans la trame mélodique cen-



trale. Outre ces éléments non-verbaux, nous trouvons des expressions révélatrices de l'origine campagnarde du personnage éponyme de cette chanson. Ainsi, dans la troisième strophe nous avons *okkasan* (maman) plutôt que le *okasan* du japonais standard. De plus, dans la première strophe *koko ga koko ga Nijûbashi* «Nijûbashi, c'est ici, c'est ici.» et dans la troisième *saasatsuita tsukimashita* «Enfin, nous y voilà.», nous décelons un émerveillement certain pour la grande ville.

Le Japon d'alors était encore en grande partie rural et de nombreux habitants des campagnes résistaient aux mesures et politiques de modernisation (Ohnuki-Tierney 2002: 63):

The state adopted "new" and "modern" institutions that affected all aspects of the daily life of most Japanese, including, public toilets, a postal system, and the removal of beggars from the street (Gushima 1983: 152-59). The Japanese had been quite carefree about exposing their bodies, especially men, but even women, who breast-fed in public. A new law issued in the first year of Meiji (1868) penalized these behaviors, including urination on the street, for the purpose of "correcting the Japanese" ...

Cette chanson fut donc probablement plus populaire que d'autres oeuvres officielles, car elle représentait mieux les contraintes et difficultés imposées par ces programmes «didactiques» (voir annexe 2-g).

La constitution d'une propagande moderne se fit donc graduellement, au rythme des transformations que connut la société japonaise à partir de son ouverture forcée par l'Occident. Il semble qu'une telle propagande fut à ses débuts essentiellement portée vers une défense patriotique et anti-impérialiste de sa souveraineté. En effet, l'analyse de *Kimigayo* a permis de percevoir les desseins unificateurs du régime à ses débuts, mais dès 1889 la situation internationale et les difficultés croissantes causées par une industrialisation accélérée fit adopter une politique d'expansion impérialiste par l'État nippon dont *Yasukunijinja* représente un bon exemple. Enfin, les contingences déstabilisatrices, amplifiées par des mécanismes institutionnels inadéquats, entraînèrent plus tard une polarisation croissante de la société qui devait mener à la militarisation de l'État nippon et à une mutation de sa propagande.

## **Chapitre 4 / Naissance et mutation d'une propagande légaliste**

### **( 4.1.) Conquête du Pouvoir (1928 - 1940 )**

C'est durant cette période que s'effectue la «conquête» du pouvoir par les militaires et leurs alliés dont l'hégémonie facilita (au début des années 30) l'apparition d'une propagande liée à un ultranationalisme diffus, mais disparate. Cette propagande se construisit d'abord par des réactions aux événements et aux besoins plutôt que sur une vision claire, centralisée et efficace. C'est entre 1919 et 1932 que se forma cet ultranationalisme qui devint éventuellement la clef de voûte de la propagande japonaise (Lavelle 1990: 68):

L'ultranationalisme avait pour origine la doctrine impériale, l'esprit militaire, le panasiatisme, la tradition rebelle de la religion de Nichiren et de l'école de Wang Yangming, l'esprit des révoltes traditionalistes du début de l'ère Meiji, l'attente d'une «rénovation du monde» apocalyptique de certaines nouvelles religions, le nationalisme populaire, le socialisme d'État.

Par opposition à d'autres propagandes (notamment hitlérienne) qui reposaient grandement sur l'opportunisme, une vision universaliste et futuriste, la propagande des activistes militaristes était de type légaliste. Elle était basée sur une volonté de renforcement de l'État suivant une stratégie hiérarchique, sans trop de sang versé. La propagande qui se développera dans les années 30 voulait par la censure contrôler davantage la société permettant ainsi à l'État de faire disparaître les menaces communistes, libérales et étrangères qui menaçaient le kokutai et contrecarraient leurs ambitions. Ce fut néanmoins un cercle vicieux, car plus s'intensifiait la répression, plus le peuple résistait à la propagande officielle. Cette résistance (par l'adoption du style de vie occidental, jugé décadent par beaucoup de traditionalistes), poussait de plus en plus d'extrémistes à réagir en poussant l'adoption de mesures restrictives. La propagande de cette période se révèle par les phénomènes suivants: l'expansion militaire et l'isolement, l'hégémonie politique et les politiques d'hégémonie et la fonction de l'enlèvement en Chine et la reconstruction pragmatique de l'État.

La propagande de cette période, complexifiée par la multiplicité des agents, des formes, des objets ainsi que des objectifs, nécessite une connaissance générale des changements sociaux et militaires ainsi que de la perception militaire de la propagande. Cette dernière révèle les causes et la manière dont le Japon quitta la voie démocratique pour emprunter celle d'un certain «totalitarisme». Cette perception militaire divergeait non seulement de celle de la sphère politique, mais comportait en plus deux factions (impériale [*Kodô-ha*] et de contrôle [*Tosei-ha*]) qui luttèrent pour l'hégémonie politique entre 1932 et 1936.

L'invasion de la Mandchourie en septembre 1931, qui exalta l'opinion japonaise accablée qu'elle était par les effets de la dépression et du manque de vision des politiciens, fut le symptôme d'une époque empreinte de doutes et prise de cours par les événements (Kennedy 1991: 379). Cette agression originait de la crise de juin 1928, moment où l'assassinat du chef du gouvernement mandchou Chang Tso-lin par les troupes impériales stationnées en Mandchourie du Sud et en Corée (l'Armée du Kwantung) mit imperceptiblement en place un mécanisme politique d'hégémonie militaire à l'extérieur ainsi qu'à l'intérieur du pays. L'invasion fut en fait la conséquence (entres autres) d'une grande division intérieure (Bouthoul 1973: 84):

...la guerre est d'abord la solution de facilité. Lorsque la situation intérieure s'embrouille et s'envenime, rien de tel que de déclarer une guerre pour l'éclaircir. La guerre dispense de rechercher de laborieux compromis, d'équilibrer des intérêts divergents. On pourrait dire, paradoxalement, que la guerre est la fin des querelles: on se bat souvent par horreur de la disunion. La guerre est le repos des gouvernements.

Cette action belliqueuse était également une réaction au sentiment de peur doctrinale suscitée par l'U.R.S.S. et la montée du communisme dans le monde (y compris au Japon) ainsi qu'un besoin économique de l'État nippon en cours d'industrialisation. De ce dernier émergera d'ailleurs plus tard, en 1938, la doctrine dite de la «Sphère de co-prospérité». Le refus du cabinet Tanaka de punir cet attentat politique, puis l'apparent manque de courage politique de l'empereur et d'autres membres du cabi-

net semblent avoir progressivement ouvert une boîte de Pandore idéologique, car les sociétés patriotiques, certaines factions militaires et d'autres adeptes de l'ultranationalisme semblent y avoir vu un encouragement et, ce qui est plus grave encore, leur assurèrent l'appui croissant d'une part importante de la population. De plus, la couverture des assassins par leur supérieurs à Tokyo indique l'exaspération de l'institution militaire face à des années de coupes budgétaires initiées par le Ministère des finances et de compromis par le Ministère des affaires étrangères. Elle poussa la partie la plus téméraire à forcer la décision dans ce qu'ils percevaient comme un abandon de sa souveraineté au monde extérieur. Cette invasion fut également un acte indirect de propagande, de même qu'une tactique de diversion et ultimement de contrôle, puisqu'à partir de ce moment les forces armées japonaises virent leur prestige rehaussé et leur pouvoir politique conséquemment renforcé, au détriment des partis politiques.

La victoire qui suivit permit la formation d'un sentiment d'unité dans la perception patriotique de cette agression et permettra d'établir une base pour les propagandistes militaristes. Ce mécanisme consensuel (transcendant la société), renforcé aussi par l'enthousiasme et la terreur, devait faciliter l'imposition de leur volonté autoritaire (Domenach 1965: 66). La collaboration de la presse fut beaucoup plus le résultat de la conviction (propagée par le succès et l'apparence de force) que de la violence et l'appui de ce groupe sophistiqué et influent (Shillony 1981: 97) scella l'inabilité des politiciens japonais et de la communauté internationale à renverser la tendance générale.

La démission du cabinet Wakatsuki en décembre 1931, le meurtre du Premier ministre Inukai en mai 1932 et l'impuissance de la S.D.N. (malgré l'adoption en mars 1933 du rapport condamnant l'agression), ne firent qu'établir l'indépendance et le pouvoir croissant de l'Armée qui, symboliquement, fut officialisé le 15 septembre 1932 par la reconnaissance de l'État fantoche du Manchukuo.

Les conséquences furent graves, car la crise marqua une évolution loin des idéaux démocratiques vers un mouvement plus despotique (Trueman

1969: 505) ainsi que la mise en branle d'un processus mondial de déstabilisation par l'apologie de la force et l'affaiblissement de la S. D. N. (Kennedy 1991: 380). L'imposition de son hégémonie, par la violence et la terreur, représentait en fait la perception militaire de la future propagande. Cette violence, quoiqu'émanant également d'une modernisation douloureuse (Michaud 1986: 11), révélait (au-delà des notions idéalisées de loyauté et d'harmonie) que la discipline militaire se basait sur une structure autoritaire de violence (Dower 2000: 59). L'emploi privilégié de la peur (de l'étranger, du désordre intérieur) et du prestige contribua donc à la formation d'une conception politique et militaire de la propagande qui devait contribuer à un conflit généralisé au sein du pays jusqu'en 1937.

Pendant que fait rage cette lutte, que le dénouement de la crise de février 1936 résoudra partiellement, une évolution importante s'opère au sein des sphères sociale et politique ainsi que dans le type de propagande utilisée. En effet l'invasion continentale, qui cherchait en partie à relancer l'économie, engendre une période de croissance économique (entre 1932 et 1935) reposant sur une politique efficace de dépenses militaires. Mais les assassinats en séries, affaiblissant les structures démocratiques du système et augmentant le sentiment général d'insécurité, contribuèrent en même temps à valider une pratique autoritaire du pouvoir se réclamant du Tennô et du mythe impérial, mais sous contrôle des militaires et de leurs alliés civils. Bien que motivé en bonne partie par les difficultés économiques, ce processus de fascisation fut également lié à l'émergence d'une idéologie impériale ultranationaliste, associée à une propagande anti-occidentale. Autrement dit, on assiste alors à la strangulation de la démocratie parlementaire et à la radicalisation de la frange réactionnaire de l'Armée. Cette évolution diffère fortement de la montée du nazisme, puisque la majorité des militaristes ne voulaient pas vraiment le pouvoir et de toute manière ne possédaient pas le savoir-faire pour structurer l'établissement d'un tel régime, même si certains (tel Ishiwara Kanji) le souhaitaient (Garon 1987: 188). Parallèlement à ce manque d'efficacité, un mouvement de résistance, par exemple au Minis-

tère de l'Intérieur, tenta de s'interposer face à cette mainmise progressive, mais les efforts d'hommes tel Hiranuma (un politicien), unis par une vision autoritaire mais demeurant à l'intérieur des cadres constitutionnels, ne purent empêcher l'infiltration progressive des institutions fondamentales par des bureaucrates acquis aux idéaux ultranationalistes disséminés par les militaristes et les groupes d'extrême-droite. Enfin, la rupture avec le monde (représentée symboliquement par la rupture avec la S.D.N.) transforma le pays en paria de la communauté internationale facilitant les visées politiques de l'Armée. Ce manque d'initiative de la communauté internationale fut partiellement dû à une attitude de passivité en Occident (dû à l'éloignement, au manque adéquat d'informations et à une irritation face à la situation en Chine), mais cet isolement croissant fut d'abord une conséquence politique d'une aliénation de certaines élites japonaises face aux aspirations démocratiques de leurs concitoyens.

Le mouvement social prônant l'expansionnisme sur le continent n'était qu'une des nombreuses écoles de pensée cherchant à contrôler le développement national. En effet, le facteur économique se trouve au cœur des bouleversements du début des années 30. La crise de 1929 perturba l'équilibre mondial et toucha particulièrement le Japon. Elle constitue, comme en 1853 et 1905, une contingence historique majeure. Elle fut grandement causée par une distribution inégale des revenus, un système bancaire inadéquat et la nature instable du commerce international d'après-guerre dominé à outrance par les États-Unis.

L'économie japonaise, trop dépendante des marchés extérieurs, sujette à des récessions chroniques (entre 1920 et 1929), et récupérant encore des ravages du gigantesque séisme à Tokyo (1923) se trouvait mal préparée. De plus, l'effondrement des exportations de soie, s'ajoutant à une importation massive de riz taïwanais et coréen, dans un pays encore principalement rural et souffrant d'un fort taux de natalité, ne pouvait qu'entraîner misère et colère. En manipulant cette dislocation économique, les ultranationalistes réussirent à promouvoir l'idée d'un bloc économique dominé par le Japon (Beasley 1987: 175).

La propagande, perçue par le prisme de l'efficacité technicienne, doit être centralisée, mais l'insistance culturelle japonaise sur la consensualité des relations sociales fut paradoxalement accompagnée, entre 1932 et 1936, d'une lutte pour l'hégémonie politique: les militaristes insistant sur la conquête militaire de nouveaux marchés et la répression et les partis politiques mettant l'emphasis sur la rationalisation industrielle et la censure. On doit donc parler de politiques d'hégémonie, puisque la majorité des groupes promulguait l'autoritarisme et le contrôle des masses.

On assista donc à l'échec d'un consensus social en faveur d'une stratégie pacifique d'expansion économique. L'option agressive prit également de l'ampleur dans un segment de la population qui fit pression sur les partis pour que la diplomatie économique soit remplacée par une doctrine de guerre de débouchés. Cette doctrine, esquissée notamment par le mémoire de Tanaka (25 juillet 1927), n'avait besoin que d'une provocation, sous la forme d'un antagonisme sérieux entre le gouvernement de Chang Hsüeh-Liang et les forces japonaises en Mandchourie, pour dégénérer en conflit ouvert. L'action militaire ainsi que la propagande en découlant favorisa la formation d'une psychose populaire en faveur de l'agression (Reischauer 1973: 219). De plus, le discours ultranationaliste présentant la «relation» avec la Mandchourie comme allant de la survie nationale et disséminé par des individus influents de la société (journalistes, politiciens et officiers) ne fit qu'intensifier ce sentiment agressif (Beasley 1987: 190).

Malgré tout, une résistance particulièrement vive existait chez certains membres du gouvernement ainsi que du monde ouvrier. Ainsi, les gouvernements de Kato (1924-26), Hamaguchi (1929-31) et de Wakatsuki (1926-27 et 1931) tentèrent de concilier technologie et progrès social dans un effort de modernisation nécessitant la coopération majoritaire des masses, ce qui explique leur volonté d'utiliser le libéralisme pour entraver l'ascension des idéologies socialistes. Une partie de l'élite, surtout alliée au Seiyukai, percevant un danger, intensifia donc sa répression des mouvements réformateurs libéraux avec l'aide de segments ultra-conservateurs de la société (militaires et gangsters). Mais

l'État n'utilisa pas que des méthodes répressives (conversion, intimidation), puisque ses propagandistes renforcèrent les mécanismes d'intégration sociale grâce à un symbolisme puissant, martelé par un système d'éducation efficace. Le développement de l'agitation ouvrière et du syndicalisme inquiétait les élites, mais malgré l'abandon de la grève en tant que tactique par le regroupement ouvrier Dômei (1932), les conflits industriels continuèrent et ce, même si certains adhérents à l'un des syndicats de droite et des bureaucrates sociaux exprimaient leur propre désir patriotique d'adhérer à la doctrine du pouvoir (Kinzley 1991: 134).

L'adoption par le gouvernement américain du Tarif Smoot-Hawley (juin 1930), lequel imposait une augmentation des droits douaniers d'environ 23%, contribua fortement au rejet par l'opinion publique de la continuation d'une politique de compromis. Rejetant le système de l'époque, basé sur le droit international et les lois du marché, les officiers réactionnaires de l'Armée propagèrent leur solution: l'expansion économique armée. Les propagandistes purent manipuler l'indignation de la population concernant des problèmes d'origine internationale (lois raciales «anti-japonaises» [1882, 1904 et 1924], une politique d'émigration contrecarrée, traités inégaux, idéologies révolutionnaires) et nationale (montée de la gauche, clivage croissant entre les villes et les campagnes, opposition entre modernisme et traditionalisme), car l'adhésion populaire aux vertus de la modernité ne faisait pas encore l'unanimité. Les ultra-conservateurs dénonçaient l'évanouissement des traditions causé par la modernité, la subordination des campagnes aux villes, les diverses formes de corruption qui semblaient émaner naturellement d'une civilisation urbaine et multipartiste. Ces préoccupations n'influencèrent pas directement l'invasion de la Mandchourie, mais elles conditionnèrent la militarisation de la société japonaise des années 30.

La conduite de la guerre nécessite une accumulation économique préalable (Bouthoul 1973: 35). Or, la conquête d'un territoire si vaste et éloigné des bases coloniales ainsi que doté d'une population relativement importante requiert des mesures pour le conserver d'abord, puis le développer avantageusement. À partir de 1933, l'armée abandonne sa



gestion d'exploitation strictement autarcique qui s'était avérée inefficace (Beasley 1991: 194) et fait appel à des hommes compétents et dévoués (commerçants, financiers, gestionnaires et fonctionnaires) pour administrer la nouvelle colonie. Cet échec et le factionnalisme croissant (causé notamment par le clientélisme d'Araki Sadao) devait atteindre son apogée en 1936, alors que la faction la plus radicale (impériale) fut vaincue et incorporée en une nouvelle coalition. On emprunta du Kodo-ha quelques notions, mais en les intégrant en une structure plus ancrée dans le consensus et le respect de la Constitution: un «harnachement» du capitalisme et une guerre sainte contre le bolchevisme, la démocratie et l'Occident. Malgré la conclusion d'un certain consensus, certains leaders yakuza (Uchida Kyohei fut «invité» en Mandchourie) et d'autres leaders (Kita Ikki fut exécuté) furent éloignés de la sphère politique. Ceci n'empêcha pas la radicalisation du patriotisme ainsi que l'implantation (en le politisant) d'un mythe de pureté. Ce concept devait, par la reconnaissance du kokutai, du système impérial et du shintô d'État, permettre une purification sociale, laquelle démontrerait la supériorité nationale. Ce mécanisme devait ainsi être une justification doctrinale d'agression contre l'extérieur. Le sous-développement de la nouvelle colonie poussa l'État à quintupler entre 1931 et 1941 le budget annuellement alloué à son développement (Beasley 1991: 214) et cela favorisa une subjugation de la sphère politique à l'impératif économique. De plus, n'ayant plus à se préoccuper des réprobations étrangères, l'Armée opta pour une tactique du fait accompli, attaquant méthodiquement le Chahar (1934) et le Jehol (1935), territoires orientaux de la Mongolie, puis la province du Hebei (1935-36), situé au Nord-est de Beijing. Les bureaucrates à Tokyo, par souci de maintenir l'harmonie sociale, n'intervinrent pas (Storry 1960: 188-189). Le développement de la propagande de l'époque en vint donc à être intimement lié à la guerre, c'est-à-dire puisant son appui dans la peur et le patriotisme.

Le 26 février 1936 à Tokyo, la tentative de putsch par la 1ère division de l'Armée échoua, mais la mutinerie de ces militaires et civils, affiliés à la faction impériale, ne cherchait (tout comme le Tosei-ha) qu'à mettre

un terme à des années de luttes intestines. Ils y réussirent paradoxalement en acceptant le jugement de certains, dont le sacrifice servit à unir davantage la nation. Ce dénouement permit la réinterprétation d'un statu quo basé sur la cohabitation des approches stratégiques dites de frappe Nord (contre l'Union soviétique) et de frappe Sud (contre la Chine et ses alliés occidentaux), mettant fin à la menace du terrorisme du Kodo-ha et permettant enfin un meilleur partenariat contre l'extérieur.

En août 1936, le cabinet Hirota tenta de réconcilier les différentes stratégies d'expansion économiques (Armée, Marine et gouvernement) par l'élaboration de principes cherchant à centraliser (donc de rendre plus efficace) ce mouvement: c'est la rédaction des Fondements de la politique nationale dont le concept de **Sphère de Co-prospérité** constitue le pendant visant les relations avec le monde. Cherchant à renforcer la politique autarcique de type expansionniste qui avait prévalu jusqu'alors (centralisation bancaire, contrôle monétaire, collaboration d'une partie du monde ouvrier [Gazier 1983: 81-82], nouvelles lois réprimant la liberté d'expression [Mitchell 1983: 255] et les productions socioculturelles [Mitchell 1983: 258]), le pouvoir demeurait encore considérablement divisé, ce qui causa la nomination de Konoe Fumimaro comme Premier ministre en juin 1937 afin de satisfaire à la fois le peuple, l'Armée et les partis. Cependant, le cabinet Konoe s'avéra incapable de restreindre l'Armée, ce qui mena au vote de la loi de mobilisation générale en mars 1938 à la suite de l'enlèvement en Chine. Le second conflit sino-japonais (1937-1945), qui se voulait une guerre totale, s'avéra être le catalyseur doctrinal forçant l'État japonais à développer une propagande de type proprement totalitaire, quoiqu'elle aura encore de la difficulté à atténuer les rivalités toujours présentes au sein de l'État et des nombreuses institutions responsables de propager l'idéologie nouvelle.

Cependant, la presse et la radio commençaient alors à véritablement soutenir l'État dans ses campagnes d'endoctrinement. La censure de la presse, structurée dès 1872 par le Ministère des Finances, avait connu peu d'innovations techniques si ce n'est dans ses capacités de production

que permettaient les presses hydrauliques. Le rôle de la presse s'accrut grâce non seulement aux innovations techniques importées par le pouvoir, mais par le fort taux d'alphabétisation. Après 1931, portée par la vague nationaliste déferlant sur l'archipel, les propagandistes de l'Armée, intelligemment, s'associèrent à la presse, changeant leur perception qui avait longtemps associé la presse à un besoin de censure. En fait, chacun y tirait avantage, puisque l'Armée voyait ses victoires exalter l'opinion et la presse vendait toujours plus de ses journaux qui probablement fournissaient aux masses des nouvelles leur permettant d'échapper aux difficultés quotidiennes de l'époque (Mitchell 1983: 257).

Mais ce fut la radio, plus économique à moyen terme, efficace et portant des promesses d'avenir meilleur, qui joua le rôle le plus important dans les efforts constants de renforcement de la propagande disponible à l'État. Dès les débuts de la radio, le Ministère des Communications développa un réseau s'efforçant de l'intégrer au reste de sa propagande. Ce fut un des premiers médias unifiés (1933) et deux ans plus tard, la radio d'État (NHK), créée en 1925, contribua à fonder l'agence de presse *Dômei*. À partir de ce moment, l'auditoire de plus de 2 millions n'était plus le seul à être «formé» par ce qui se voulait être un supplément au système d'éducation. Entre les mains d'une bureaucratie en bonne partie acquise à la défense du kokutai, la radio présenta les olympiques de Los Angeles (1932) et de Berlin (1936) comme des triomphes et les rebuffades de la S.D.N. et des États-Unis, comme des humiliations nationales. En 1938, la NHK produisait des programmes qui présentaient les préfectures d'où venaient ses soldats servant en Chine. L'information était déjà si bien filtrée et dirigée que le gouvernement n'eut alors aucun mal à subordonner le système complet à un Comité d'information sous le contrôle de l'État, ce qui permit de coordonner les efforts favorisant la possession d'un poste par le particulier et l'installation d'un système dans les lieux publics. Ce médium servait, parallèlement à l'intégration sociale, à l'intimidation et à l'agression face aux États-Unis. En effet, on y attaquait ses points faibles (racisme anti-asiatique) et ridiculisait son isolationnisme.

Le désir des militants de maintenir le pouvoir ainsi que l'ambition nationale d'expansion coloniale causèrent respectivement une fortification militaire du pays et l'intensification de la répression de ceux qui s'opposaient à ces politiques. Ce processus permit alors la modernisation (ou l'adaptation aux temps réels) du concept d'Empereur. La relation privilégiée des militaristes et du gouvernement civil avec le système impérial facilita le passage important de la position du Tennô en tant que représentant de l'État ayant des pouvoirs politiques (en théorie) et une relation reconnue avec les mouvements d'extrême-droite. La nouvelle idéologie nipponne amalgama ainsi un nombre disparate de doctrines: idées collectivistes inspirées du socialisme et du marxisme, darwinisme social et plus tard (surtout après 1936) certaines idées «fascistes».

Le régime militariste développa un genre d'État de type socialiste où prédominait les considérations économiques, ce qui leur permit de manipuler le patriotisme populaire (Edgerton 1997: 237) qui avait été renforcé par une série d'événements perçus comme des attaques délibérées contre leur nation: loi d'immigration américaine de 1924 ainsi que les nombreuses frictions économiques avec la Chine. De plus, le développement de puissants monopoles depuis la restauration s'était, sous l'emprise du pouvoir militariste, intensifié créant ainsi un complexe militaro-industriel encadré par une sphère composite (politico-militaire et bureaucratique) qui le poussa vers une confrontation avec l'Occident qui était indisposé par cette forte croissance économique et militaire.

Ces conglomérats (*zaibatsu*) jouèrent un grand rôle dans la fascisation, malgré le maintien d'une certaine autonomie étatique dans le domaine économique, puisque leur support économique intéressé aux aventures militaires sur le continent (particulièrement en Corée et en Mandchourie) déboucha à la fois sur l'édification d'un système répressif qui entre 1931 et 1943 devait casser les reins de «l'opposition visible» (presse, magazines, programmes radiophoniques, films, théâtre et musique) et la formation par un cercle d'intellectuels proches des militaristes d'une ligne idéologique (*Kokutai no hongi* en 1937 adopté par le Ministère de l'Éducation en 1937) qui devait permettre «l'exportation» de ce système de contrôle japonais.

Une version à peine adaptée de cette doctrine militaro-socialiste fut implantée dans les États sous contrôle impérial (Manchukuo et Mengjiang [ou gouvernement réformé de la République chinoise]). Ce mouvement de fascisation fut cependant facilité par les temps troubles, ainsi le Chinois Wang Chingwei (et le Kuomintang) avait été d'abord influencés par le nazisme et les agents secrets japonais avaient bénéficié depuis des années de la collaboration d'éléments nationalistes locaux: entre autres les Russes «blancs» en Mandchourie et des patriotes en Asie du Sud-est.

### **Analyse socioculturelle: Un hymne à la militarisation**

**Yasukunijinja no uta** (voir annexe 1-e et annexe [audio], extrait 3.15), sous sa forme musicale, ne possède pas beaucoup d'éléments de communication verbale. Cependant, notons l'usage du rythme particulièrement solennel et typique de cette chanson martiale de marche (*gunka*) dont les thèmes honorant mère, famille (métaphore pour la nation) et Yasukuni font la promotion d'un nationalisme expansionniste. De plus, le récitatif en strophe 3, plongeant l'auditeur de l'époque dans une atmosphère éthérée de retour à un Japon «éternel» et pré-moderne, combine donc tous les éléments idéologiques appuyés par le pouvoir qui depuis 1938 exhorte tout le monde au sacrifice et au respect du système impérial.

Du point de vue verbal et métaphorique, l'utilisation des expressions «l'esprit des gens en deuil» (*shizumarumitama*, strophe 1), «notre divin pays» (*mikuni no*, strophe 2) et enfin «la source nourricière s'est tarie» (*tarachine no haha*, strophe 3) crée un surmoi que le rythme cadencé projette vers un avenir (assurément) radieux et qui porte l'idée de souvenir, d'unité et d'abandon de soi.

Puis l'exhortation, communiquée par le rythme et les paroles « Quand je me tiens debout à l'entrée du sanctuaire, je **les** (père, mari et fils bien-aimé) retrouve devant mes yeux» (*chatônitateba neniukabu chichiyo ottoyo itoshikoyo chûyû...*, strophe 2), communique un sentiment de fraternité auquel l'expression de temps «maintenant» (*imaja*, strophe 2)

ajoute encore plus de force et incite le propagandé à agir tout de suite: à se dévouer à l'Empereur et à la nation.

La notion de dévouement, que nous voyons illustrée dans une caricature (voir annexe 2-1), était omniprésente dans la propagande suivant la loi de la mobilisation. Cette image est moins étrange qu'il n'y paraît, puisque dans la représentation bouddhiste l'existence de plusieurs bras, devenant autant de qualité ou d'attitude à acquérir, est commune. Ici, on exhorte les femmes à être de bonnes mères pour leur enfant et à servir l'État: en combattant (s'il le faut), en honorant les morts (à Yasukuni), en aidant à combattre les incendies, en rationnant et en économisant, etc. En fait, le vocable dévouement (pour la nation) était préféré à celui de productivité, car les propagandistes n'utilisaient le «vocabulaire technicien des capitalistes occidentaux» qu'avec la plus grande des réticences.

Il s'agit donc d'un refus, tel qu'utilisé dans le *kokutai no hongi* (duquel provient le fameux slogan *Hakko ichi-u*), qui en devenant le point de focus des aspirations nationalistes africaines et du reste de l'Asie devait faciliter l'édification d'un nationalisme à cheval entre le global et le local (Ohnuki-Tierney 2002: 2). La propagande militariste s'oppose au capitalisme sauvage, à la corruption politique, à l'individualisme, à l'internationalisme et à un monde occidental stéréotypé (égoïste, etc.). Malgré tout, l'apologie de l'Empereur et de l'unité nationale révèle pourtant un aspect positif et optimiste. Autrement dit, l'État japonais en 1939 veut s'approprier les bienfaits apportés par la modernité sans devenir aussi «décadent et corrompu que l'Occident» (Edgerton 1997: 306).

Dans la quatrième strophe, l'expression de ce refus d'un individualisme «égoïste» nous révèle un symbolisme mythique: «Regardez ces vagues de notre drapeau évocant la paix et l'amour...refuge de nos esprits fidèles» (*heiwa to ai ni nabikaseru miyo hi no maru no hata no kawa, â chûkon-yadoru*). Ce mythe est celui de l'unité nationale et de la prépondérance de la loyauté au Tennô sur toutes autres considérations (Ohnuki-Tierney 2002: 79-80). Cette loyauté a un rôle d'exutoire des tensions sociales et scéniques permettant à l'État, par sa manipulation de l'héritage culturel et littéraire ainsi que d'expressions propres à créer

une réaction émotive (affaiblissement du raisonnement), d'imposer le prestige d'un homme à la fonction sociale et religieuse qu'un groupe puissant s'accapare afin de faire avancer son agenda politique par l'exaltation mystique atténuant l'individu au profit du groupe. La défense du *kokutai*, un mécanisme de résistance contre l'occidentalisation à outrance qui devait servir de code identitaire et de mode d'action, enflammait non seulement les masses, mais plus important encore les élites institutionnelles (Araki Sadao), académiques (Kita Ikki, Ôkawa Shûmei, etc.) et professionnelles (journalistes, haut-fonctionnaires). La censure totale contre l'individualisme «immoral» et menaçant l'harmonie sociale devint le fondement de l'appareil étatique et de la propagande de peur et d'exaltation de soi, le bras vengeur devant servir à dévier ces «pensées dangereuses» (Mitchell 1983: 148). Ce conditionnement social contre l'individualisme est facilité également par un processus de transformation esthétique de la nation, par exemple en utilisant les kata musicaux (formes musicales traditionnelles), permettent la création d'un sentiment de sacrifice transcendant la raison. La politique face aux productions artistiques se traduira par la censure d'éléments méprisés (jazz et chansons à thèmes sentimentaux usant de mots tels que *namida* [larmes]) et la propagation de chansons utilisant le symbolisme et l'idéologie de l'affirmation nationale (laquelle cherche à exalter les différences nationales par des explications d'éléments d'ordre écologique, économique, social, psychologique, linguistique et éthique ; (Yano 2002: 22).

Ce sentiment de sacrifice fut largement inculqué aux masses dès 1890 et vingt ans plus tard on assistait à la division croissante de la société par l'instruction, puisque de nombreux Japonais instruits se voyaient attirés par les idéologies ultranationalistes qui correspondaient bien à l'enseignement qu'ils avaient reçus alors que les masses en général, bien qu'instruites n'avaient pas été susceptibles d'être enflammées par ces vues radicales qui furent souvent développées dans les grandes universités du pays. Autrement dit, bien que la majorité des Japonais avant 1938 étaient de fervents patriotes, peu possédaient la verve xéno-

phobe d'un Takamura Kotaro (sculpteur et poète) ou le zèle révolutionnaire de Kita Ikki (auteur et idéologue). Cependant, les changements sociopolitiques causés par l'effort de guerre massif imposé par le conflit avec la Chine virent l'opinion publique se plier aux exigences d'une structuration de l'économie dans le cadre éventuel d'une guerre totale, une attitude que le système d'Éducation avait implanté très efficacement. On assiste alors non pas à un manque de résistances face au pouvoir militaire, mais plutôt à une intériorisation d'un refus d'origine culturelle et idéologique d'affrontement avec le gouvernement qui encouragea la majorité des citoyens de l'archipel à coopérer avec l'État, à contribuer industriellement et culturellement à l'effort de guerre et à maintenir un statu quo de la répression pour des raisons personnelles de préservation de soi (genre d'individualisme), de patriotisme et de survie nationale (disséminés par la propagande et par les ravages causés par les bombardements américains dès 1944).

Le fétichisme du progrès à l'occidentale, entrant en compétition avec la représentation avantageuse propagée par le système d'Éducation, causa une cassure du processus de changement social que nous devons lier à la montée du militarisme nippon (Edgerton 1997: 307):

...the Ministry of Education's control over the minds of Japanese children had become almost total. All elementary school texts were written by the ministry, and children educated during the 1930's firmly believed themselves to belong to a divine race threatened by not fully human Chinese and Westerners. Despite this propaganda onslaught, many Japanese soldiers during WWII still admitted feeling inferior to Westerners...

Notons également que les promesses d'enrichissement (à condition de coopérer avec les forces d'occupation), disséminées par la propagande impériale au sein de la «Grande Sphère de co-prospérité», s'avérèrent largement illusoires (voir annexe 2-1). Il s'agit d'un échec représentatif de sa propagande qui émanait partiellement d'une tendance à user de stéréotypes ethniques (Kitano 1974: 45). Par exemple, leur stéréotype considérant les Chinois comme «immoraux» était en fait exacerbé par



une volonté sociologique de nier à ce groupe préjudicié les fruits d'un changement social, afin d'assurer un maintien optimal de l'hégémonie de l'État nippon sur cette partie du monde.

#### (4.2.) Apothéose et guerre totale (1940-1942)

Le déclenchement de la guerre en Europe (septembre 1939) fut ultimement la responsabilité de Hitler qui, par son attaque de la Pologne, obligea la France et l'Angleterre à réagir face à l'expansionnisme nazi, mais d'autres causes plus profondes doivent être considérées, afin de comprendre comment ce conflit incita l'empire japonais à tenter sa chance contre le colosse américain tout en étant toujours enlisé en Chine: les coups de force (violations de divers traités par l'Allemagne, Versailles [1933], course à l'armement [1934], remilitarisation de la Rhénanie [1936]), les politiques expansionnistes (de l'Italie [1935], du Japon [depuis 1931], etc.) et l'instabilité du monde (expansion soviétique au détriment de ses voisins [1939-1940], animosité croissante entre les mouvements de gauche et de droite et l'isolationisme des États-Unis). Or, ce conflit européen contribua grandement à l'attaque de Pearl Harbor en décembre 1941 (Divine 1979: 96-97). En effet, les avantages probables du point de vue socio-économique d'une conquête des possessions coloniales au Sud ainsi que l'apparente faiblesse émanant des régimes démocratiques ont convaincu l'état-major nippon d'élargir sa stratégie d'expansion, afin d'appuyer la guerre interminable en Chine et aussi de profiter des difficultés des empires coloniaux et d'exalter par des victoires l'opinion japonaise que les privations liées au conflit et aux embargos (1940 et 1941) rendaient de moins en moins conciliante face aux exigences du pouvoir. John Keegan, l'historien militaire réputé, affirme également que l'Occident eut un rôle à jouer dans cette décision (2005: 213):

Japan had, of course, largely been motivated to war, at least at the objective level, by economic calculation [...] However, since Japan was a rapidly industrialising nation, it needed not only rice but also ferrous and non-ferrous metals (both ores and scrap), rubber, coal and, above all, oil. [...] The govern-

ment might, of course, have resolved to pursue a policy of exchange through trade ; but the world slump, and protectionist measures imposed by Western importing nations as a result, so reversed the terms of trade that progressively more militaristic Japanese cabinets set their face against the reduction of domestic living standards that a merely commercial approach to the acquisition of essential resources would have entailed. When the United States began to impose embargoes on strategic exports to Japan during 1940, and encouraged the British and Dutch to do likewise, the army-dominated cabinet rapidly decided on making a surprise attack.

Le gouvernement, contrôlé par l'Armée et fondant sa politique extérieure sur la Chine (Dubarbier 1970: 60), décida donc d'agir fermement afin de dissiper «l'atmosphère de crise constante» des années 30 (Mitchell 1983: 255) et de porter un coup décisif contre les Occidentaux afin de régler le «problème chinois» une fois pour toute. Mais le coût croissant causé par la résistance chinoise, exacerbée par les atrocités des troupes et la brutalité de la *kempeitai* (police militaire /Schurmann 1967: 187), marqua fortement l'économie politique de cette période, beaucoup plus en fait que les pertes en vies humaines (Kennedy 1991: 345-346).

Ce drainage des ressources de l'archipel entraîna un rationnement dès 1938 et des mesures économiques de plus en plus centralisées furent adoptées, afin d'optimiser la production industrielle et commerciale (loi de mobilisation générale). Saisissant l'occasion fournie par l'état d'urgence nationale, le pouvoir vota plusieurs lois bâillonnant davantage la presse (Mitchell 1983: 283), les mouvements ouvriers et même le *kyôchôkai* (Association de coopération industrielle / Kinzley 1991: 139). L'invasion de la Mandchourie avait permis aux militaristes d'accroître leur contrôle sur certains groupes de sympathisants ; le début des hostilités avec la Chine leur avait donné le véritable pouvoir politique ; ainsi l'attaque contre les Occidentaux, mal gré les risques, offrait une chance de faire plier la Chine et de sécuriser un immense périmètre de défense derrière lequel l'Empire pourrait se développer autarciquement à l'abri des interventions occidentales. Cet optimisme, fondé sur la prémisse que la Chine s'effondrerait éventuellement, souffrait cependant d'un manque de subtilité politique. En effet, dans ses rapports avec elle,

l'usage d'ultimatums (en 1915 et 1937) démontrait également une perception tout à fait périmée (Jansen 1975: 366). Cela s'explique par le fait que les sinologues japonais (militaires et académiques) dont dépendait toute politique extérieure croyaient ce pays incapable de réagir dû à la désintégration avancée de sa cohésion sociale et à une aversion «traditionnelle» envers le progrès. Or ces vues ne tenaient pas compte de la révolution culturelle entamée par les activistes du mouvement de mai 1919 et que les vexations de l'Occident et du Japon ne faisaient qu'intensifier (Jones 2001: 21). De plus, le vaste empire conquis par le Japon entre décembre 1941 et mai 1942 devait (par son étendue et sa nature) immobiliser (en Chine), disperser (dans le Pacifique Sud) et affaiblir (Guadalcanal) le potentiel militaire, déjà insuffisant technologiquement et matériellement (Keegan 2002: 547).

C'était un manque flagrant de réalisme, puisque depuis quatre ans les capacités de production du Japon d'un point de vue démographique et industriel avaient déjà atteint un niveau critique de surcharge. Cette condition devait fortement nuire aux efforts japonais pour accroître leur production de guerre (Masson 1992: 41). L'amiral Yamamoto, conscient de la puissance industrielle et de la nature combative des Américains, tenta de dissuader l'État-major d'attaquer, mais les préparatifs commencèrent dès janvier 1941, sous la supervision du Général Tsuji Masanobu et Genda Minoru qui devaient contribuer au succès de cette campagne militaire. La période triomphale qui suivit mettra en évidence le facteur essentiel du combattant dans l'art de la guerre, car ces succès furent beaucoup plus le résultat de la valeur et du courage des troupes et de la compétence de son commandement, que de la qualité de son matériel (Masson 1992: 34). Cette efficacité reposait sur un entraînement brutal, une puissante tradition militaire, un endoctrinement patriotique et enfin sur le fait que la majorité des troupes étaient constituées de vétérans. Cependant, la décision de Tojo et des stratèges militaristes d'attaquer Pearl Harbor scella la destinée de l'Empire. En 1945, il apparut qu'elle avait été la conséquence de préconceptions graves concernant une soi-disant faiblesse occidentale et par un désir de rejeter tout ce à quoi elle

correspondait.

Les stratèges nippons ne laissèrent cependant rien au hasard et procédèrent en 1941, tout en continuant à négocier diplomatiquement avec l'Amérique, d'établir une nouvelle doctrine de fond sur laquelle baser sa propagande afin d'appuyer l'effort de guerre qui serait sans nul doute énorme. D'abord, on établit une doctrine basée sur la dénonciation (faisant diversion de ses actions) et d'exhortation (assurant l'unité nationale et l'approvisionnement militaire). Elle fut rapidement adaptée à la nouvelle réalité d'un possible conflit au caractère apocalyptique. Dans le Kokutai no hongi, on dénonçait ouvertement «l'hédonisme illimité de l'Occident qui avait fait du monde un théâtre de guerre et de carnage» (Lavelle 1990: 83). Parmi les dénonciations, l'emphase fut mise sur le racisme existant aux États-Unis entre les Noirs et les Blancs ainsi que sur les injustices perpétrées contre les minorités, en particulier l'internement des 110 000 Américains d'origine japonaise (Dower 1986: 5). Puis, l'exhortation au sacrifice par l'État nippon devait mener plus tard aux suicides collectifs et aux escadrons **Tōkkō** (*kamikaze*) que les propagandistes exaltaient par une stimulation de haine et de peur (Dower 1986: 12).

Un effort significatif de rationalisation par l'organisation administrative fut également entrepris menant à l'établissement en 1941 du Bureau étatique d'Information (*naikaku joho-bu*) qui remplaça le Bureau du contrôle de la pensée (dépendant du Ministère de l'Éducation) qui avait existé depuis 1932 (Taylor 1995: 238). Au cœur de cette nouvelle structure se trouvait le réseau radiophonique que dominait la NHK, elle-même dépendant d'un Comité sur la Planification et la diffusion de la radio publique. Ce comité, constitué de représentants de l'Armée, de la Marine et du Ministère des Communications, fut fin prêt lorsqu'éclatèrent les hostilités et devait établir un lien de transmission entre l'État et le public. On l'utilisa pour transmettre de l'information vitale et maintenir le moral civil. Dès 1938, la radio d'État (NHK) devint le témoin et la participante enthousiaste de ces années en prêtant sa voix au ministre des affaires étrangères en 1940 (lancement de la doctrine de la sphère de co-prospérité) et le 8 décembre 1941 (annonce par Tojo du dé-

but de la guerre) et son programme de distribution de récepteurs-radio dans la population avait contribué avec succès à faire croître l'appui de l'opinion pour le système impérial grâce à une propagande faisant mousser le patriotisme et l'ardeur combative et promulguant le kokutai par la peur (Mitchell 1983: 302-303).

La radio, malgré son rôle central, ne fut pas isolée. On s'accapara le contrôle de tous les médias (bandes dessinées, musique, cinéma, littérature et la presse) et imposa l'usage de puissants symboles liés à l'Empereur, au drapeau national, etc. Le but était d'empêcher l'individu de se réfugier dans sa propre sphère personnelle, ce qui devait le rendre ultimement plus vulnérable aux manipulations psychologiques. Pour s'en assurer, on créa les associations de quartier (*tonari-gumi*) afin d'appuyer la propagande, encourageant les citoyens de tous les recoins de l'archipel à économiser, recycler et rationner pour l'effort de guerre. Chaque rassemblement de voisinage coïncidait d'ailleurs avec les instructions, portant sur les devoirs et les questions de l'heure, disséminées par la programmation quotidienne.

La presse, quant à elle, ne se plia pas aussi facilement aux efforts gouvernementaux de rationalisation. Jaloux de l'autonomie qu'on leur avait laissée jusqu'alors, les éditeurs refusèrent le plan proposé par l'Armée lequel proposait de fondre tous les journaux en un: on laissa tomber cette mesure extrême. Mais il s'ensuivit une vague très dure de censure visant à bâillonner la liberté de presse, mais malgré ces tentatives elle garda une certaine liberté, s'attaquant même aux cas de corruption et d'incompétence sans toutefois aller jusqu'à s'attaquer aux fondements du régime. Pour les militaristes, ces critiques représentaient un moyen d'accroître la productivité et l'efficacité, et c'est pourquoi il ne s'y opposèrent pas (Shillony 1981: 99-100)

La propagande au début du conflit reposait sur un ensemble de doctrine visant à justifier l'expansion, mais au bout du compte ce furent les impératifs militaires du moment qui lui donnèrent son agenda véritable (Beasley 1991: 204-205):

For political reasons, this must be a partnership in which Japan led, resting on an ethic in Japanese form: on Japan's 'national polity' (kokutai),

manifested in Japan's imperial way (kôkô). That is to say, the Confucian concept of what is just must be combined with a Japanese idea of how to achieve it (implying that Japan was to take over China's historical role in Asia, as well as that of the West).

Un système de répression, complexe et efficace, se développa autour de l'idéologie et de l'organisation (administrative et technique). Il était constitué de la **Tokko** (*tokubetsu koto keisatsu* ou Police d'État), de la **Kempeitai** (Régiment pour la protection de la Constitution) et leurs auxiliaires, la **pègre japonaise** (*yakuza*).

La police d'État était le pendant civil du Kempeitai, qui était cependant plus qu'une simple police militaire, et s'attaquait aux opposants du système impérial et de la politique d'expansion. Elle avait des bureaux dans l'archipel et à l'étranger (Shanghai, Londres et Berlin). Ces contacts lui permirent de servir également de service secret ayant à sa charge les mouchards des *Tonari-gumi* et devant rechercher (et poursuivre) ceux qui écoutaient les programmes radiophoniques étrangers. Des milliers de gens furent arrêtés, mais elle représentait une institution dissuasive plutôt que véritablement répressive.

La réputation de la Kempeitai, qui servait de police militaire et de sécurité d'État, était toute autre. Sa brutalité, au Japon comme à l'étranger, frappait davantage la majorité des masses d'une terreur indicible qui prémunissait l'État contre les rebellions (Buruma 2003: 120-121). Ce corps d'élite, comparable aux SS nazis, était officiellement autonome et n'était responsable que devant le Tennô. Il lui arrivait de servir de gardes du corps dans les cérémonies officielles, y jouant un rôle purement protocolaire. Cette sinistre réputation lui vient en fait de son rôle dans la contre-propagande, l'administration des camps de l'unité 731 (en Mandchourie où on testait des armes chimiques et bactériologiques sur des prisonniers) et de bordels militaires où on forçait des femmes (*jugun ianfu*) à se prostituer. De plus, elle servait d'arme de représailles contre des mouvements de résistance (notamment lors du massacre de Sah Ching en Malaysia). Elle était le bras vengeur de l'Armée (Edgerton 1997: 308).

Le rôle des yakuza, aidé en cela par la tradition de collusion avec l'État

qui originait des Tokugawas (*hatamoto-yakko*), était plus secret. Ils s'occupaient d'exploiter les marchés étrangers et (indirectement) d'affaiblir les populations locales par le développement de diverses «affaires»: trafic de l'opium, gestion d'établissement criminels (drogues, alcool, jeu, prostitution, etc.). De plus, grâce à leur soutien au service japonais d'espionnage, ils permirent de réduire significativement les capacités locales (Shanghai, Mandchourie, Corée, etc.) de résister et c'est pourquoi plusieurs délaissèrent ces endroits pour se joindre à la guérilla communiste de Mao Tsé-toung ainsi qu'aux troupes nationalistes du Kuo-mintang (Dubro 2003: 29-30). On vit également apparaître une tendance où les forces japonaises commettaient les pires atrocités contre la population civile, alors qu'elles avaient été jadis (surtout de 1880 à 1922) un exemple de discipline et de galanterie militaire (Dower 1986: 61). Ces excès de barbarie sont attribuables à une combinaison de facteurs: de nombreuses années de frustrations sociopolitiques, d'endoctrinement haineux et de brutalité institutionnalisée.

Mais toutes ces institutions ne pouvaient pas forcer un peuple entier au silence. Si le gouvernement rencontra si peu de résistance physique, c'est que la pression du groupe sur l'opinion d'un homme ainsi que les nombreux conformismes émanant de la société poussent la plupart des individus à adhérer aux valeurs et attitudes de leur pairs (Domenach 1965: 64-65). Or il existait un concept japonais d'harmonie (*wa*) dont se servirent habilement les propagandistes afin de renforcer un surmoi national appelant à l'unité. Ce concept se retrouvait partout, surtout dans les manuels scolaires, qui liaient chacun à l'ensemble. De plus, la bureaucratie civile l'officialisa en août 1941 sous la forme d'un manifeste intitulé La voie des sujets (*shinmin no michi*) qui donnait à tous une idée claire de ce qu'ils étaient, de leur origine et de ce qu'ils devaient faire et penser. Il incluait une interprétation nationaliste de la modernité qui cadrait avec un sentiment général de frustration face à leur relation avec le système-monde (Dower 1986: 24). Dans le même ordre d'idée, le Général Tsuji écrivit Kore dake yomeba ware wa kateru (Lisez-ceci et la guerre est gagnée), qui traitait des principes de survie dans la jungle et

des raisons pour lesquelles les troupes combattaient (Dower 1986: 23). Tous (civils et militaires) furent donc endoctrinés afin d'amalgamer l'individu et le groupe, au point que la sphère publique devint saturée de matériels facilitant une militarisation de la dimension socioculturelle (Yano 2002: 37-38-39).

Cependant, la désastreuse bataille de Midway (juin 1942) enleva l'initiative aux forces impériales. Cela signifie que toute leur stratégie qui reposait sur la capacité à livrer une guerre courte aux États-Unis fut compromise. Cette réalisation entraîna une intensification de la propagande à l'intérieur de l'Empire (censure, contrôle sociopolitique et manipulation socioculturelle) et celle visant les ennemis à l'extérieur (surtout Américains). Le premier objectif révéla très vite certaines faiblesses matérielles et spirituelles auxquelles ils devaient s'attaquer: des rébellions de certains groupes de travailleurs défavorisés (Burakumin et Coréens), de nombreux cas de flânerie et de négligence au sein du monde industriel nippon (atteignant même 60% dans certaines usines / Gordon 1985: 319), leur propre sentiment de confiance en leur supériorité morale ainsi que l'apologie de la soi-disant vertu de l'esprit japonais qui abusèrent leur perception factuelle de leurs ennemis (Reischauer 1973: 244). L'État eut beau tenter d'appuyer l'effort de guerre (création généralisée d'associations patriotiques telles que celle desservant les industries: la *Sampo*) et de favoriser l'autonomie de la Sphère d'influence japonaise, les contradictions systémiques, les conflits et un habitus perturbé par le rythme du changement social les obligèrent à compenser leur réel état d'infériorité industrielle par une propagande axée (entre autres) sur un mythe de supériorité nationale.

Le deuxième objectif, quant à lui, n'eut aucun effet si ce n'est d'accroître le degré d'intolérance déployée par la propagande américaine envers leur adversaires asiatiques (Dower 1986: 11). La guerre qu'ils se livrèrent devint non seulement totale (industrielle), mais aussi raciale, ce qui explique la résurgence de vieux mythes et traditions xénophobes chez les deux belligérants: les Japonais puisèrent dans une riche tradition de contes populaires remplis de dieux, de démons et de fantômes et enjoigni-



rent conséquemment le peuple à se purifier (notamment par le sacrifice) ; les Américains, ayant eu depuis les années 1930 une presse généralement hostile à l'Empire (Lasker 1938: 15), n'eurent aucun mal à se mobiliser contre un ennemi méprisé par l'opinion (voir annexe 2-m). Nous reviendrons plus tard sur la question concernant la mesure de l'efficacité de la propagande, car elle est difficile et complexe ainsi que limitée. (Ellul 1962: 293 et 315).

Les faiblesses de nature industrielle et commerciale représentaient un boulet pour la machine de guerre impériale et c'est pourquoi, dès la conquête de territoires où se trouvaient des matières premières indispensables, son exploitation systématique se développa rapidement. La Grande sphère de co-prospérité, laquelle clamait la nécessité d'une renaissance asiatique, constituait le fondement principal de la propagande au début du conflit qui devait être propagée différemment selon la nature de la région (ainsi que des propagandés) visée: l'archipel nippon, l'Empire (Corée, Taiwan, etc.) hors de l'Empire (Union soviétique) et contre les Alliés (Américains, Britanniques, etc.). Malgré la brutalité dont elles firent preuves (surtout face à la résistance et à partir des revers militaires / Chang 1997: 217), les forces impériales se comportèrent plus intelligemment envers les peuples conquis que les Nazis en ce qu'elles maintinrent au moins la façade de «libérateurs des peuples asiatiques» (voir annexe 2-k). Cependant les contradictions de l'occupation japonaise qui, tout en prônant une doctrine panasiatique et «bienveillante», brutalisaient avec arrogance et cupidité les peuples soumis, les persuadèrent du véritable caractère des régimes et résistèrent. Ellul parle de la propagande culturelle de Rome, qui poussait les populations à reconnaître (à son apogée) sa supériorité et à évoquer le désir d'en faire partie, et prouve ainsi qu'en différant et redirigeant la haine des populations conquises, un État peut précéder et même compléter la conquête par une projection de sa puissance (1967: 17-18). Or, malgré l'adhésion euphorique de certains patriotes locaux dès décembre 1941, le Japon ne sut jamais accomplir le saut d'un système répressif (axé sur la censure et la violence), vers un tel type de propagande. Cela aurait pu lui garantir la stabilité et par là même les

moyens d'accroître sa production de guerre, afin de forcer les États-Unis à négocier la paix, mais de nombreux problèmes empêchèrent l'application de la propagande officielle telle que dictée par Tokyo: son caractère improvisé, incohérent et décentralisé ; l'attitude messianique de supériorité développée par la religion et les stéréotypes pseudo-scientifiques (Dower 1986: 10) et la propension à la brutalité dans l'institution militaire ainsi que la forte nature hiérarchique et exclusive de la société japonaise (Chang 1997: 217). Mais surtout, cette propagande dépendait trop d'impératifs économiques et ne pouvait compter sur une connaissance adéquate du monde extérieur.

Cette combinaison de cupidité et d'ignorance était encore aggravée par le manque de coordination, causé par l'autorité ultime que détenait le pouvoir militaire en charge d'un territoire occupé. L'Armée, davantage préoccupée de ses besoins immédiats en matériels, interprétait souvent la propagande officielle, atténuant ainsi son efficacité. La perception stratégique qu'avaient les militaristes de la Corée et la Mandchourie en est un exemple. Les considérant exclusivement comme des bastions militaires et politiques, leur existence culturelle pouvait être effacée: imposition des us et coutumes japonaises et la construction de sanctuaires shintoïstes, etc. Peut-on s'étonner alors qu'il y ait eu une forte résistance coréenne ? Mais il semble que cette attitude ait été particulièrement forte contre les Chinois. Ainsi, leurs faiblesses sociopolitiques et économiques, exposées par l'Occident (et décuplées par une propagande haineuse commençant à la petite école / Edgerton 1997: 306), inspirèrent chez beaucoup de militaires nippons un sentiment de mépris et de haine: les percevant comme des sous-hommes dont l'élimination ne possédait pas de poids moral (Chang 1997: 218).

La propagande militariste était générale, faisant peu de cas des spécificités locales, et fortement modelée par les besoins des forces d'occupation. Cette disparité et ce manque de centralisation provenait de la nature même du régime qui, même à l'époque de son expansion maximale, restait condamné à la division. Cependant les variantes régionales, tout comme les leaders à Tokyo, s'affublaient de la même dénomination mes-

sianique et utilisaient la peur et le ressentiment des autochtones envers les occidentaux (voir annexe 2-j). Storry explique justement que cet impérialisme (et sa propagande) eurent des conséquences imprévues et durables (1960: 220):

...Japanese victories, by destroying the *mystique* of White supremacy, and Japanese policies, by according to the occupied territories at least the outward forms of independance, greatly hastened the birth after the war of the new nations in south and south-east Asia.

Puis, surmontant la période de chaos causée par la «Blitzkrieg japonaise», les Américains contre-attaquèrent. Le raid Doolittle (18 avril 1942), dès le départ une action de représailles, consista à lancer un groupe restreint de bombardiers du porte-avions américain U.S.S. Hornet, afin de frapper Tokyo. Sa valeur militaire était en soi insignifiante, mais l'opération visait surtout à porter un double impact psychologique: politique, en rehaussant le moral de l'opinion américaine et des forces armées (après Pearl Harbor) et propagandiste, en démontrant aux Japonais leur vulnérabilité aux attaques aériennes, contredisant ainsi la propagande militariste. L'héroïque attaque aurait pu être un échec, mais elle ébranla sérieusement le pouvoir nippon qui réagit en approuvant l'attaque contre Midway ce qui, ajouté à l'excellence du service de décryptage « Magic », mena à une victoire déterminante (Keegan 2005: 271) ainsi qu'à une action de contre-propagande extrêmement efficace. Ce raid donna un immense support psychologique aux Alliés et consterna les leaders japonais qui les accusèrent d'avoir causé la mort de plus de 50 civils dont des patients en convalescence ainsi que des enfants jouant à l'école, mitraillés du haut des airs (Dower 1986: 49).

La condamnation de cet «acte barbare et inhumain» entraîna l'intensification de la censure et de la répression ainsi que le développement de la propagande. Quoique le ton se durcit considérablement, le degré d'attaques racistes contre les Américains n'augmenta véritablement qu'à partir de la dernière phase de la guerre (1944-1945), alors que la situation devenait critique. Les propagandistes américains usèrent en

fait plus promptement d'un symbolisme et d'un discours raciste envers leur adversaires qui préférèrent d'abord projeter une image surhumaine d'eux-mêmes (quoique les Chinois furent notamment la cible de telles attaques / Dower 1986: 42).

**Analyse socioculturelle: *Umi yukaba* et «le paradoxe»**

L'intensification de la censure (dès janvier 1942) et les six premiers mois du conflit ne changent pas directement les conventions musicales des années précédentes, mais plutôt indirectement en influençant leur perception. En effet, le patriotisme euphorique d'alors assura les propagandistes, en ayant peu de cas de résistance, de pouvoir imposer aux propagandés un rejet de toute musique jugée décadente (jazz) et «égoïste» (dont le thème et les paroles projettent une vision individualiste de leurs déboires). Outre ces caractéristiques, certaines chansons dont **Umi yukaba** (voir annexe 1-f et annexe [audio], extrait 3.16) qui fut à partir de 1938 entonnée presque partout (cérémonies officielles et funéraires, à la radio, au cinéma, etc.) profitèrent des progrès accomplis par l'État, dans ses efforts de systématisation des grandes branches de la propagande de l'époque (radio, cinéma, presse et littérature).

On la retrouve aujourd'hui dans des documentaires télévisés (World at War), des films (Midway) et à l'époque dans des newsreels, ce qui explique pourquoi nous possédons de nombreux détails quant à l'aspect non-verbal de son analyse. Notons d'abord le rythme solennel et militaire, tout à fait approprié pour une œuvre utilisée lors de cérémonies militaires, notamment l'envoi de soldats aux fronts. On y ressent une impulsion portant vers le sacrifice (intensification du tempo), particulièrement à la quatrième ligne (*kaherimi wa seji* / Nous ne regretterons jamais). Enfin, portons notre attention sur la division du chant choral en trois récitatifs: le premier constitué de voix d'hommes, le second de voix de femmes et la troisième chanté par les deux sexes. Cet agencement musical reflète clairement l'effort systématique de la propagande militariste afin d'unir la nation au service de l'Empereur.

En annexe, on est rapidement frappé par trois éléments verbaux, l'utilisation du syllabaire hiragana pour écrire entre autres *Umi yukaba* (De par les flots), *kaherimi wa seji* (Nous ne regretterons jamais) pour lesquels il existe pourtant des caractères chinois (kanji) d'usage courant. Cet usage s'explique par un désir étatique de rendre ce chant, essentiel pour le régime, accessible à tous les niveaux de la société, y compris les enfants. Puis, nous retrouvons à la fin des lignes 1 et 2 la particule *ne*. Les particules de fin de phrase sont communément utilisées dans la langue parlée (en même temps que le ton de la voix), afin de communiquer des nuances émotionnelles. Dans ce cas précis, la particule peut communiquer un sentiment d'admiration ou indiquer son accord avec l'interlocuteur, ce qui cadre bien avec le rôle de cette chanson. Enfin, l'emploi du vocable *Ôkimi no* (de notre Souverain) en début de troisième ligne démontre une vénération pour le Tennō. L'État japonais employa plusieurs de ces termes honorifiques ainsi que des néologismes (*shinpei*, soldats divins ; *kôgun*, les forces armées de sa majesté), afin d'instituer un nouveau respect pour le Mikado et les forces armées pour lesquelles les cérémonies au sanctuaire shintoïste de Yasukuni accrurent encore le prestige (Ohnuki-Tierney 2002: 82).

Sa représentation scénique, devant plonger l'auditeur dans un état optimal de réception, s'apparente à la caricature incitant la purification (voir annexe 2-h). Cette image est intéressante puisqu'à sa droite on peut lire l'exhortation paternaliste suivante « Débarrassez-vous de vos pellicules encroûtant votre tête » et une représentation symbolique de pellicules auxquelles sont liées un certain nombre de « vices occidentaux » : (de haut en bas) *zaitoku*, extravagance ; *rikoshin*, culte de l'argent ; *kyô-rakushô*, matérialisme ; *jiyûshugi*, libéralisme ; *hairokuteki*, hédonisme ; *feikinshugi*, égoïsme ; *kôjinshugi*, individualisme et enfin *beieishisô*, idées anglo-saxonnes.

La « scène » sur laquelle fut joué cet hymne au sacrifice ultime fut multiforme, mais il ne fait nul doute que l'Armée et l'État l'utilisèrent plus que quiconque. Par exemple, le Général Tsuji en fit mention à plusieurs reprises dans son manuel à l'intention des troupes impériales et il suivit la lecture du rescrit impérial sur la déclaration de guerre, prononcé par

Tojo le 8 décembre 1941.

Ces quelques vers, tirés du joyau littéraire le Manyôshû (anthologie des dix mille feuilles), représentent le fondement de la propagande militariste: réprimer toute rébellion par une censure serrée et s'assurer d'avoir les coudées franches pour mener à terme ses plans, jugés vitaux pour la survie de l'Empire (Dower 1986: 25). Son prestige, lié à la guerre victorieuse contre la Russie tsariste et à sa qualité littéraire, fut transformé en mode de transmission d'un mythe de sacrifice. En donnant sa vie, on assurait la continuité du rêve de paix du Tennô et l'expansion du kokutai. Ces vers, attachés à cette mission, devinrent le héraut de la Marine impériale et touchaient ainsi une corde sensible du patriotisme japonais qui avait été formé dans une mentalité d'obéissance à l'autorité ainsi que dans un esprit de résistance tenace face à l'adversaire.

En novembre 1940, 50 000 sujets se rassemblèrent en face du palais impérial pour y célébrer le 2 600ième anniversaire de la fondation de l'empire (660 avant J.C.) par Jimmu. Ce rassemblement déployant de nombreux rites et symboles fit partie des campagnes visant à renforcer l'esprit communautaire grâce à l'amalgame des sujets et des esprits des Japonais déjà morts à l'Empereur. C'est par de telles manifestations de dévotion qu'une unanimité put se constituer (Domenach 1965: 69). Cela permit de transcender l'individualisme et le cosmopolitisme. Ces «problèmes» mobilisèrent souvent les intellectuels qui rejetaient une attitude passive face à une histoire occidentale teintée d'hégémonie et dont les États-Unis étaient perçus comme le fer de lance. La protection de leur culture était ainsi à l'origine de débats houleux (Harootunian 2000: 36 et 46). Ce chant est lié au paradoxe de la modernité de par le rôle didactique du Tennô. En effet, faisant figure d'autorité dans une période jugée chaotique, il devint un père intériorisé (Marsal 1958: 46), et optimisa la symbiose du peuple japonais, mais en même temps instaura dans l'esprit de nombreux stratèges militaristes une vision du monde allant à l'encontre des réalités imposées par une guerre totale.

#### (4.3.) Effondrement et résistance (1943-1945)

La propagande japonaise, malgré ses nombreuses faiblesses (notamment la dissimulation de la vérité), fut néanmoins capable de garder l'initiative jusqu'à la mi-juin 1943. L'édification d'un vaste bouclier défensif (et rempart autarcique) autour de l'archipel entre 1937 et 1942 y était pour quelque chose, mais l'inégalité des forces en présence mena (entre 1943 et 1945) d'abord à un effondrement économique, puis ensuite à un effondrement militaire. Autrement dit, Midway (juin 1942) fut décisif militairement, mais la propagande nipponne garda l'initiative jusqu'en juin 1943, période à laquelle il devenait clair que les Américains gagnaient progressivement la guerre à tous les niveaux (matériel, militaire et conséquemment du point de vue de la propagande). Le pouvoir se résigna donc (entre mai 1943 et août 1945) à accepter la précarité, causée par les défaites militaires et l'insuffisance commerciale et industrielle, et à apporter des changements politiques qui devaient affecter la propagande officielle. Les funérailles nationales de l'amiral Yamamoto le 5 juin 1943 emmena un changement majeur dans la pratique propagandiste, puisqu'on avouait pour la première fois un revers. Bien sûr, on l'annonçait en vantant l'héroïsme dont il avait fait preuve «au combat», mais cette catastrophe révélait clairement l'étendue de l'effondrement économique et du désarroi militaire.

Cette volonté politique de créer une véritable propagande totalitaire a dû cependant surmonter plusieurs obstacles (Taylor 1995: 240): la désaffection d'une partie des masses envers les militaires (qu'avaient atténués les efforts de conciliation de Konoe et le patriotisme causé par les victoires initiales) ; une rivalité entre les services militaires ; un recours au mensonge et un manque de spécialistes sur les cultures occidentales. Autrement dit, cette propagande totale (ou l'utilisation compréhensive de tous les moyens de communication offerts par les mass media) fut grandement efficace au niveau intérieur en ce qu'elle avait maîtrisé de nombreuses techniques et avait cerné un individu formé par une pré-propagande (éducation) zélée (Ellul 1965: 21-22). Mais au niveau extérieur le résultat fut mitigé. Cette propagande fut particulière,

car la tentative de créer un État totalitaire ne réussit pas à éliminer un certain degré de pluralisme qui se manifestait notamment par la «coopération incontrôlée» du monde industriel (Sanpô/ Gordon 1990: 330).

Malgré l'emploi de techniques classiques (simplification exagérée, gagner son auditoire en adoptant son niveau de langage et ses manières, imprécision intentionnelle et mots vertueux), la place de l'Empereur dans ce système, qui devait constituer un point de ralliement idéologique (figure d'autorité, cadre moral, symbole de majesté de tradition et de communauté) se trouva plutôt à nuire à la mise en place d'un régime totalitaire cohérent en demeurant un sujet de discorde parmi les différentes branches du pouvoir. Quoi qu'il en soit, l'offensive américaine (initiée par MacArthur à partir du sud-ouest et par Nimitz à travers le Pacifique central) et la déclaration conjointe des Alliés en janvier 1943 qui demandait une reddition complète instaurèrent chez les dirigeants japonais une volonté désespérée d'en arriver à un «totalitarisme consensuel». Dans un sens, ils réussirent puisqu'ils surent maintenir une pression militaire, économique et industrielle. Or, l'orthopraxie demeure (contrairement à l'orthodoxie) l'attribut de la propagande moderne (Ellul 1965: 361). Ce fut l'incapacité de centraliser davantage ainsi que les contingences propres à une guerre inégale qui l'empêchèrent.

D'un autre côté, la propagande semblait n'avoir d'intérêts pour les militaristes que comme auxiliaire à la production industrielle: la censure faisant taire les mécontents et la propagande leur donnant l'information et les idées pour qu'ils puissent accepter leur sort. L'intégration politique qui, par la création d'une idéologie nationale, permettait l'homogénéisation de la population, la mobilisation des travailleurs (et la création d'une classe de citoyens de seconde classe) avait été accomplie depuis plusieurs décennies. Mais l'intégration technologique qui, par la subordination des mœurs traditionnels aux impératifs techniques, permet l'hyper-efficacité n'avait pas été complétée à cette époque dû à une réticence culturelle à abolir un système de classe pour le remplacer par un système totalitaire. Toutefois, une intégration sociale (ou militarisa-



tion), facilitée par certaines mesures telles les principes pour guider l'opinion publique (Mitchell 1983: 318-319), permirent le développement d'une production socioculturelle qu'utilisa la propagande officielle grâce notamment à l'effet de contagion et l'appel à l'autorité.

Ce processus de militarisation pénétrait tous les niveaux de la société, particulièrement les médias qui utilisaient sans cesse le slogan *Ichiku isshin* (Une âme pour cent millions hommes) que le Premier Ministre Konoe avait utilisé pour la première fois en 1940. Mais la guerre d'usure dans le Pacifique et sa litanie de défaites (évacuation de Guadalcanal en février 1943, puis l'offensive américaine dans le Pacifique, etc.) contre-carrait la promotion chez le peuple d'une unité organique ; loi de protection de soi oblige (Ohnuki-Tierney 2002: 125).

Les difficultés croissantes des forces impériales poussèrent la tenue en 1943 de deux conférences impériales (en fait des campagnes de propagande): celle de mai, qui promettait de nouveaux traités d'alliances (Chine, Thaïlande) et d'indépendance (Birmanie, Philippines) et enfin une plus grande participation dans les affaires politiques pour les peuples de la Malaysia, Sumatra, Java et Bornéo en échange de leur aide économique et stratégique afin de défendre la Sphère de co-prospérité ; et celle de novembre, qui se tint à Tokyo sous les auspices de Tojo et dont le but était d'entériner les mesures prises en mai et de dénoncer l'impérialisme anglo-américain et bien sûr de faire l'apologie du leadership japonais. Elles démontrèrent une certaine sincérité de la part de plusieurs leaders japonais, mais on y notait un manque de réalisme vu le manque de coordination de la propagande entre Tokyo et les fronts. De plus, le prestige disparaissant toujours avec l'insuccès (Lebon 1954: 137), de plus en plus d'habitants de la sphère prirent le maquis.

La radio, qui avait été le plus important médium avant la guerre, conserva ce rôle fondamental. Elle orchestrait et coordonnait toutes les campagnes, mais un effort fut fait pour diversifier la programmation et pour la combiner à d'autres médias, afin de ne pas dégoûter les foules (Domenach 1965: 55). Ainsi, le Mikado devint l'élément symbolique ; l'éducation, le système de propagation idéologique ; la radio, le moyen

technique de diffusion et enfin la Constitution, le fondement juridique de cette propagande. Cette diversité nécessitait cependant une spécialisation qui permettait de capter, puis de maintenir l'attention des foules.

On imposait à la presse une censure qui nuisait grandement à l'objectivité de ses articles et empêchait ce milieu libertaire de traiter l'actualité comme il l'entendait. Beaucoup d'éditeurs en étaient grandement contrariés (Shillony 1981: 10), mais ils ne pouvaient s'attaquer au pouvoir que par un recours aux sous-entendus et aux allusions subtiles. En effet, le régime conserva une ouverture limitée à la critique, car il fut basé sur une bureaucratie plutôt que sur un parti unique ayant à sa tête un dictateur. La presse soutenait donc une éthique empreinte d'autocensure et de résistance indirecte (Shillony 1981: 101).

À partir de mai 1944, les privations de tout genre (nourriture, rationnement du riz, manque de combustible, etc.), le stress causé par l'appareil de répression (Tôkkô, Kempeitai, etc.) ainsi que les bombardements alliés commencèrent à faire croître au sein de la population un sentiment de fatigue face à la propagande. Une nouvelle stratégie fut donc adoptée, comprenant plus de divertissement (programmation culturelle sur l'histoire de l'art, du zen, etc.) et moins d'exhortation au sacrifice. Ce changement fut si populaire que cette nouvelle programmation fut maintenue plusieurs mois après la fin de la guerre. Cet allègement de la propagande, tentant de hausser le moral de la population civile, arrivait à un moment critique, puisque le mois suivant (15 juin) l'île de Saipan, point-clef de son dispositif de défense, tomba. Les difficultés militaires furent causées en partie par une idéologie inadéquate. Elle se basait sur une pensée et des perceptions issues d'une stratégie de l'engagement décisif qui privilégiait une bataille décisive. Cette stratégie, qui avait mené l'Empire aux triomphes de Moukden et de Tsushima, induisit les stratèges nippons à croire en leur chances de vaincre l'Amérique dans le cadre d'une guerre totale. Ce manque de réalisme, qui minimisait l'importance des forces industrielles et exagérait la valeur du facteur humain les empêcha de voir au-delà de cette grande bataille et d'appréhender l'état réel du monde. Il s'agit en fait d'une manifestation active d'antimodernisme qui influen-

çait également la sphère politique. Elle influença également la propagande qui fut atténuée par une approche tactique (court terme) privilégiée par les bureaucrates responsables, au détriment d'une conception stratégique (long terme).

Certaines campagnes américaines de propagande eurent un impact indéniable ; particulièrement celle décrivant la manipulation du rôle de l'Empereur par les militaristes (Gilmore 1998: 6). L'usage de techniques, telles que le quidam (syntonisation du soi à son auditoire par l'adoption de son niveau de langage et de ses manières), afin de gagner sa confiance), la redéfinition et l'appel à l'autorité, propagea chez certains civils et militaires nippons, voués à la personne de l'Empereur plutôt qu'aux institutions militaristes, une secrète réceptivité à certains arguments ennemis appelant à la fin des hostilités.

Mais le doute de certains (quant aux chances de victoires) émanait surtout d'une réalité quotidienne extrêmement difficile (Gordon 1985: 275) qu'avaient contribué à créer la chute de points de défense de l'archipel, la destruction systématique des grandes villes par l'aviation américaine et enfin la priorité donnée par l'Armée et la Marine à la production industrielle (pétrole réservé aux forces armées).

Le pouvoir manipula cette situation objective de désespoir afin de faire renaître un besoin de propagande chez la population que les horreurs de la guerre abasourdissaient (Ellul 1962: 159). Ainsi, cette situation ne pouvant pas être évitée, une campagne de peur et de haine (Dower 1986: 246-247) fut entamée par l'État qui voulait, par la formation d'un nouvel idéalisme (mourir pour la patrie) et d'une rationalisation (hypocrisie des puissances occidentales concernant le colonialisme) décourager les Alliés à une poursuite d'une guerre meurtrière.

Alors que l'Allemagne fit grandement reposer sa propagande sur la quête de l'arme nouvelle, les militaristes transmutèrent la propagande du surhomme dans laquelle baignaient ses soldats depuis Meiji en une utilisation d'escadres d'avions-suicides tokkôtai (kamikaze) s'inspirant du bushido. Émanant d'incapacités industrielles (Bergamini 1971: 1068), d'un désir de sacrifier ses soldats aux divinités afin de cristalliser psychologiquement la détermination des masses (Bouthoul [1973: 10]

parle plutôt de purifier) et d'une stratégie militaire consistant à gagner du temps (Lewis 1999: 398), cette nouvelle «arme psychologique» reposait sur un symbolisme et des cérémonies encourageant le suicide de ces jeunes aviateurs. Cette idéologie du sacrifice devait d'ailleurs être réutilisée après la guerre par la nouvelle propagande développée par les forces d'occupation pour relancer l'économie et former un partenariat stratégique avec l'Occident contre le monde communiste (Dower 2000: 423).

### **Analyse socioculturelle: Hagiwara et la résistance japonaise**

L'aliénation, décuplée par une modernisation rapide, joua un grand rôle dans le processus de militarisation, puis de formation d'une propagande légaliste. Ellul parle du sentiment d'aliénation comme d'une perception de ne plus s'appartenir et d'être soumis à quelque chose ou quelqu'un. La propagande, que méprisaient de nombreux artistes, fait disparaître souvent l'esprit critique et le jugement personnel (1962: 191). La faiblesse de cette propagande (Reischauer 1973: 235) fut particulièrement ressentie dans ses relations avec les industries socioculturelles (caricaturistes, musiciens, acteurs, peintres, etc.). La résistance ne fut pas religieuse (telle celle de Gandhi), mais plutôt de type passive, intériorisée et pragmatique, laquelle se manifestait par la fausse complaisance, la dissimulation, l'ignorance feinte, le dénigrement et la renonciation. L'État, n'ayant que des moyens limités de coercition face à cette volonté de ne pas s'impliquer à plein, eut trois options: changer ses attentes, augmenter sa répression ou abandonner la partie. Quoiqu'elle devait user curieusement des trois (à des degrés divers), la nature militaire du régime ne put que s'aliéner davantage une partie de la population, au départ indépendante et critique de l'autorité étatique.

Quoique de nombreux artistes partageaient avec certains militaires des sentiments d'anxiété face à la dislocation sociale (Lippit 2002: 3) et de manque de reconnaissance culturelle à l'étranger (Wolfe 1990: 22), l'autoritarisme du régime brimait leur besoin d'une certaine liberté afin d'exercer leur art sans stress excessif (Stora 1991: 22). Certains artis-

tes durent collaborer à la production xénophobe et raciste de cette propagande (Donahue 1998: 84-85), mais d'autres (tel Hagiwara) furent «protégés» par leur statut national et également par la qualité réaliste, esthétique et transcendantale de leur œuvre, qui ne pouvait souffrir aucun compromis avec la propagande d'État (Ueda 1983: 139).

On compare souvent la propagande à la poésie et même à la magie. La poésie, constituée de symboles, de couleurs et de rythmes fait appel à l'émotion puissante qui, souvent, pousse le poète aux extravagances les plus folles. La propagande utilise ces mêmes moyens, mais s'en distingue foncièrement par son côté fortement social, autoritaire et positif. En effet, les poètes perçoivent souvent le monde d'une manière exclusivement subjective. Ainsi, sous l'angle social, il s'agit d'un rejet de socialisation externe par une hypertrophie de l'ego et de tendances asociales. La poésie est nécessaire à toute société équilibrée, mais il est plus provocant encore de considérer le mal de vivre du poète Hagiwara Sakûtaro (1886-1942) comme une forme particulière de résistance sociale ou, encore plus témérairement, d'y trouver un rejet de la propagande étatique qui tentait d'intégrer l'ensemble de la population au sein d'une politique nationale. Le pessimisme émanant du poème (voir annexe 1-g) révélera un type de résistance du monde littéraire japonais face à l'endoctrinement de l'État.

Tout comme l'ensemble des Japonais de l'époque, les écrivains souffraient des nombreuses contradictions sociales, mais alors que l'État réagissait par l'escalade de la répression, beaucoup d'entre eux commençaient à trouver refuge dans une attitude de résistance intérieure. Ainsi, leur contestation ne fut pas aussi visible qu'en Occident. Walter Benjamin, dans son monumental Paris, Capitale du XIXe siècle nous fait part de cette difficulté à s'intégrer au monde moderne (2001: 497):

Le génie de Beaudelaire, qui trouve sa nourriture dans la mélancolie, est un génie allégorique. Pour la première fois chez Beaudelaire, Paris devient l'objet de poésie lyrique. Cette poésie locale est à l'encontre de toute poésie de terroir. Le regard que le génie allégorique plonge dans la ville trahit bien plutôt le sentiment d'une propre aliénation.

Le concept d'aliénation, essentiel à la compréhension de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, s'attache également à Hagiwara. Surnommé le père de la poésie japonaise moderne, il fut l'instigateur d'un nouveau genre de poésie extrêmement torturée, très différente des formes antérieures. Son unique style de versification révèle ses doutes concernant la vie, ses peurs et sa colère par l'emploi d'images sombres et de mots non ambigus. La source d'aliénation du poète est multiple. D'abord, son enfance malsaine, ponctuée des brimades d'une mère despote et protectrice à l'extrême ainsi qu'un profond sentiment de dégoût envers le milieu rural (d'où originait sa famille aisée), amplifièrent sa sensibilité. Son enfance contribua à développer chez lui une nature maniaco-dépressive et tout comme James Joyce, T.S. Eliot, Igor Stravinsky et Pablo Picasso, il vécut à plein le rejet de la modernité et en vint à rejeter la «tyrannie du passé sur l'art» et décida conséquemment d'écrire en vers libres, rejetant les traditions pleines de conventions du *waka* et du *tanka*. Mais contrairement aux modernistes occidentaux qui criaient leur haine du système social de leur époque, il se concentre sur sa propre souffrance. Il la sanctifie, un peu comme Baudelaire et l'Américain Edgar Allan Poe le firent avant lui.

Hagiwara fut un pionnier d'un mode d'expression poétique d'essence psychologique, dont le but n'était pas de respecter un modèle stylistique ou des thèmes symboliques évidents. Ses vers, quoique puisant dans l'amour japonais pour la nature, étaient également extrêmement anti-conformistes. Ce parcours, à l'encontre de la voie tracée par la tradition, fait de lui le chef de file d'un mouvement littéraire cherchant à résister au chaos spirituel. Une volonté de reconstruction émotionnelle constituait le lien conceptuel autour duquel il se structurait et devait permettre de jouir de la liberté apportée par l'essor socio-économique du pays. Malheureusement, la contestation au sein de la jeunesse des villes (*mobo* [jeune homme] et *moga* [jeune fille]), accusée de nihilisme (Harootunian 2000: 56), et une incapacité du théâtre gauchiste à toucher les masses (Tschudin 1989: 245) atténuèrent ce processus de libéralisation.

L'intériorité psychologique qui caractérisa la littérature des années 20

et du début des années 30 persista, mais une recrudescence de la censure obligera les créateurs à camoufler cet espace intérieur derrière une banalisation des thèmes (Minichiello 1998: 74) et ce, même après 1943. Seul des écrivains reconnus, tel Hagiwara, purent se permettre de conserver une certaine témérité d'inspiration (Mitchell 1983: 287). Mais il est vrai que, par son décès en 1942, il ne put connaître la pire période de cette propagande. En fait, c'est la complexité de son symbolisme qui assura la sauvegarde de son «intériorisation personnelle du kokutai», rejetant la «lumière impériale». La censure officielle de la presse s'affaira jusqu'à la toute fin, mais le caractère foncièrement personnel et obscur de cette poésie torturée ne semblait pas représenter une menace directe pour l'État (Lavelle 1990: 77-78).

Le chrysanthème pourri, n'étant pas dans sa version originale, (voir annexe 1-g, tiré de Hagiwara 1978: 8), est étudié maintenant d'une manière socio-pragmatique (Malinowski) plutôt que par une approche exclusivement poétique (Jakobson). Dans les trois premières lignes de ce poème, l'auteur décrit amèrement le pays, puis nous fait part de son sentiment d'impuissance nihiliste [...my platinum hand wilts, as I sharpen my fingers, hoping to nip the chrysanthemum...] face à une société qui semble exacerber son sentiment d'aliénation [...the chrysanthemum is ill, the rancid chrysanthemum aches...]. Le poète semble exprimer sa déception face aux projets étatiques depuis la fin de Meiji et décrit sa désillusion face à la société (et l'impuissance du système impérial), causées par la modernité et le militarisme. Par sa représentation du chrysanthème, fleur de la maison impériale et (par extension) de la nation, on s'aperçoit que le poète évoque non seulement sa propre ruine, mais également celle de sa société qu'il décrie avec ardeur comme décrépite. Elle démontre ainsi une profonde contradiction (et aliénation): rejetant l'ultranationalisme, tout en exhibant son credo individualiste (my platinum hand wilts «ma main couleur platine faiblit»). Les vers [... the chrysanthemum lest it be nipped, in a corner of glittering heaven...] semblent également exprimer un malaise face à la déification de l'empereur et à sa manipulation subséquente par les militaristes. En effet, Hagiwara, comme plusieurs artistes et écrivains de

l'époque, se sentait incapable de comprendre le monde dans lequel ils vivait. Se sentant ainsi aliénés et censurés par l'État et les tenants de l'ultranationalisme, il n'est donc pas étonnant que nombre d'entre eux se réfugièrent soit dans un art dénaturé (par l'autocensure de leur art), soit par le refus net de l'exercer. En fait, Hagiwara, comme d'autres écrivains, journalistes, réalisateurs et artistes, était surveillé de près par un régime qui ne semblait pas vouloir les exploiter et les intégrer comme le firent les machines de propagande nazie et soviétique. Beaucoup d'entre eux préférèrent se réfugier tantôt dans la banalité, tantôt dans le double-sens littéraire, tantôt encore dans le silence. En effet, l'oeuvre poétique évolue souvent dans le négatif et l'autodestruction ; alors que la nature même de l'État moderne impose une propagande intégrative axée vers l'avenir, le progrès et l'expansion. La propagande japonaise tente de manipuler l'émotion ; Hagiwara, lui, la chérit.

L'originalité de sa poésie représente donc beaucoup plus qu'un simple rejet des formes traditionnelles et doit, dans une optique d'analyse socio-historique, être perçue comme une véritable résistance contre le conservatisme du régime militariste. Mais sa vision loin d'être un phare d'inspiration, s'avéra plutôt être «une lumière occulte», ne laissant pas de prise à la censure d'État (Hagiwara 1976: 11).

La propagande légaliste, succédant à celle édifée par Meiji, ne reposait pas sur une réforme révolutionnaire de la société, mais plutôt sur une imposition d'un statu quo par l'intimidation et le fait accompli. Ce système se caractérisait par une doctrine passéiste, empreinte d'un nationalisme réfractaire au progrès social et usant d'une décentralisation consensuelle qui se voulait une continuation de pratiques politiques anciennes, autoritaires et antidémocratiques. De nombreux médias furent utilisés, mais une résistance complexe apparut: ouverte (Burakumin, Coréens, etc.), cachée (certains éditeurs, intellectuels et artistes) et intériorisée (chez une partie de la population).



## Conclusion

Le Japon de Meiji portait les marques d'une modernisation tardive et l'accélération récente de l'industrialisation de plusieurs nations, telle que la Chine, démontre l'importance de connaître un processus dont la propagande, sous sa forme autoritaire ou «démocratique», fait inévitablement partie. Certains chercheurs qualifient même les difficultés liées à une telle modernisation de «pathologie de croissance» (Morley 1971):

Growth in any society is likely to be uneven, thus producing new imbalances. This seems to be true even when growth has been a relatively slow, evolutionary process, but imbalances are more likely to become dangerously pronounced when growth has been artificially forced, as in Meiji Japan, by a strong leadership utilizing the experience and patterns of more developed societies. Japan's very success in changing her technology and institutions in the nineteenth century seems to have contributed to dangerous imbalance by the 1920's and 1930's contingences.

Mais la propagande dont la puissance fut décuplée au XIXe siècle par les changements d'ordre technologique, économique et sociopolitique est partie intégrante de notre civilisation industrielle. Elle fut, au Japon, rapidement sous le contrôle exclusif du pouvoir jusqu'en 1945 et amalgama de nouveaux concepts, techniques et idéologies, afin de regagner sa souveraineté politique. Cependant, le chaos politique des années 20 causé par certains groupes, incapables d'accepter la démocratisation suivant l'industrialisation rapide, causa un durcissement du régime. L'habitus patriotique, constitué d'une matrice d'adaptation à un environnement hostile et de relativisation de la grandeur culturelle de la civilisation chinoise, empêcha le peuple japonais d'arriver à l'ethno-convergence en adaptant ses mécanismes d'adaptation culturelle à la nouvelle réalité imposée par l'Occident. Un ensemble de sentiments et d'attitudes d'admiration pour l'extérieur et d'affirmation de sa propre supériorité se développa.

Ces tensions sociales se traduisirent au niveau politique par l'intensification d'une attitude de peur de perte de contrôle que l'établissement (au début du XVIIe siècle) d'un régime autoritaire et très hiérar-

chisé avait amoindrie. Il se développa une idéologie paradoxalement empreinte de supériorité et de xénophobie qui, lors de l'ouverture forcée du pays par des puissances occidentales au XIXe siècle, devait se muer de nouveau en sentiment d'insécurité chez la classe dirigeante.

Une propagande nationale se constitua entre 1885 et 1920 sous le contrôle agressif de l'État, facilitée par une vague patriotique liée aux victoires militaires et diplomatiques. Elle fonda sa stabilité sur l'adaptation des institutions et techniques du régime précédent à la réalité de l'époque. Le développement d'un système d'éducation efficace et inspiré, d'un système de censure ainsi que d'intimidation réussit jusqu'en 1932 à maintenir un groupe restreint d'oligarques au pouvoir. Ce système reposa ainsi sur un appareil décentralisé (Ministère de l'Éducation, de l'Intérieur, de l'Information, etc.), mais autoritaire. Ce système de persuasion reposa davantage sur l'intégration que sur l'agitation, démontrant la peur de perte de contrôle des dirigeants qui basèrent leur propagande et leur censure sur des concepts et techniques non-conformes dans le cadre d'une guerre industrielle totale avec l'Amérique.

L'âge d'Or de cette propagande laissa place après la Première Guerre mondiale à une période d'incertitudes, de chaos et de rébellions sociales. La propagande à l'intérieur de son empire fut ambiguë, puisqu'elle ne put infléchir le cours de la guerre dans le Pacifique (ce qui était son objectif premier) et peut sembler inefficace. Cela masque le niveau de résistance à l'intérieur de toutes les sphères de la société où une vision militariste semblant n'apporter que misère et désespoir fut rejetée. Ce rejet du discours officiel explique partiellement l'adoption rapide de la modernisation de type occidental tout en conservant une touche japonaise. Ensuite, la partie extérieure (hors de l'archipel) fut un échec, car les attitudes japonaises différaient trop du contenu idéologique disséminé par ses efforts de persuasion.

L'élite tenta de créer une modernité utopique, basée sur un progrès matérialiste contrôlé par une idéologie de mythes irrationnels, mais refu-

sa par antimodernisme et refus doctrinal d'utiliser l'arme propagandiste d'une façon «classique». La majorité des Japonais désirait les bienfaits du progrès et pour éviter la répression intériorisèrent certains idéaux du modernisme. Cette machine de propagande souffrit, de sa méconnaissance des techniques modernes de persuasion, de sa décentralisation, d'absence de propagandistes de génie et de diminution des ressources nécessaires à l'effort de guerre et enfin d'une ignorance des caractères psycho-ethnologiques de ses adversaires, elles-mêmes amplifiées par un sentiment de supériorité. Il semble que les manifestations d'insécurité tout au long de son histoire aient été déclenchées par des contingences aussi bien internes qu'externes.

Ce concept de perte de contrôle révèle un processus de modernisation, une résistance à ce processus et une stratégie volontariste par l'État. L'étude d'un tel système de contrôle permet à l'ethnologue-historien de mieux appréhender cette riche culture, de manière différente, c'est-à-dire par l'analyse des formes de résistance que l'on retrouve parfois dans le matériel socioculturel. Il semble cependant que la résistance de l'Empereur fut tout aussi cruciale, car si Hirohito avait joué un rôle plus volontaire dans le déroulement des événements, la propagande japonaise eut indéniablement atteint une efficacité encore plus redoutable. Mais hormis le débat orageux dans les cercles nipponisants à propos du rôle de l'Empereur, cette propagande peut être décrite au bout du compte, comme étant de type messianique, conservatrice et légaliste. Ce travail s'insère donc dans un effort global et comparatif de compréhension du processus de changement visant à empêcher une répétition des déséquilibres du passé.

Shortly before he died in 1987, Primo Levi, a survivor of Auschwitz, warned of the advent of a *new fascism* [...] *walking on tiptoe and calling itself by other names*. This new fascism is a contemporary phenomenon that looks different in many ways from its antecedents. Adolf Hitler's conquest of power surprised the World, but those fixating Neo-fascism and not seeing the danger of globalization may be surprised again.

## Bibliographie

1. Anderson, Benedict. Imagined Communities. Reflections on the Origin and spread of Nationalism. New York, Verso Books, 1991.
2. Beasley, W.G. Japanese Imperialism (1894 -1945 ). Oxford, Clarendon Press, 1991.
3. Beasley, W.G. The Modern History of Japan. New York, Praeger Publishers, 1974.
4. Beckmann, George M. The Making of the Meiji Constitution. The Oligarchs and the Constitutional Development of Japan (1868 -1891). Sacramento, Greenwood Press Publishers, 1957.
5. Befu, Harumi. Japan : an Anthropological Introduction. San Francisco, Chandler Publishing Company, 1971.
6. Behr, Edward. Hiro-Hito. L'empereur ambigu. Paris, Éditions Robert Laffont, 1987.
7. Benjamin, Walter. Paris, Capitale du XIXe siècle. Paris, Éditions Payot, 2001
8. Bergamini, David. Japan's Imperial Conspiracy. New York, Pocket Books, 1971.
9. Berthet, Philippe et Jean-Claude Redonnet. L'audiovisuel au Japon. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N° 2658, 1992.
10. Bernier, Bernard. Capitalisme, société et culture au Japon. Montréal, Les Presses universitaires de l'Université de Montréal, 1988.
11. Berque, Augustin. Le sauvage et l'artifice. Le Japonais devant la nature. Paris, Gallimard, 1986.
12. Bourdieu, Pierre. Acts of Resistance. Against the Tyranny of The Market. Durham, Duke University Press, 2002.
13. Bouthoul, Gaston. La guerre. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°577, 1973.
14. Brown, Delmer M. Nationalism in Japan. an introductory historical analysis. Berkeley, Cambridge University Press, 1955.

15. Burrin, Philippe. Fascisme, nazisme, autoritarisme. Paris, Éditions du Seuil, 1999.
16. Buruma, Ian. Inventing Japan, 1853-1964. New York, Modern Library Publishers, coll. "Modern Library Chronicles" N°11, 2003.
17. Buruma, Ian. The Wages of Guilt. Londres, Vintage Books, 1995.
18. Chang, Iris. The Rape of Nanking. New York, Penguin Books, 1997.
19. Chaumeley, Jean et Denis Huisman. Les relations publiques. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°263, 1962.
20. Chomsky, Noam et Edward S. Herman. Manufacturing Consent. The political Economy of the Mass Media. New York, Pantheon Books, 2002.
21. D'Abzac-Epezy, Claude. La Seconde Guerre mondiale. Paris, Éditions Armand Colin, 1999.
22. Danziger, James N. Understanding The Political World. New York, Longman Publishers, 1996.
23. David, Claude. Hitler et le nazisme. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°624, 1979.
24. Delmas, Claude. La civilisation européenne. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°1872, 1980.
25. De plas, Bernard et Henri Verdier. La publicité. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°557, 1972.
26. De Vos, George et Changsoo Lee. Koreans in Japan. Ethnic Conflicts and accomodation. Berkeley, University of California Press, 1981.
27. Divine, Robert A. The Reluctant Belligerent. american entry into World War II. New York, McGraw-Hill, coll. "America in crisis", 1979.
28. Domenach, Jean-Marie. La propagande politique. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°448, 1965.
29. Donahue, Ray T. Japanese Culture and Communication. Critical Cultural Analysis. Lanbam, University Press of America, 1998.

30. Doob, Leonard W. Propaganda. its psychology and technique. New York, Henry Holt and Company, 1935.
31. Douglas, Roy. The World War ( 1939 - 1945 ). The Cartoonist's Vision. New York, Routledge, 1990.
32. Dower, John W. (édité par). Origins of the Modern Japanese State. New York, Pantheon Books, 1975.
33. Dower, John W. War without Mercy. Race and Power in The Pacific War. New York, Pantheon Books, 1986.
34. Dower, John W. Embracing Defeat. Japan in the Wake of World War II. New York, W. W. Norton & Company, 2000.
35. Dayan, Armand. La publicité. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je? » N°274, 1985.
36. Dubarbier, Georges. La Chine moderne. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°308, 1970.
37. Dubro, Alec et David Kaplan. Yakuza. Japan's criminal underworld. Berkeley, University of California Press, 2003.
38. Ducassé, Pierre. Histoire des techniques. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°126, 1964.
39. Duus, Masayo. Tokyo Rose. Orphan of the Pacific. Tokyo, Kodan - sha publishers, 1979.
40. Edgerton, Robert B. Warriors of the Rising Sun. a history of the Japanese Military. Boulder, Westview Press, 1997.
41. Ellul, Jacques. Propagandes. Paris, Librairie Armand Colin, 1962.
42. Ellul, Jacques. The Technological Society. New York, Vintage Books, 1954.
43. Ellul, Jacques. Histoire de la propagande. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°1271, 1967.
44. Ellul, Jacques. The political illusion. New York, Vintage Books, 1972.

45. Eppstein, Ury. The Beginnings of Western Music in Meiji Era Japan. New York, Edwin Mellen Press, 1994.
46. Escarpit, Robert. Sociologie de la littérature. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°777, 1958.
47. Friedman, Régine. L'image et son juif. Paris, Éditions Payot, 1983.
48. Fourastié, Jean. La productivité. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°557, 1965.
49. Garon, Sheldon. The State and Labor in Modern Japan. Berkeley, University of California Press, 1987.
50. Gazier, Bernard. La crise de 1929. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°2126, 1983.
51. Gellner, Ernest. Nations and Nationalism. Ithaca, Cornell University Press, 1983.
52. Gergen, Kenneth J. et Mary M. Gergen. Social Psychology. New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1981.
53. Gilmore, Allison B. You can't fight tanks with bayonets. psychological warfare against the Japanese Army in the Southwest Pacific. Lincoln, University of Nebraska Press, 1998.
54. Gluck, Carol. Japan's Modern Myths. Princeton, Princeton University Press, 1985.
55. Golomstock, Igor. L'art totalitaire. Paris, Éditions Carré, 1991.
56. Gordon, Andrew. The Evolution of Labor Relations in Japan. Heavy Industry, 1853-1955. Cambridge, "Council on East Asian Studies", Harvard University, 1985.
57. Gordon, Andrew. Labor and Imperial Democracy in Prewar Japan. Berkeley, University of California Press, 1987.
58. Gottlieb, Nanette. Kanji Politics. language Policy and Japanese Script. Londres, Kegan Paul International, 1995.
59. Gourévitch, Jean-Paul. La propagande dans tous ses états. Paris, Flammarion, 1981.

60. Guillermaz, Jacques. La Chine populaire. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°840, 1971.
61. Hagiwara, Sakutarô (traduit par Graeme Wilson). Face at the Bottom of the World. Tokyo, Charles E. Tuttle Company, 1976.
62. Hagiwara, Sakutarô (traduit par Hiroaki Sato ). Howling At The Moon. Tokyo, University of Tokyo Press, 1978.
63. Harootunian, Harry. Toward Restoration. The Growth of Political Consciousness in Tokugawa Japan. Berkeley, University of California Press, 1970.
64. Harootunian, Harry. Overcome by Modernity. History, Culture, and Community in interwar Japan. Princeton, Princeton University Press, 2000.
65. Harootunian, Harry & Masao Miyoshi (édité par). Postmodernism and Japan. Chicago, Duke University Press, 1989.
66. Hendry, Joy (édité par). Interpreting Japanese society. anthropological approaches. New York, Routledge, 1998.
67. Hitler, Adolf. Mein Kampf. New York, Mariner Books, 1999.
68. Ivy, Marilyn. Discourses of the Vanishing. Modernity, Phantasm, Japan. Chicago, The University of Chicago Press, 1995.
69. Jahn, Hubertus F. Patriotic Culture in Russia during World War I. Ithaca, Cornell University Press, 1998.
70. Jansen, Marius B. Japan and China. from War to Peace, 1894-1972. Chicago, Rand McNally Publisher, 1975.
71. Jo, Yung-Hwan. Japanese Geopolitic and the greater East Asia Co-prosperity Sphere. Washington, D.C., The American University Press, 1964.
72. Jones, Andrew F. Yellow Music. Media Culture and Colonial modernity in Chinese Jazz Age. Chicago, Duke University Press, 2001.
73. Jung, C.G. L'homme à la découverte de son âme. Paris, Petite bibliothèque Payot, 1975.



74. Keegan, John. The Second World War. New York, Penguin Books, 2005.
75. Keene, Donald. Japanese Literature. An Introduction for Western Readers. Tokyo, Charles E. Tuttle Company, 1984.
76. Kennedy, Paul. Naissance et déclin des grandes puissances. Paris, Éditions Payot, 1991.
77. Kinzley, William Dean. Industry harmony in modern Japan. The invention of a tradition. London, Routledge, 1991.
78. Kitano, Harry L. Race Relations. Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1974.
79. Komatsu, Keiichiro. Origins of the Pacific War and the importance of Magic. Tokyo, Japan Library, 1999.
80. Lippit, Seiji M. Topographies of Japanese Modernism. New York, Columbia University Press, 2002.
81. Lasker, Bruno & Agnes Roman. Propaganda from China and Japan. a case study in Propaganda analysis. New York, H. Wolff Publishers, 1938.
82. Lasswell, Harold D. Psychopathology and Politics. Chicago, The University of Chicago Press, 1977.
83. Lavelle, Pierre. La pensée politique du Japon contemporain. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°2553, 1990.
84. Lebon, Gustave. Psychologie des foules. Paris, Éditions Retz, 1954.
85. Lebra, T.S. Japanese Patterns of Behavior. Honolulu, The University of Hawaii, 1976.
86. Lewis, Jon E. (édité par). The Mammoth Book of Battles. Londres, Robinson Publishing, 1999.
87. Lumley, Frederick E. The Propaganda Menace. New York, The Century Company, 1933.
88. Macpherson, William. The Psychology of persuasion. Londres, Methuen & Co. Ltd., 1920.

89. Mannoni, Octave. Freud. Paris, Écrivains de toujours, 1963.
90. Marsal, Maurice. L'autorité. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°793, 1958.
91. Marshall, Byron K. Capitalism and Nationalism in Prewar Japan. The ideology of the Business Elite (1868-1941). Stanford, Stanford University Press, 1967.
92. Masson, Philippe. La seconde guerre mondiale. les acteurs. Paris, Références Larousse, 1992.
93. Masson, Philippe. La seconde guerre mondiale. campagnes et batailles. Paris, Références Larousse, 1992.
94. Mayer, S.L. (édité par). The Japanese War Machine. Londres, Chartwell Books, 1976.
95. Michaud, Yves. La violence. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°281, 1986.
96. Millot, Bernard. L'épopée Kamikaze. Paris, Éditions Robert Laffont, 1970.
97. Minichiello, Sharon A. Japan's competing Modernities. Issues in Culture and Democracy 1900-1930. Honolulu, University of Hawai'i Press, 1998.
98. Mitchell, Richard H. The Korean Minority in Japan. Berkeley, California, University of California Press, 1967.
99. Mitchell, Richard H. Thought Control in prewar Japan. Ithaca, New York, Cornell University Press, 1976.
100. Mitchell, Richard H. Censorship in Imperial Japan. Princeton, Princeton University Press, 1983.
101. Moeran, Brian. Language and popular culture in Japan. New York, Manchester University Press, 1989.
102. Moitry, Jean-Hubert. Le droit japonais. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°2421, 1988.

103. Monneyron, Frédéric et Joël Thomas. Mythes et littérature. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°3645, 2002.
104. Morley, James William (édité par). Japan's road to the Pacific War. The final Confrontation. New York, Columbia University Press, 1994.
105. Morley, James William (édité par). Dilemmas of Growth in Prewar Japan. Princeton, Princeton University Press, 1971.
106. Najita, Tetsuo et J. Victor Koschmann (édité par). Conflict in Modern Japanese History. the neglected tradition. Princeton, Princeton University Press, 1982.
107. Nye, Joseph. The Paradox of American Power. Why the World's only Superpower can't go it alone. Oxford, Oxford University Press, 2002.
108. Odajnyk, Volodymyr Walter. Jung and Politics. the Political and Social Ideas of C.J. Jung. New York, Harper & Row Publishers, 1976.
109. O'Donnell, Victoria et Garth S. Jowett. Propaganda and persuasion. New York, Sage Publications, 1986.
110. Ohnuki-Tierney, Emiko. Kamikaze, Cherry Blossoms, and Nationalism. the Militarization of Aesthetics in Japanese History. Chicago, University of Chicago Press, 2002.
111. O'Neill, Richard. Suicide Squads of World War II. New York, Military Heritage Press, 1981.
112. Orr, James J. The Victim as Hero. Ideologies of Peace and National Identity in Postwar-Japan. Honolulu, University of Hawai'i Press, 2001.
113. Peattie, Mark R. Ishiwara Kanji and Japanese Confrontation with the West. Princeton, Princeton University Press, 1975.
114. Perront, Nadine. Shanghai, Opium, jeu, prostitution. Paris, Éditions Philippe Picquier, 1992.

115. Prévost, Guillaume. La seconde guerre mondiale. vie et société. Paris, Références Larousse, 1992.
116. Reboul, Olivier. La rhétorique. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°2133, 1984.
117. Reischauer, Edwin O. Histoire du Japon et des Japonais. Paris, Éditions du Seuil, 1973.
118. Samuels, Richard J. Rich Nation, Stong Army. Ithaca, Cornell University Press, 1994.
119. Sauvy, Alfred. L'opinion publique. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°701, 1956.
120. Schurmann, Franz et Orville Schell. Republican China. New York, Vintage Books, 1967.
121. Scott, James C. Weapons of the weak. Everyday Forms of Peasant Resistance. New Haven, Yale University Press, 2002.
122. Servier, Jean. L'ethnologie. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°2312, 1986.
123. Servier, Jean. Méthode de l'ethnologie. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°2313, 1986.
124. Shillony, Ben-Ami. Politics and Culture in Wartime Japan. Oxford, Clarendon Press, 1981.
125. Sheridan-Allen, William. The Nazi Seizure of Power. New York, New Viewpoints Books, 1973.
126. Short, K.R.M. (édité par). Film & Radio Propaganda in World War II. Knoxville, The University of Tennessee Press, 1983.
127. Smith, Anthony D. National Identity. Las Vegas, University of Nevada Press, 1993.
128. Steinert, Marlis G. Les origines de la seconde guerre mondiale. Paris, Presses universitaires de France, 1974.
129. Stern, Fritz. The Politics of Cultural Despairs. New York, Anchor Books, 1965.

130. Stern, J.P. Hitler. The Führer and the People. Londres, Fontana Press, 1990.
131. Stora, Jean Benjamin. Le stress. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N°2575, 1991.
132. Storry, Richard. A History of Modern Japan. Londres, Penguin Books, 1960.
133. Tamba, Akira. La musique classique du Japon ( du XVe siècle à nos jours. Paris, ( coll. bibliothèque japonaise) Publications orientalistes de France, 2001.
134. Tanin, O. et E. Yohan. Militarism and Fascism in Japan. New York, Greenwood Press Publishers, 1973.
135. Taylor, Philip M. Munitions of the Mind. a history of propaganda from the ancient world to the present era. Manchester, Manchester University Press, 1995.
136. Tchakhotine, Serge. Le viol des foules par la propagande politique. Paris, Éditions Gallimard, 1952.
137. Terrou, Fernand. L'information. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N° 1000, 1962.
138. Tschudin, Jean-Jacques. La ligue du théâtre prolétarien japonais. Paris, Éditions L'Harmattan, coll. « Lettres Asiatiques», 1989.
139. Trueman, John et Henry Schaffter (édité par). Modern Perspectives. Toronto, McGraw-Hill Ryerson Limited, 1969.
140. Tsurumi, Shunsuke. An intellectual History of Wartime Japan (1931-1945). New York, KPI Books, 1986.
141. Ueda, Makoto. Modern Japanese Poets and the Nature of Literature. Stanford, Stanford University Press, 1983.
142. Umetani, Noboru. The Role of Foreign Employees in the Meiji Era in Japan. Tokyo, Institute of developing economies, 1971.

143. Vié, Michel. Le Japon et le monde au XXe siècle. Paris, Éditions Masson, coll. « Relations internationales contemporaines », 1995.
144. Vié, Michel. Histoire du Japon. des origines à Meiji. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N° 823, 1969.
145. Vlastos, Stephen (édité par). Mirror of Modernity. Invented Traditions of Modern Japan. Berkeley, University of California Press, 1998.
146. Wakabayashi, Tadashi (Bob). Anti-Foreignism and Western Learning in Early - Modern Japan. The New Theses of 1825. Cambridge, Harvard University Press, 1986.
147. Warren-Howe, Russell. The Hunt for Tokyo Rose. New York, Madison Books, 1990.
148. Weiner, Michael. Japan's Minorities. The Illusion of Homogeneity. New York, Routledge Publishings, 1997.
149. Wilson, George M. Radical Nationalist in Japan: Kita Ikki (1883-1937). Cambridge, Harvard University Press, 1969.
150. Wolf, Alan. Suicidal Narrative in Modern Japan. the Case of Dazai Doamu. Princeton, Princeton University Press, 1990.
151. Yano, Christine R. Tears of Longing. Nostalgia and the Nation in Japanese Popular Song. Cambridge, Harvard University's Asian Center, 2002.
152. Yoshimori, Masaru. Les entreprises japonaises. Paris, Presses universitaires de France, Série « Que sais-je ? » N° 787, 1984.
153. Young, Louise. Japan's Total Empire. Manchuria and the Culture of Wartime Imperialism. Berkeley, University of California Press, 1998.

### Liste des périodiques

1. Bernier, Bernard. «L' apparition du nationalisme en Occident » An-thropologie et sociétés , 7.2, 1983: pp. 111-129.
2. Bernier, Bernard. «La transition au Japon. le jeu des circonstances dans le passage au capitalisme » Sociologie et sociétés 22.1,1990: pp.107-126.
3. Fejtő, François. «Le jour où les bolcheviques ont éliminés leurs alliés socialistes» Historama , Numéro 324, 1978: pp. 74-83.
4. Hara, Yasushi. " Cultural Roots of Japan-U.S. Economic Friction. " Japan Echo , Volume 6, Numéro 3, 1979: pp. 23-31.
5. Larimer, Tom. " National Colors." Time , 16 août 1999.
6. Maruyama, Masao. " Theory and Psychology of Ultrnationalism ". Japan Echo , Volume 24, 1997: pp.14-24.
7. Matsumoto, Ken'ichi. " East Asian Countries Begin to rewrite History." Japan Echo , Volume 28, Numéro 6, décembre 2001: pp. 56-60.
8. Matsuo, Takayoshi et Taiichirô Mitani. «Le Japon face à son passé colonialiste .» Cahiers du Japon , Numéro 92, Été 2002: pp. 51-56.
9. Schwarz, Tim. " Harmony in Communication." Kansai Time Out , Juin1999 .
10. Stephens, Christopher. " The Hobgoblins of Hemoglobin ". Kansai Time Out , avril 2000.
11. Takashima, Shuji. «Les caractéristiques de l'habitat japonais » Ca-hiers du Japon , Numéro 87, printemps 2001: pp. 50-56.

**Liste des articles de journaux**

1. Giddens, Anthony. Do corporations rule the World? Yomiuri Shimbun, (Osaka / Japon), 24 avril 2000.
2. Hatfield, Peter. Signs keeping racism linguistically pure. Daily Mainichi, (Osaka / Japon), 5 septembre 1999.
3. Kobayashi, Ginko. Japan: Full of sound, fury, but signyfying nothing. Daily Yomiuri, (Osaka / Japon), 18 juillet 2000.
4. Nakajima, Yoshimichi. Sounding the charge in the battle against everyday noise pollution. Daily Yomiuri, (Osaka / Japon), 18 Juillet 2000.
5. Rose, Alexander. Four great traditions of U.S. foreign policy. National Post, (Toronto), 8 septembre 2001.



### Liste des sites internet

1. (Étude comparative) <http://www.msu.edu/~navarro6/srop.html>
2. (Yakuza) <http://members.tripod.com/~org.crime/index2.htm>
3. (Propagande) [http://www.accesswave.ca/~bwark/book\\_reviews/propaganda](http://www.accesswave.ca/~bwark/book_reviews/propaganda)
4. (Chomsky) <http://www.newcriterion.com/archive/z1/may03/chomsky.htm>
5. (Les années 20 ) <http://abcscolaire.free.fr/media/histoire/annees1920.htm>
- 6 (Posters de propagande) <http://tlc.discovery.com/convergence/pacific/photo/photo.html>
7. (Propagande) <http://www.stentorian.com/propagan.html>
8. (Le Japon et Hiroshima) <http://www.centurychina.com/wilhist/hiroshima/ytruman.htm>
9. ( Racisme ) <http://www.aplconference.ca/speech/shinichi.htm>
10. ( Résistance japonaise ) <http://wgordon.web.wesleyan.edu/papers/resistnc.htm>

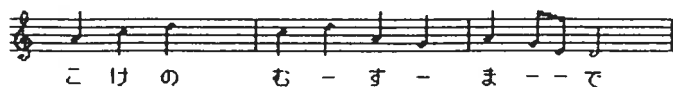
## Annexe 1-a / Kimigayo

君が代は  
千代に八千代に  
さざれ石の  
いわおとなりて  
こけのむすまで

*Kimi ga yo wa  
Chiyo ni  
Yachiyo ni  
Sazare ishi no  
Iwao to narite  
Koke no musu made*

Que votre règne  
se perpétue pour mille,  
huit mille générations,  
jusqu'à ce que les pierres  
deviennent des rochers et  
qu'ils se couvrent de lichens

古 歌  
林 広守 作曲



## Annexe 1-b / Yasukunijinja

1. 花は桜木 人は武士  
その桜木に囲まるる  
世を靖國の御社よ

Une fleur, c'est un cerisier.  
Un homme, c'est un guerrier.  
Au-côté de ce cerisier au sanctuaire sacré de Yasukuni, on honore notre Empereur.
2. 御國の為に いさぎよく  
花と散りにし<sup>ひとびと</sup>人人の  
<sup>たま</sup>魂は ここにぞ鎮まれる

L'âme des multitudes qui, comme des fleurs, sans hésitation, moururent pour la mère-patrie reposent en ce lieu.
3. 命は<sup>かる</sup>軽く 義は重し  
その義を<sup>ふ</sup>踐みて大君に  
命ささげし<sup>ますらお</sup>大丈夫よ

La vie est futile et le devoir est lourd, mais la personne de marque choisit de se sacrifier pour son souverain.
4. 銅の鳥居の奥<sup>かね</sup>ふかく<sup>とりい</sup>  
神垣高くまつられて  
譽は世世に残るなり

Son honneur demeurera éternellement enclos en ce sanctuaire, sit opposant cet enceinte de bronze.

**Annexe 1-c / Kudan no sakurabana** (Les fleurs de cerisier du sanctuaire)

1. 花は桜木 人は武士  
 散りて輝く ますらおの  
いさお 勲は薫る 九段坂  
 仰げば高し 大鳥居
- Une fleur, c'est un cerisier.  
 Un homme, c'est un guerrier.  
 C'est en se dispersant dans le sacrifice  
 au sanctuaire que brille la gloire impé-  
 riale.  
 Le portail du sanctuaire, là-bas tout là-  
 haut, nous surplombe.
2. こうあんれい 興安嶺を 越えし日よ  
いまわ 友が最期の雄たけびを  
 胸に新たに 涙して  
 仰ぐ九段の 花吹雪
- Le jour où vous passerez de par les gardes,  
 alors que mes proches crient une dernière  
 fois. En mon coeur surgissent des larmes,  
 coulant à travers la tempête des pétales de  
 cerisier de l'arbre sacré.
3. おゝ遠きや いかいえい 威海衛  
 血潮に染めし 日本海  
かばね 屍は海に 沈むとも  
 夢は安かれ 花の蔭
- L'avance des marins, là-bas au loin, dans la  
 mer du Japon, la teint d'une marée de sang.  
 Bien que des corps morts coulèrent dans la  
 mer, le rêve des fleurs éclosent perdurent à  
 nos égoïstes desseins.
4. 眠れ我が友 我が勇士  
 君が護国の 礎に  
みくに 皇国の春は 立ち還る  
 咲くや雄々しき 花の色
- Continue à dormir mon brave, je suis ici .  
 Tu retournes à la terre de tes ancêtres et le  
 printemps de ma mère-patrie perdure, alors  
 que les fleurs de cerisier continuent à s'épa-  
 nouir avec magnificence et courage : la cou-  
 leur d'une fleur.

**Annexe 1-d / Tôkyô da yo okkasan** (Maman, c'est Tokyo !)

1. 久しぶりに 手をひいて  
親子で歩ける 嬉しさに  
小さい頃が 浮んで来ますよ  
おっ母さん  
ここが ここが 二重橋  
記念の写真を とりましょね

Cela fait bien longtemps que je n'ai  
pas marché avec mon enfant, main  
dans la main.

Et ce bonheur me rappelle mon  
enfance.

Maman !

Nijûbashi, c'est ici, c'est ici.  
Prenons une photo-souvenir.

2. やさしかった 兄さんが  
田舎の話を 聞きたいと  
桜の下で さぞかし待つだろ  
おっ母さん  
あれが あれが 九段坂  
逢ったら泣くでしょ兄さんも

Mon frère aîné qui était si gentil  
nous attend sûrement sous le  
cerisier pour qu'on lui parle de  
son pays natal.

Maman !

le voilà, le voilà, le sanctuaire.

Lorsque nous rencontrerons notre  
frère, il pleurera sûrement aussi.

3. さあさ着いた 着きました  
達者で永生き するように  
お参りしましょよ観音様です  
おっ母さん  
ここが ここが 浅草よ  
お祭りみたいに 賑やかね

Enfin, nous y voilà.

C'est le dieu Kannon,  
allons prier pour demander santé  
et longévité.

Maman !

Ici, ici se trouve Asakusa.

C'est excitant, on dirait un festival.

## Annexe 1-e / Yasukunijinja no uta (Hymne au sanctuaire de Yasukuni)

1. 忘れぢやならぬ 靖國の  
<sup>みや</sup>宮で逢うぞの 合言葉  
 遺族の心 結ばせる  
<sup>おおとりい</sup>花の九段の 大鳥居  
<sup>しず</sup>あゝ鎮まるみ<sup>たま</sup>霊 靖國神社
- N'oublions surtout pas notre serment secret (donner notre vie pour l'empereur) de nous réunir à Yasukuni.  
 Ô portail de Yasukuni en fleurs qui réunit l'esprit des gens en deuil.
2. <sup>しゃとう</sup>社頭に立てば 眼に浮かぶ  
 父よ夫よ <sup>いと</sup>愛し子よ  
<sup>ちゅうゆうぎれつ</sup>忠勇義烈の <sup>えいこん</sup>英魂は  
<sup>みくに</sup>今じゃ御国の <sup>まも</sup>護り神  
<sup>しんれい お</sup>あゝ神霊在わす 靖國神社
- Quand je me tiens debout à l'entrée du sanctuaire, je les retrouve devant mes yeux.  
 Ces âmes héroïques, loyales, empreintes de justice sont maintenant les dieux protecteurs de notre divin pays.  
 Ô Yasukuni où résident les esprits célestes !
3. (Récitatif)
- (朗詠)
- <sup>たらちね</sup>垂乳根の母はわが子に父もまた  
 逢いに来にける靖國の宮
- Même si la source nourricière s'est tarie, tu es encore venu rencontrer ton mari et ton enfant.  
 Au sanctuaire de Yasukuni où tu viens honorer les âmes défuntes.
4. <sup>せんぼついれい</sup>戦没慰霊の <sup>たいさい</sup>大祭に  
<sup>つど</sup>集うはらから 身は一つ  
 平和と愛に <sup>なび</sup>靡かせる  
<sup>はた</sup>みよ日の丸の 旗の波  
<sup>ちゅうこんやど</sup>あゝ忠魂宿る 靖國神社
- Les membres d'une famille qui se rassemblent afin de célébrer ceux tombés à la guerre.  
 Regardez ces vagues de notre drapeau évoquant la paix et l'amour.  
 Ô sanctuaire de Yasukuni, refuge de nos esprits fidèles.

**Annexe 1-f / Umi yukaba** (De par les flots)

海行かば 水漬 (みづ) く 屍 (かばね)  
山行かば 草生 (くさむ) す 屍  
大君 (おおきみ) の  
辺 (へ) にこそ死なめ  
かへりみはせじ

うみゆかば みづくかばね  
山行かば くさむすかばね  
大君の へにこそしなめ  
かへりみはせじ

De par les flots,  
des cadavres aux flots ne font qu'un ;  
Par les monts,  
des corps s'empilant se couvrent de mousse.  
Mais si seulement nous mourrons aux côtés  
de notre souverain ;  
Nous ne regretterons jamais.

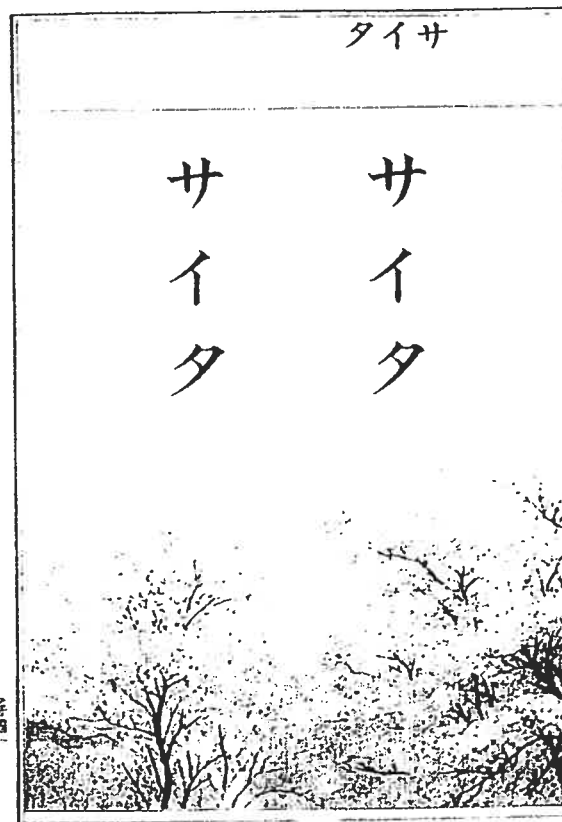
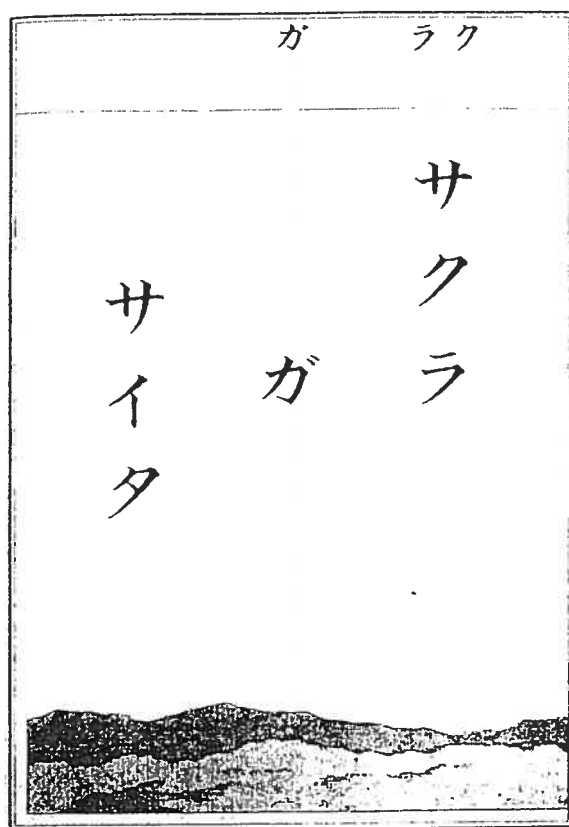
**Annexe 1-g / Le chrysanthème pourri**

**Chrysanthemum gone rancid**

The chrysanthemum has gone sour,  
the chrysanthemum aches and drips,  
a pity what a pity, in early Frost Month,  
my platinum hand wilts,  
as I sharpen my fingers,  
hoping to nip the chrysanthemum,  
the chrysanthemum lest it be nipped,  
in a corner of glittering heaven,  
the chrysanthemum is ill,  
the rancid chrysanthemum aches.



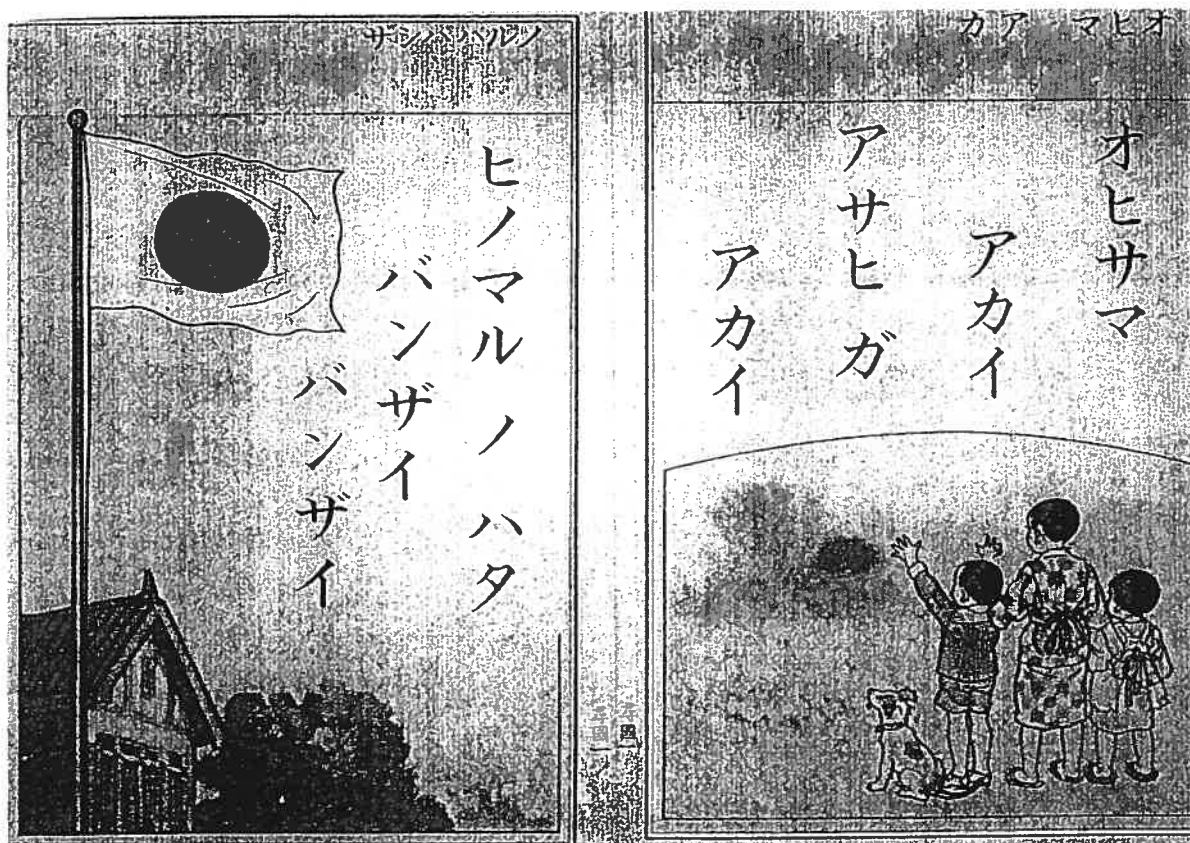
**Annexe 2-a / Un symbolisme scolaire**



**Les fleurs de cerisier éclosent, éclosent**

**Annexe 2-b / Vénérations**

**Vénération du soleil, symbole impérial**

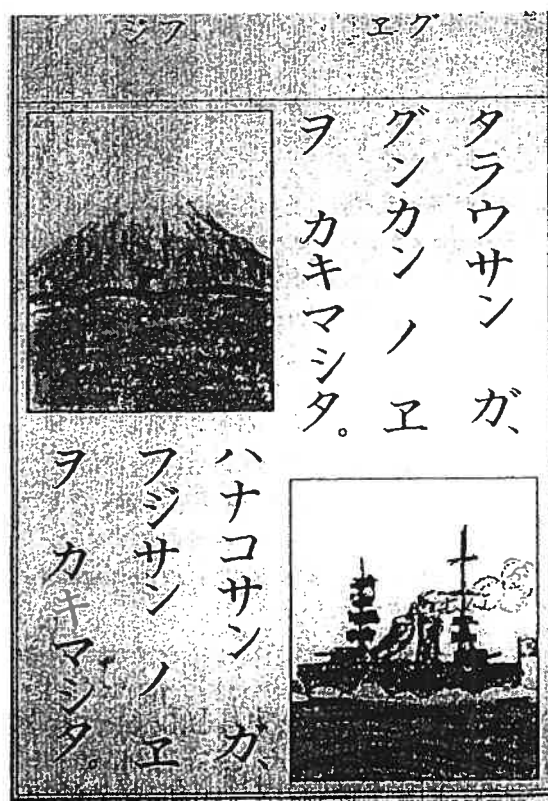


**Le drapeau du soleil levant**  
**Banzaï, Banzaï**

**Le soleil est rouge, le soleil**  
**levant est rouge**

**Annexe 2-c / Un patriotisme juvénile**

**Dessins d'écoliers datant des années 30**



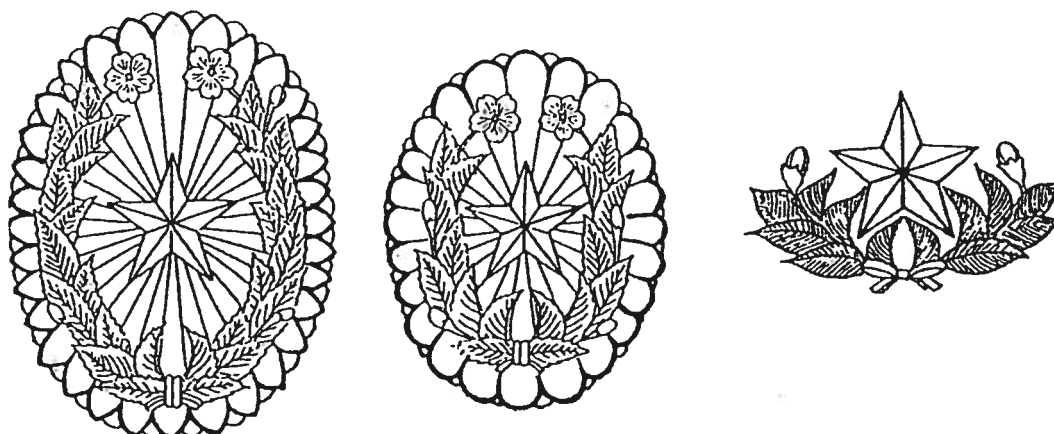
**Hanako (nom féminin)**  
**a dessiné le Mont Fuji**

**Tarô (nom masculin) a**  
**dessiné un cuirassé**



**Annexe 2-e / Fleurs de cerisier et leur symbolisme**

**1.**



**Insignes à motif de fleur de cerisier de l'Armée impériale**

**2.**



**Insignes à motif de fleur de cerisier de la Marine impériale**



**Annexe 2-f / Shintoïsme d'État**

**1.**



**Cérémonies tenues pour des militaires**

**2.**



**Cérémonies tenues par des travailleurs**

**Annexe 2-g / Divinité temporelle**

**1.**



**Un officier reçoit le privilège  
de rencontrer sa Majesté**

**2.**



**Un prêtre shintô consacre la nouvelle  
année au nom de l'Empereur**

**3.**



**Des cadets de la Marine impériale saluent cérémonieusement  
le Tennô en se tournant en direction du palais impérial**

**Annexe 2-h / Propagande japonaise et notion de purification**



**Cette caricature, tiré du magazine humoristique Manga, illustre bien l'emphase de la propagande de l'époque (mai 1942) sur la pureté et la purification**



**Annexe 3-i / Propagande japonaise et notion de dévouement**



**Annexe 2-j / Une propagande de peur**



**Une représentation japonaise de l'influence  
coloniale des Anglais en Asie**

**Annexe 2-k / Une propagande d'agitation**



Cette allégorie propagandiste représente l'Asie sous occupation japonaise sauvant «Juan», héros métaphorique des philippines, des «requins» américains.

**Annexe 2-1 / Promesses illusoires d'une co-prospérité**



**Annexe 2-m / Un exemple de contre-propagande**



**La méconnaissance japonaise de la culture américaine assura l'échec de leur stratégie de propagande à Pearl Harbor**

**Annexe 3 / Matériel audio [ 49.54 min. ]**

- |             |   |                                |                             |
|-------------|---|--------------------------------|-----------------------------|
| <b>3.1</b>  | <b><u>Kimigayo:</u></b>                     | <u>hymne national japonais</u> | Internet                    |
| <b>3.2</b>  | <b><u>Kuni no kaime:</u></b>                | <u>fanfare de cérémonie</u>    | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.3</b>  | <b><u>Mei o sutete:</u></b>                 | <u>fanfare de cérémonie</u>    | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.4</b>  | <b><u>Kimigayo:</u></b>                     | <u>musique cérémonielle</u>    | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.5</b>  | <b><u>Umi yukaba:</u></b>                   | <u>musique cérémonielle</u>    | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.6</b>  | <b><u>Yasukunijinja</u></b>                 | <u>chant choral</u>            | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.7</b>  | <b><u>Kudan no sakurabana</u></b>           | <u>chanson populaire</u>       | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.8</b>  | <b><u>Senyû no kume</u></b>                 | <u>chanson populaire</u>       | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.9</b>  | <b><u>Kudan no kuyô</u></b>                 | <u>chanson populaire</u>       | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.10</b> | <b><u>Kudan no sakura</u></b>               | <u>chanson populaire</u>       | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.11</b> | <b><u>Chichi wa Kudan no sakurabana</u></b> | <u>chanson populaire</u>       | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.12</b> | <b><u>Meko-chan to shatô no taimon</u></b>  | <u>chanson populaire</u>       | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.13</b> | <b><u>Kudan no haha</u></b>                 | <u>chanson populaire</u>       | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.14</b> | <b><u>Tôkyô da yo okkasan</u></b>           | <u>chanson populaire</u>       | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.15</b> | <b><u>Yasukunijinja no uta</u></b>          | <u>chanson populaire</u>       | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.16</b> | <b><u>Umi yukaba</u></b>                    | <u>choeurs</u>                 | <i>Yasukunijinja no uta</i> |
| <b>3.17</b> | <b><u>Yasukuni no odori</u></b>             | <u>musique mortuaire</u>       | <i>Yasukunijinja no uta</i> |

